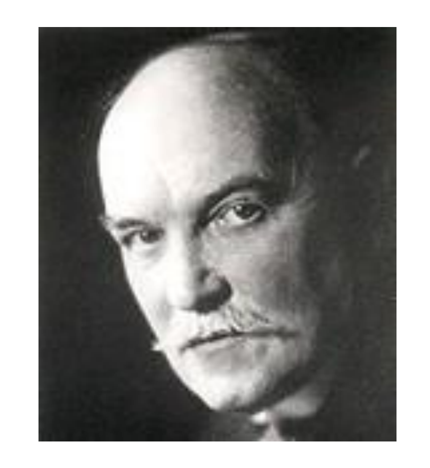
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Henry Bordeaux

LA GOUTTE D'EAU…

La dernière flamme – L'échange – La demande en mariage – Le silence est d'or

(1930)

Table des matières

LA GOUTTE D'EAU...[1]

PROVERBE EN UN ACTE

À Madame Jean Rivain.

L'on sait des gens qui avaient coulé leurs jours dans une union étroite ; leurs biens étaient en commun, ils n'avaient qu'une même demeure, ils ne se perdaient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devaient se quitter l'un l'autre et finir leur société ; ils n'avaient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir, ils n'avaient de fonds pour la complaisance que jusque-là ; ils ont trop vécu pour le bon exemple, un moment plus tôt ils mouraient sociables et laissaient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié.

LA BRUYÈRE *(Les Caractères)*.

PERSONNAGES

PHILIPPE DESGARDES, soixante ans.

FRANÇOISE DESGARDES, sa femme, cinquante-deux ans.

SIMONE DE NANTILLY, leur fille, vingt-huit ans.

---

[1] *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1930.

JACQUES VAROIS, avocat, soixante ans.

PIERRE, valet de chambre.

Un grand salon, avec de beaux meubles, mais banal. Une porte de chaque côté, et une porte au fond donnant sur la galerie d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, JACQUES VAROIS

PIERRE, ***s'effaçant pour faire entrer l'avocat par la porte du fond***.

Monsieur demande Monsieur ou Madame ?

VAROIS

Monsieur et Madame.

PIERRE

Bien. Je puis faire attendre Monsieur au salon. Le salon est terrain neutre.

VAROIS

Terrain neutre ?

PIERRE

Oui, Monsieur, parce que Monsieur habite ici ***(Il montre la porte de droite.)*** et Madame là ***(Il montre la porte de gauche)***.

VAROIS

Depuis quand ?

PIERRE

Depuis hier. À qui dois-je annoncer Monsieur ? À Monsieur, ou à Madame ?

VAROIS

Eh bien ! à Monsieur. Son coup de téléphone a précédé le pneumatique de Madame.

PIERRE, ***allant vers la porte de droite, et se retournant.***

Ah ! Monsieur, il se passe ici des choses !

SCÈNE II

JACQUES VAROIS, PHILIPPE DESGARDES

Jacques Varois, en attendant M. Desgardes, est tombé en arrêt devant une photographie encadrée et posée sur une table. Philippe Desgardes le surprend dans cette contemplation. C'est un homme de tournure encore jeune malgré l'âge, mais le visage grave n'a jamais dû refléter beaucoup de jeunesse.

PHILIPPE

Ces photographies, quel mensonge !

VAROIS

Que dis-tu ? Mme Desgardes et toi, en voyage de noces, devant la mer.

PHILIPPE

Ensemble ? quelle hypocrisie ! Nous étions déjà séparés. Mais nous ne le savions pas.

VAROIS, ***étonné de ce ton amer.***

Tu ne m'as même pas demandé de mes nouvelles. Ah ! çà, Philippe, que se passe-t-il ? Tu m'appelles ce matin au téléphone d'une voix angoissée. Une heure après, je reçois un pneumatique de ta femme. Tous deux, vous me réclamez d'urgence. Je suppose que c'est pour la même cause.

PHILIPPE

La même en effet. Nous divorçons.

VAROIS, ***riant.***

Ne dis pas de sottises. Quel âge as-tu, Philippe ?

PHILIPPE

Soixante ans. Nous sommes contemporains.

VAROIS

Et ta femme ?

PHILIPPE

Cinquante environ. Un peu plus sans doute. Il faut toujours ajouter : environ, pour l'âge des femmes.

VAROIS

Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

PHILIPPE

Trente ans. Bientôt trente et un.

VAROIS

Et vous voulez divorcer ?

PHILIPPE

Parfaitement. C'est l'avocat que je désire consulter.

VAROIS

L'avocat, ah ! non. Je suis ton ami, ton vieil ami, mais aussi l'ami de Mme Desgardes. Le tien depuis plus longtemps, depuis le quartier latin, et c'est pourquoi je t'ai donné un tour de faveur, ce qui est contraire à la courtoisie. Mais je ne servirai d'avocat à aucune des deux parties si vous persistez dans votre absurde résolution. Tout ce que je puis consentir, c'est de vous écouter, ensemble ou séparément, tous les deux, à titre amical. Mme Desgardes m'a appelé, elle aussi. Je n'entendrai personne, ou je recueillerai votre double confidence.

PHILIPPE

Soit. Je commencerai. Aussi bien, j'ai besoin de me dégonfler. Il y a si longtemps que je garde en moi cette amertume.

VAROIS

Depuis hier.

PHILIPPE

Depuis hier ou depuis toujours.

VAROIS

Nous pouvons rester ici. Ce salon est terrain neutre, ainsi que me l'a expliqué ton valet de chambre dont je comprends maintenant les allusions mystérieuses.

PHILIPPE

Il t'a parlé ?

VAROIS

Il m'a dit simplement qu'il se passait ici des choses…

PHILIPPE

En effet.

VAROIS

Eh bien ! j'écoute. J'attends, mon vieil ami, tes griefs ***(Silence.)***… tes raisons… tes accusations.

PHILIPPE

Oh ! je n'ai que l'embarras du choix. Mes griefs sont innombrables, mes raisons irréfutables, mes accusations…

VAROIS

Pertinentes. J'écoute.

PHILIPPE

C'est que… je ne sais par quoi commencer. Tu devrais m'interroger. N'as-tu pas l'habitude avec tes clients ?

VAROIS

Oui, je les accouche. J'interrogerai donc. ***(Il regarde attentivement Philippe Desgardes que cet examen prolongé finit par gêner.)*** Tu es bien conservé, ma foi, pour tes soixante ans. Mme Desgardes, – Françoise, car tu m'as permis dès longtemps de l'appeler Françoise, – Françoise aura manqué d'indulgence.

PHILIPPE

Je ne lui ai jamais donné l'occasion d'en manquer. Tu fais fausse route. Je t'avertis.

VAROIS

Jamais ?

PHILIPPE, ***moins assuré***.

Mais non. Ce que j'aurais à me reprocher n'est que du triste domaine humain.

VAROIS

Bien. Tu ne t'es pas montré jaloux ?

PHILIPPE

Jaloux ? Mais, mon pauvre Jacques, Françoise a passé la cinquantaine.

VAROIS

Jaloux du passé. Il y a des jalousies rétrospectives. Je me souviens d'un temps qui n'est pas si éloigné où ta femme était encore jolie.

PHILIPPE, *agacé.*

Moi, je ne m'en souviens pas.

VAROIS

Oui, les maris n'ont pas d'yeux pour leur femme.

PHILIPPE

Ne cherche donc pas à me monter la tête. Je te concède que Françoise, autrefois, n'était ni laide ni mal faite. Mais je dois rendre une justice éclatante à sa vertu.

VAROIS

Je m'en doutais. Néanmoins un avocat doit admettre toutes les possibilités, comme un prêtre. Écartons donc l'adultère. Restent les excès, sévices et injures graves. Des scènes, elle t'aura fait des scènes.

PHILIPPE

Pas même.

VAROIS

Comment, pas même ?

PHILIPPE

Mais oui, des scènes, c'est encore un moyen de s'aimer, en se détestant. C'est une attestation de vie conjugale, supérieure sans nul doute à cette mésentente, à ce désaccord tacite, continu, silencieux, qui n'essaie même plus de se traduire par des mots, tant il est admis en dedans. Non, vraiment, en trente années je ne crois pas que nous ayons eu de scène, sauf hier.

VAROIS

Hier. Ah ! très bien.

PHILIPPE

Très bien ?

VAROIS

C'est une exclamation professionnelle : excuse-moi. Donc, hier, vous avez échangé des injures, des coups peut-être, devant témoins.

PHILIPPE

Mais tu es fou ! Nous sommes des gens bien élevés : il n'y a eu ni injures, ni coups, et personne n'était là.

VAROIS

C'est parfait. Seulement, il n'y a pas de divorce possible dans ces conditions. Si tous les ménages qui ne s'entendent pas sans même se le dire pouvaient divorcer, les tribunaux n'y suffiraient pas. Tu avoues toi-même que rien ne s'est passé devant personne. Alors ce n'est pas la peine de me raconter votre petite discussion d'hier, une discussion de rien du tout. Vous auriez pu tous deux m'épargner cette visite.

PHILIPPE

Ah ! çà, voyons, es-tu avocat, oui ou non ? Nous voulons tous deux, ma femme et moi, divorcer. Là-dessus notre décision est prise. Dès lors tu nous dois d'arranger cette affaire pour le mieux de nos intérêts. En justice, nous simulerons tout ce que tu exigeras que nous simulions.

VAROIS

On ne divorce pas pour rien, après trente ans. Et puisque tu sembles traiter ma profession avec cette désinvolture, je t'apprendrai donc le rôle de l'avocat. Il est, avant toutes choses, pour ses clients un conseiller. Il les détourne de la mauvaise voie où ils s'engagent. Qu'est-ce que ce divorce entre mari et femme qui ont vécu la moitié de leur vie ensemble, sans une scène, c'est toi qui le dis, mêlant leurs biens, leurs préoccupations, leurs intérêts, mais aussi leurs sentiments et leurs corps, unis autour du même berceau, de la même éducation, du même avenir ? On vous cite dans le monde comme le modèle des ménages et, parvenus au soir de votre existence commune, vous allez causer ce scandale.

PHILIPPE

Le scandale, c'est le mensonge. Le monde dont tu parles ne nous connaît pas. Il faut en finir avec les apparences. N'as-tu jamais vu à la campagne l'eau filtrer à travers un toit ? Il suffit d'un mince intervalle entre deux ardoises pour la laisser passer. Ce n'est tout d'abord qu'un suintement à peine perceptible, les jours de mauvais temps. Par simple mesure de précaution tu déposes un vase au-dessous de la gouttière. Oh ! ce vase ne sera jamais rempli. Inutile de l'aller voir. Et puis le vase a débordé. C'est là toute notre histoire, cher ami.

VAROIS

Il faut, pour que le vase déborde, un orage, une tempête.

PHILIPPE

Non, une goutte d'eau. Il en est ainsi du foyer quand les ardoises sont mal jointes. Un jour il n'y a plus de foyer. Et pourtant c'est un jour comme un autre.

VAROIS

Cessons de parler par symbole et cite-moi un fait.

PHILIPPE

Il n'y a pas un fait, il y en a cent. Il y en a mille, tout petits, minuscules, insignifiants. Nous nous sommes connus dès notre jeunesse au quartier latin. Tu suivais les cours de la Faculté de droit et j'étais entré à l'École centrale. J'étais studieux et sage. Ma seule passion, c'était la musique.

VAROIS

C'est vrai, tu n'avais pas de maîtresse. À peine un regard, de temps à autre, sur une jolie fille.

PHILIPPE

Je me suis marié, dès que ma situation me l'a permis.

VAROIS

Un mariage d'inclination, si je me souviens exactement.

PHILIPPE

Un mariage de raison, comme on dit. Mais les mariages de raison se changent vite en mariage d'inclination chez les jeunes gens de santé normale qui n'ont pas été gâtés dans leur esprit ni dans leur corps. J'étais tout disposé à aimer Françoise Closerie comme elle était elle-même, je le crois, disposée à m'aimer. Nous y étions disposés sans nous connaître. Je me suis mis à réfléchir à toutes ces choses obscures depuis l'événement d'hier.

VAROIS

L'événement ?

PHILIPPE

Oui, la goutte d'eau. Jusqu'alors je n'avais guère pris le temps de réfléchir. Mieux vaudrait ne jamais réfléchir. Si l'humanité réfléchissait, aucun accord ne serait plus possible.

VAROIS

La réflexion conduit à l'indulgence.

PHILIPPE

L'indulgence ? Oui, le mépris déguisé. Nous n'étions pas très riches. On m'offrait en Perse une très belle situation. Françoise était enceinte : je ne pouvais l'emmener. Je suis resté là-bas, seul, plus d'un an. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'à distance. Elle m'écrivait de bonnes lettres sérieuses et confiantes où je croyais découvrir autre chose que cette confiance, le sentiment plus fort dont j'avais faim et soif. En réalité, elles ne contenaient rien de pareil.

VAROIS

Qu'en savais-tu ?

PHILIPPE

Je le sais maintenant. À mon retour, – ce retour qui peuplait mes rêves, – elle m'accueillit sans élan, mais avec amitié. Dès que je fus devant elle, l'enthousiasme que j'apportais, que j'avais emmagasiné loin d'elle pendant tant de mois, disparut comme par désenchantement. Je me retrouvai sur la terre.

VAROIS

Une bonne terre.

PHILIPPE

Je pensais emporter Françoise dans mes bras. Or, elle me tendait sa fille.

VAROIS

Simonette.

PHILIPPE

Oui, Simonette que ma vue effrayait. Ses parents l'entouraient comme une garde d'honneur. Tout le monde me félicitait. Je devais croire à mon bonheur conjugal. J'y croyais. Une femme si sûre, si équilibrée.

VAROIS

En effet.

PHILIPPE

Et qui me témoignait une tendresse raisonnable.

VAROIS

C'est l'idéal du mariage. Relis Montaigne.

PHILIPPE

Un idéal terre-à-terre, bon pour le commun.

VAROIS

Le commun, ce sont les hommes. Toi, moi, tous. Cette humeur raisonnable, cette tranquillité, c'est ce que je venais goûter chez vous quand je suis devenu un ami de votre foyer.

PHILIPPE

Oui, pas de fatigue cérébrale.

VAROIS

Précisément. Je me délassais. J'ai envié plus d'une fois la paix de votre ménage. Les célibataires, en vieillissant, cessent d'être heureux.

PHILIPPE

Mais les gens mariés ne le deviennent pas.

VAROIS

Ils évitent du moins les déchéances, les confidences aux subalternes, aux valets de chambre ou aux chauffeurs.

PHILIPPE

C'est possible. Mais il s'agit de moi.

VAROIS

De ta femme et de toi. Ne l'oublie pas.

PHILIPPE

Je n'avais donc rien à lui reprocher. Elle s'occupait beaucoup de notre fille, tenait très bien notre maison. Oh ! pour l'ordre, je n'ai que des louanges à lui adresser. Elle en a tellement la passion qu'elle met en fuite ses domestiques. Notre bonheur était moyen.

VAROIS

C'est beaucoup.

PHILIPPE

Sans grandes joies, sans intimité, sans une idée pareille. Un bonheur régulier, comme notre plaisir. Elle ne s'intéressait à rien, du moins à rien de ce qui m'intéresse, en sorte que nous ne pouvions nous heurter à aucune contradiction.

VAROIS

Qu'est-ce qui t'intéresse ?

PHILIPPE

La musique.

VAROIS

Elle joue fort bien du piano.

PHILIPPE

Mais elle n'est pas musicienne.

VAROIS

Comme tous les pianistes, y compris les virtuoses. Et quoi encore ?

PHILIPPE

Eh bien ! mais la géologie, la géographie, les affaires, l'économie politique.

VAROIS

Sujets bien graves pour une femme.

PHILIPPE

Pourquoi ? C'est la carte du monde, avec son sol et son sous-sol. C'est la production. C'est l'avenir.

VAROIS

Tu l'excuseras néanmoins de chercher d'autres distractions.

PHILIPPE

Des distractions ? Ces interminables dîners de famille où l'on échange des propos inutiles et vains sur toute la parenté connue et inconnue, ces relations mondaines où l'on n'entend que des sornettes et des futilités, quand ce ne sont pas des discours de bas-bleus, ce qui est pire encore, ces soirées de théâtre où l'on vous peint des mœurs d'apaches en habit noir.

VAROIS

Quel Alceste ! Tu es d'humeur sauvage.

PHILIPPE

Ah ! Dieu, non ! Que de fois j'ai épié les expressions de son visage ! On a beau être ingénieur, on est pris tout de même à l'afflux du sang sur une joue, à la lumière d'un regard. Tout à l'heure je convenais qu'elle n'était ni laide ni mal faite. Mais je l'ai trouvée belle aussi longtemps que j'ai pu. Très longtemps. Après chaque absence je rentrais chez moi avec une illusion que la présence dissipait. Ces missions en pays étrangers, en pays lointains qui me séparaient d'elle pour quelques mois, je les pourrais diviser en deux périodes. Pendant la première, je ressentais une sorte de soulagement, le plaisir de me retrouver libre, seul, jeune. Puis, un travail inconscient s'opérait en moi. Peu à peu le temps et la dis-

tance transformaient les objets. Une autre image s'interposait, une image d'elle adorable et fausse. Et je désirais de revenir, de la revoir. La revoir, c'était mortel.

VAROIS

Tous les hommes sont à peu près ainsi, mon pauvre ami, et tous les ménages.

PHILIPPE

Quel scepticisme ! Mais non, tous les ménages ne sont pas ainsi. Il y a des maris et des femmes qui se sont aimés, et qui continuent de s'aimer.

VAROIS

Il y en a sans doute, ou qui le croient. Revenons à ton cas. Tu me racontes un drame intérieur, sans péripéties, sans catastrophes. Après trente ans, comment n'es-tu pas habitué ?

PHILIPPE

Je croyais l'être. Je ne le suis plus.

VAROIS

N'as-tu jamais cherché ailleurs des compensations, comme tant de maris, comme tant de femmes ?

PHILIPPE

Je ne savais pas les chercher. Tu m'as connu au quartier latin studieux et sans maîtresses. Je n'ai jamais su parler aux femmes. Où en aurais-je pris le temps ? J'avais appris chez moi à les respecter. Un milieu de braves gens vous désarme. Que de fois, pourtant, j'ai convoité de beaux visages ou de gracieuses démarches, faites de ces mouvements qui ne dé-

placent pas que de l'air, mais encore des désirs ou des sentiments ! Bah ! ces passantes devaient être aussi impénétrables que ma femme. Impénétrables à distance, et si vite pénétrées ! Et toutes nos convoitises risquent trop d'aboutir à ces lieux soi-disant de plaisir qu'on ne peut fréquenter sans ennui et sans honte.

VAROIS

Pourquoi, alors, ne pas s'expliquer ?

PHILIPPE

On n'a jamais d'explications. Au beau milieu d'une conversation, il faut se rappeler, elle, une note d'électricité, ou une commande d'épicerie, moi, des chiffres et des rapports.

VAROIS

Oui, la plupart des hommes et des femmes ne savent pas s'expliquer. Ils croient que les paroles d'amour, ou simplement de tendresse, n'existent que dans les livres. Alors on se contente de vivre côte à côte, fidèlement associés pour les mêmes intérêts, les mêmes obligations, et surtout pour les enfants.

PHILIPPE

Oui, notre fille…

VAROIS

Simonette.

PHILIPPE

Simone nous a longtemps réunis. Mais elle s'est mariée il y a six ans. Son départ nous a laissés en tête-à-tête. Le tête-à-tête des vieux ménages, quel tableau… vide !

VAROIS

Tu fais de la neurasthénie, mon pauvre ami. Vieillir ensemble, ce doit être doux.

PHILIPPE

C'est terrible.

VAROIS

Allons, allons, il n'y a pas là de quoi vous brouiller. Je vais chercher ta femme afin de vous réconcilier.

PHILIPPE

Jamais.

SCÈNE III

Les mêmes, PIERRE

PIERRE, ***entrant avec un air gêné***.

Madame fait dire à M. Varois qu'elle le recevra au salon.

VAROIS

Ici ?

PIERRE

Oui, Monsieur.

PHILIPPE

Tu vois : elle me chasse.

VAROIS

Pardon, tu as ton cabinet de travail. Elle n'en a pas. ***(Au valet de chambre.)*** Voulez-vous prier Madame de patienter quelques instants. ***(Pierre sort.)***

SCÈNE IV

PHILIPPE, VAROIS

VAROIS

Précipitons les confidences. Nous en étions au mariage de Simone.

PHILIPPE

Le mariage de Simone ? L'œuvre de Françoise. Par snobisme, elle a donné notre fille à un titre.

VAROIS

Édouard, ton gendre, est charmant.

PHILIPPE

Je voulais la marier à un ingénieur des mines.

VAROIS

J'ai su. Mais il était maussade et désagréable.

PHILIPPE

Comme moi sans doute.

VAROIS

Non, pas comme toi : je t'ai toujours connu sérieux, mais de caractère facile et conciliant.

PHILIPPE

Trop conciliant.

VAROIS

Concluons, puisque l'heure presse. En somme, il ne s'est rien passé entre ta femme et toi pendant trente ans.

PHILIPPE

C'est cela même : il ne s'est rien passé entre nous pendant trente ans. Et nous avons eu hier, – hier seulement, – la révélation qu'il ne s'était rien passé, ni amour, ni haine, ni plaisir, ni peine, et qu'il n'y avait plus aucune raison pour que ce régime d'indifférence continuât.

VAROIS

Toutes les raisons du monde, au contraire.

PHILIPPE

Aucune raison, parce que les voiles étaient déchirés.

VAROIS

Vous les avez déchirés : quelle imprudence ! Tu ne m'as raconté jusqu'ici que des rêveries, et pas un fait. Sortons de tous ces nuages, et venons au fait. Hier ?

PHILIPPE

Les faits ne sont rien. Ils servent d'étiquettes. Donc, hier, nous avions dîné en tête-à-tête, comme d'habitude. Une conversation insignifiante, comme d'habitude. Après le dî-

ner, nous nous taisions, comme d'habitude. Le café pris, après une attente de politesse suffisante, j'ai défait la bande du *Temps*. Il paraît qu'elle m'avait adressé la parole sans que j'y aie pris garde.

VAROIS

Comme d'habitude.

PHILIPPE, *étonné.*

Oui, peut-être. Ce qu'elle dit mérite si peu qu'on y prenne garde. Elle s'est froissée de la façon la plus inattendue.

VAROIS

La goutte d'eau.

PHILIPPE, *interloqué.*

Oui, peut-être. « Vous ne semblez pas vous douter de ma présence, m'a-t-elle déclaré. – Vous ne dites rien. – C'est vous qui ne répondez pas… » Et voilà que sur ces paroles insignifiantes…

VAROIS

Comme d'habitude.

PHILIPPE

… s'est greffée une scène absurde. Ou plutôt la vérité que nous dissimulions d'un commun accord depuis tant d'années est sortie de son puits, toute nue. Les rancunes et les déceptions amassées ont fait irruption. Le vase a débordé.

VAROIS

La tempête ?

PHILIPPE

Pas même. Une pluie fine et persistante. Nous sommes restés calmes, et c'était affreux. Elle pleurait, mais je n'avais plus de pitié disponible. Elle affirmait : « Je n'en puis plus. » Et je l'approuvais. Elle parlait de départ, de séparation. Je l'approuvais encore. De séparation immédiate et définitive. Je l'approuvais toujours. Nous avons convenu loyalement que la vie à deux ne pouvait plus durer et que mieux valait le divorce.

VAROIS

Vous étiez mal disposés tous les deux hier soir. Il suffit d'un mauvais dîner.

PHILIPPE

Non, il suffit de trente ans. L'eau a filtré entre les ardoises. Elle a filtré lentement. Notre patience n'était pas à bout. Et puis le désastre est apparu sans que rien l'ait fait prévoir un jour plutôt qu'un autre jour.

VAROIS

Vous ne vous êtes pas réconciliés ce matin ? Pourquoi ?

PHILIPPE

Le mal est trop profond.

VAROIS

Vous ne voulez pas vous réconcilier ?

PHILIPPE

Nous le voudrions que nous ne le pouvons plus. Maintenant nous savons. Nous sommes devenus brusquement des étrangers. Sans doute l'étions-nous déjà, mais nous l'ignorions.

VAROIS, *il se lève.*

Tu n'as plus rien à m'apprendre. Je vais entendre l'autre son de cloche. Je vais voir Françoise. Tu n'y vois pas d'inconvénient.

PHILIPPE

Elle connaît comme toi le vide de ma vie. Le sien est pareil. Elle te le montrera. Cela fera deux abîmes sur quoi te pencher.

VAROIS

Te reverrai-je après ma visite ?

PHILIPPE

À quoi bon, puisque tu ne seras ni mon avocat, ni le sien ?

VAROIS

À ouvrir une porte de communication.

PHILIPPE

Après trente ans de séparation toutes les portes sont closes.

VAROIS

Trente ans ! C'était hier.

PHILIPPE

Hier, nous n'avons fait que nous apercevoir de cette séparation de trente années. C'est bien cela qui est lamentable et irréparable.

VAROIS

Rien n'est irréparable.

PHILIPPE

Si : le bonheur qui n'a pas existé. Je te laisse donc avec ma femme, – mon ex-femme.

VAROIS, *lui serrant la main*.

Mon pauvre ami, comme je te plains !

PHILIPPE

Je suis moins à plaindre qu'hier. J'ai ouvert les yeux.

VAROIS

À quoi cela te sert-il ?

PHILIPPE

À être seul. *(Il s'en va.)*

SCÈNE V

VAROIS, puis le valet de chambre.

VAROIS, *il sonne. Pierre entre.*

Voulez-vous m'annoncer à Madame ?

PIERRE

Bien, monsieur. Monsieur attend ici. Le salon est neutre.

SCÈNE VI

VAROIS, puis MADAME DESGARDES

M**me **Desgardes est une femme de cinquante ans qui a dû être belle, mais ne l'est plus, et ne cherche pas à tricher sur son âge. Elle est vêtue simplement, sans négligence. Une démarche lasse, un air languissant et comme traqué.

VAROIS, ***il s'avance vers elle et lui baise la main.***

Eh bien ! Françoise, me voici. Je m'excuse de vous avoir fait attendre.

FRANÇOISE, ***retirant sa main, mais sans brusquerie.***

Oui, vous étiez avec M. Desgardes.

VAROIS

Il m'avait appelé avant vous.

FRANÇOISE

Je vous croyais plus attaché aux victimes. C'était votre réputation. Mais, puisque vous êtes son avocat, je n'ai rien à vous dire. Adieu donc. ***(Elle fait mine de se retirer.)***

VAROIS, ***la retenant.***

Vous vous trompez, Françoise, je ne suis pas son avocat. J'ai refusé de l'être, comme je refuserai d'être le vôtre. Je ne suis que votre ami, à tous deux. Un ami très peiné de ce qu'il vient d'apprendre. J'ai écouté votre mari, comme je suis prêt à vous écouter vous-même, avec une sympathie attristée, avec le désir de pouvoir vous servir.

FRANÇOISE

On ne peut être le confident de deux adversaires. De deux adversaires irréconciliables.

VAROIS

Pourquoi donc ? Ai-je pris parti contre vous ?

FRANÇOISE

Mais vous ne prenez pas parti pour moi.

VAROIS

Je resterai neutre comme ce salon.

FRANÇOISE

Je ne veux pas de neutralité.

VAROIS

Manquez-vous donc à ce point de confiance dans votre cause que vous écartiez d'emblée un vieil ami ?

FRANÇOISE

Un ami de mon mari… de M. Desgardes.

VAROIS

Le vôtre aussi. Depuis que je vous connais. Il y a très longtemps. Vous me donneriez à croire qu'il a raison.

FRANÇOISE, ***indignée***.

Ah ! vous lui donnez raison quand vous ne savez même pas ce que j'ai souffert.

VAROIS

Vous refusez de me le dire.

FRANÇOISE

Vous eussiez dû le deviner et m'épargner la plainte.

VAROIS

Vous êtes-vous jamais plainte, Françoise ?

FRANÇOISE

Oh ! les femmes ont assez de pudeur pour cacher leurs blessures.

VAROIS

À voir votre intérieur si paisible, Françoise, je vous croyais heureuse.

FRANÇOISE

Heureuse ? Vous n'avez donc pas d'yeux pour voir, ou vous ne savez pas regarder. Mais je n'ai jamais été heureuse.

VAROIS

En êtes-vous certaine ? Vous aviez donc beaucoup de courage, car je ne pouvais me douter…

FRANÇOISE

Oui, j'en avais beaucoup et je n'en ai plus. Faut-il croire que les hommes ne nous connaissent jamais bien, ne devinent jamais rien sous les apparences ?

VAROIS

Mais si vraiment vous voulez vous séparer de M. Desgardes…

FRANÇOISE

Si je le veux !

VAROIS

… Il vous faudra bien énumérer à votre avocat vos griefs, vos raisons, vos accusations.

FRANÇOISE

Je n'ai que l'embarras du choix.

VAROIS

Choisissez donc, Françoise, le principal. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

FRANÇOISE

Tout !

VAROIS

Tout, Françoise, c'est beaucoup. Et cela ressemble étrangement à rien. Mais lui-même n'a-t-il aucun reproche à vous adresser ?

FRANÇOISE

Aucun.

VAROIS

Comme vous êtes sûre de vous, Françoise ! Et si je vous disais que dans tous les divorces, dans toutes les séparations que j'ai plaidés en l'espace de trente ans, je n'ai jamais vu, jamais, vous entendez bien, que tous les torts fussent d'un seul côté ?

FRANÇOISE

C'est que l'humanité moyenne ne plaide pas. Elle souffre en silence.

VAROIS

Pas toujours, puisque vous vous révoltez. Voyons, voyons, Françoise, pardonnez-moi d'insister, de vous interroger : quand vous vous êtes fiancée, Philippe ne vous déplaisait pas. Bien au contraire.

FRANÇOISE

Sans doute. Un jeune homme, quand il n'est pas affreux, comme tant d'hommes, et pas sot, plaît toujours à la jeune fille qu'il demande en mariage, s'il appartient à une famille

convenable et s'il a quelque avenir. À ce compte-là, oui, sans doute, Philippe me plaisait.

VAROIS

N'évoquez pas le passé, Françoise, avec vos préventions d'aujourd'hui. Ce serait manquer de franchise et de générosité. Le mariage ne vous a pas apporté de déconvenue. Vous avez aimé votre mari.

FRANÇOISE

Comme vous me torturez avec vos questions ! Je l'ai aimé, si vous voulez. Sait-on si l'on aime ou si l'on n'aime pas ?

VAROIS

Enfin la vie commune vous était agréable.

FRANÇOISE

Agréable ? C'est beaucoup dire. Pas désagréable serait plus exact. Il est parti pour la Perse.

VAROIS

Où l'appelait une situation avantageuse. Il partait pour son foyer, pour vous, pour l'enfant que vous portiez. Il faut tenir compte aux hommes des efforts journaliers qu'ils font pour garantir la vie matérielle de leur famille.

FRANÇOISE

Je ne pouvais pas le suivre. Une femme doit suivre son mari. Mes parents m'ont recueillie. J'ai repris ma chambre de jeune fille.

VAROIS

Oui, vous avez souffert de l'absence.

FRANÇOISE

Je me suis habituée.

VAROIS

Lui aussi en a souffert. Il avait hâte de revenir, je le sais. Il vous cherchait, il vous espérait.

FRANÇOISE

Je l'attendais avec impatience. J'avais imaginé un bonheur merveilleux. Il s'est montré froid et distant à son arrivée.

VAROIS

Il n'a pas su vous témoigner sa joie. Vous n'avez pas su lui témoigner la vôtre. Il n'en faut pas plus pour séparer les ardoises.

FRANÇOISE

Les ardoises ?

VAROIS

Ne prenez pas garde : c'est un proverbe. Les malentendus naissent ainsi.

FRANÇOISE

Les malentendus ? Il n'y a pas eu de malentendu. Il n'avait pas d'élans : j'ai refréné les miens. Nous avons repris la vie commune. Et cela a duré, jusqu'à hier.

VAROIS

Mais vous aviez confiance l'un dans l'autre. Tous deux, vous avez marché droitement dans la vie. Cela est rare, Françoise, c'est le signe des ménages unis, sinon, toujours, des ménages heureux.

FRANÇOISE

Oh ! je n'y ai guère de mérite. J'avais été très bien élevée, comme on élevait les jeunes filles autrefois. Il m'eût semblé impossible d'accepter les hommages d'un homme hors du mariage.

VAROIS

Pourtant vous étiez jolie, et entourée.

FRANÇOISE

Je n'y prenais pas garde. Oui, peut-être, deux ou trois fois on m'a fait la cour. J'ai paru ne pas comprendre, ou j'ai souri. Les hommes ne s'attardent pas : je crois qu'ils se découragent très vite s'ils ne sont pas tout de suite encouragés.

VAROIS

Lui non plus, ne vous a pas trompée.

FRANÇOISE

Je ne sais pas. Je n'ai jamais su. Je n'ai pas à me plaindre de lui à cet égard. Il a toujours été correct. La correction, c'est peut-être la vertu des hommes.

VAROIS

Ne soyez pas amère, Françoise. L'amertume ne convient pas à une femme. En somme, vous le voyez, vous n'avez rien à lui reprocher.

FRANÇOISE

Rien, et c'est le pire.

VAROIS

Ne le croyez pas… Le pire, c'est la trahison, c'est l'abandon.

FRANÇOISE

Non, le pire, c'est l'indifférence. Je le crois maintenant. Je n'ai pas connu, peut-être, la souffrance qui déchire et laboure le cœur, mais j'ai ignoré pareillement la joie.

VAROIS

Elle est si rare.

FRANÇOISE

Comme vous êtes désabusé ! Presque autant que je le suis moi-même. C'est donc cela, cette expérience de la vie à quoi l'on attache tant d'importance !

VAROIS

Non, Françoise, vous n'avez fait encore que la moitié du chemin.

FRANÇOISE

Et l'autre moitié ?

VAROIS

J'espère qu'elle vous conduira ailleurs.

FRANÇOISE

Où donc ?

VAROIS

Vous le verrez.

FRANÇOISE

J'ai assez marché. Je me sens si lasse. J'ai envie de mourir.

VAROIS

Depuis quand ?

FRANÇOISE

Depuis hier soir.

VAROIS

Oui, l'ignorance où vous étiez valait mieux que votre science actuelle. Mais comment les voiles se sont-ils déchirés ?

FRANÇOISE

Je ne comprends pas ce qui est arrivé. Il faut croire que cela se préparait depuis longtemps, depuis trente ans peut-être.

VAROIS

Dites-moi donc ce qui est arrivé.

FRANÇOISE

Tout s'était passé comme d'habitude. Nous avions dîné comme d'habitude, en parlant de choses quelconques.

VAROIS

Comme d'habitude.

FRANÇOISE

Sans doute. Revenus au salon, – ici, tenez, à cette place, – le café pris, je lui ai posé une question. Oh ! une question sans importance, je le reconnais. Il avait défait la bande de son journal : il l'a déployé…

VAROIS

Comme d'habitude.

FRANÇOISE

Sans me répondre. Je le lui ai reproché, mais sans aigreur. Je ne voyais pas son visage à cause de ce journal.

VAROIS

Le Temps. Il est immense.

FRANÇOISE

Il m'a répondu ironiquement. Je déteste ses ironies. Je l'ai prié de se montrer au lieu de se cacher. De fil en aiguille, la discussion s'est envenimée. Elle s'est étendue sur toute notre vie commune, sur un espace de trente ans. Elle a ravagé tout cet espace, comme la grêle une moisson mûre. Mais c'était une grêle monotone et sans éclairs, une grêle par temps calme. Nous avons reconnu que notre divorce était né presque en même temps que notre mariage. Dès lors, il n'y a plus qu'à le prononcer. J'en suis épouvantée et presque soulagée ensemble. Ce poids que j'avais sur le cœur, depuis si longtemps, est tombé.

VAROIS

Et votre cœur, Françoise ?

FRANÇOISE

Je n'en ai plus. Il a dû tomber avec ce poids.

VAROIS

Vous voyez bien. Vous ne pouvez pas les séparer.

FRANÇOISE

C'est un effondrement.

VAROIS

Il faut vous baisser, chère amie, et ramasser l'un et l'autre.

FRANÇOISE

Non, non, je ne me baisserai pas. Qu'ils restent dans la poussière du chemin.

VAROIS

Il faut les ramasser, vous dis-je, et continuer votre chemin. Vous ne savez pas encore où ce chemin vous conduira. Il vous conduira sur un sommet d'où vous apercevrez mieux toute votre vie.

FRANÇOISE

Ah ! je ne la vois que trop. Mes yeux se sont ouverts. La plupart des pauvres femmes ne voient pas clair. Heureusement pour elles.

VAROIS

Et les hommes ?

FRANÇOISE

Pas davantage.

VAROIS

Non, Françoise, vous vous trompez. Vos yeux ne sont pas entièrement ouverts, comme vous le croyez. Vous en êtes encore à une image fausse de la vie. Vous réclamez d'elle ce qu'elle n'a pu vous donner, ce que vous n'avez d'ailleurs pas su lui arracher : une union complète, absolue, des cœurs, des corps et des esprits. Elle n'est pas la coupable, mais vous, tous les deux. Et vous ne vous rendez pas compte que, sous cette vie commune que vous jugez aujourd'hui insignifiante et même odieuse, il y avait encore une entente secrète qui ne savait pas s'exprimer par des mots, que la seule présence réalisait dans une sorte de bien-être inconnu de vous aujourd'hui et que votre séparation ferait apparaître au grand jour et trop tard. Ne jetez pas, je vous en supplie, le manche après la cognée. Tout peut encore se réparer, surtout quand on a attendu si longtemps une révélation inutile et incomplète. Laissez-moi appeler votre mari.

FRANÇOISE

Non, non, il n'est plus mon mari. C'est fini pour toujours.

VAROIS, *comme la porte s'ouvre.*

C'est lui peut-être. Je vous en prie, laissez-moi faire.

FRANÇOISE

Je partirai.

SCÈNE VII

Les mêmes, entre brusquement SIMONE DE NANTILLY introduite par PIERRE qui s'efface et disparaît.

SIMONE, ***elle se précipite dans les bras de sa mère. C'est une jeune femme très élégante aux mouvements rapides et un peu brusques. Elle paraît bouleversée.***

Ah ! maman, maman ! Je viens me réfugier ici chez vous. Si tu savais !

FRANÇOISE

Te réfugier ? Simonette, petite Simonette.

SIMONE

Oui, je n'ai plus que toi, plus que vous. Où est papa ? Appelle-le. Je ne veux plus voir Édouard.

FRANÇOISE

Comment ! Plus le voir ? Qu'a-t-il fait, mon Dieu ?

SIMONE

Je t'expliquerai. Tu me rendras ma chambre de jeune fille. Je viens habiter avec vous. Mais appelle donc papa. Où est-il ?

FRANÇOISE

Chez lui.

SIMONE

Comment, chez lui ?

FRANÇOISE

Dans son cabinet de travail.

SIMONE

Fais-le appeler, je t'en prie. Ce n'est pas trop de vos deux tendresses. Ah ! monsieur Varois, je ne vous avais pas vu.

VAROIS

Bonjour, Simone. Je vous laisse avec vos parents.

SIMONE

Non, non, restez aussi. Vous êtes avocat, et justement j'ai besoin d'un avocat.

VAROIS

Pourquoi donc ?

SIMONE

Mais pour mon divorce.

VAROIS

Vous aussi ?

SIMONE

Comment, moi aussi ?

VAROIS

Oh ! rien : aujourd'hui, précisément, j'ai été consulté pour un divorce.

SIMONE

Cela fera deux, mais commencez par le mien.

VAROIS

Quelle enfant vous êtes ! J'ai toujours envie de vous appeler Simonette, comme au temps où vous étiez une petite fille.

SIMONE

Je ne suis plus une petite fille, hélas ! Ah ! maman, si tu savais !

FRANÇOISE

Ma petite fille à moi, ma petite Simonette, qu'y a-t-il donc ?

SIMONE

Édouard !

FRANÇOISE

Je l'ai toujours vu si aimable, si gai, de si belle humeur.

SIMONE

Après cinq ans de mariage !

FRANÇOISE

Mais oui, après cinq ans de mariage.

SIMONE

Tromper sa femme !

FRANÇOISE

Comment ! il t'a trompée ?

VAROIS

Prenez garde, Simone, on croit souvent des choses.

SIMONE

Mais j'ai les preuves.

VAROIS

Quelle preuve ?

SIMONE

Une lettre. Elle est là, dans mon sac. Appelez donc papa. Il faut qu'il soit là, lui aussi, pour apprendre que je divorce. ***(Varois sonne et prévient le valet de chambre.)***

FRANÇOISE

Ne peux-tu me confier ta peine en l'absence de ton père ?

SIMONE

Il faut que vous soyez là tous les deux, que vous appreniez ensemble la… chose. Vous avez toujours été si unis, vous souffrirez avec moi. Mais je ne veux pas souffrir, je veux divorcer. Autrefois, il paraît que les femmes souffraient en silence. Autrefois, mais pas aujourd'hui. N'est-ce pas, maman ?

FRANÇOISE

Il faut toujours apprendre à souffrir, Simonette.

VAROIS

Voici votre père.

SCÈNE VIII

Les mêmes, PHILIPPE

PHILIPPE

Pierre m'annonce ton arrivée, Simone. Quelle gentille visite ! ***(Mme Desgardes, qui tenait sa fille serrée contre elle, s'écarte un peu.)***

SIMONE, ***embrassant son père***.

Oh ! papa, je suis si malheureuse !

PHILIPPE

Malheureuse ! Que se passe-t-il donc ?

SIMONE

Eh bien ! je veux me séparer de mon mari, je veux divorcer.

PHILIPPE, ***spontanément***

Divorcer ? Tu es folle ! Pourquoi ?

SIMONE

Maman le sait déjà : n'est-ce pas, maman ?

FRANÇOISE, ***se rapprochant de sa fille comme pour tenter de l'accaparer.***

Les mamans sont toujours averties.

PHILIPPE, ***que ce geste impatiente.***

Mais moi, je ne sais rien. Qu'y a-t-il donc ?

SIMONE

Oh ! papa, toi qui es fort, protège-moi.

PHILIPPE, ***se rapprochant.***

Je ne demande pas mieux. Les hommes sont plus renseignés sur la vie. ***(Il se rapproche*** ; ***sa fille lui prend la main et garde celle de sa mère.)***

SIMONE

C'est cela. Restons ainsi. Nous sommes bien là, tous les trois, comme autrefois.

VAROIS, ***qui se tient à l'écart.***

Oui, comme autrefois.

PHILIPPE

Mais tu ne m'as encore rien dit.

SIMONE

C'est vrai. Je vais te dire. Édouard est sorti cet après-midi pour essayer au Bois une nouvelle voiture. Je me disposais à sortir aussi quand on m'a remis ce petit bleu que j'ai là, dans mon sac. Il portait la mention : ***urgent.***

PHILIPPE

À qui était-il adressé ?

SIMONE

À mon mari. Mais puisque c'était urgent, alors je l'ai ouvert.

PHILIPPE

Tu n'en avais pas le droit.

FRANÇOISE

Tu as bien fait. Il faut savoir.

SIMONE

C'était signé : Lolotte. Tenez : le voilà.

PHILIPPE

Mais je ne veux pas le lire.

FRANÇOISE

Donne-le-moi. Je le lirai. ***(Elle lit.)*** Cela ne signifie pas grand'chose.

SIMONE, ***indignée***.

Comment, pas grand'chose ? Lis, papa.

PHILIPPE

Je m'en rapporte à ta mère.

SIMONE

Un rendez-vous pour dîner ce soir. Et des promesses de baisers à la fin.

PHILIPPE

En cabinet particulier ?

SIMONE

Le petit bleu ne le dit pas. Mais les baisers à la fin…

FRANÇOISE

Des promesses. Il y en a qui ne signifient rien. Cette lettre est bien froide. Elle est presque insignifiante.

SIMONE

Mais quels transports imagines-tu donc, maman ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas. Moi, je ne sais pas écrire. Mais il me semble…

SIMONE

Oh ! maman, chère petite maman, comme je te trouve indulgente et résignée ! Je te croyais plus sévère, plus rigide. Je pensais que tu te révolterais.

FRANÇOISE

Il y a tant de choses pires que la trahison dans un ménage.

SIMONE

Pire ? Il n'y a rien de pire. Que pourrait-il y avoir de pire ?

FRANÇOISE

Mais la vie quotidienne.

SIMONE

Oh ! la vie quotidienne était très agréable avec Édouard.

FRANÇOISE

Alors, sois patiente, Simonette, et indulgente. On ne perd pas son bonheur d'un coup, pour une erreur qui peut se réparer ; on ne le perd que lentement, par l'infiltration de l'indifférence.

SIMONE

S'il m'était indifférent, je ne souffrirais pas comme je souffre.

FRANÇOISE

Souffrir, c'est encore aimer.

SIMONE, ***pleurant.***

Mais je l'aime toujours. Et je ne veux plus le voir, jamais. Et je ne comprends pas comment tu prends son parti.

FRANÇOISE

Je ne prends pas son parti.

SIMONE

Comment ! tu l'excuses.

FRANÇOISE

Je ne l'excuse pas.

SIMONE

Une femme comme toi ne devrait pas admettre la trahison. ***(Elle se tourne vers son père.)*** Je suis sûr que papa est de mon avis.

PHILIPPE

Ta mère a raison, ma petite.

SIMONE, ***protestant.***

Non, non. Vous vous mettez d'accord pour me tourmenter.

PHILIPPE

Mais la partie n'est pas perdue.

SIMONE, ***se raccrochant à cet espoir.***

Pas perdue ?

PHILIPPE

Tu vas buter au premier obstacle ? Je ne reconnais pas ma fille. Dans mes missions aux colonies, à l'étranger, il m'a fallu, le plus souvent, des efforts inouïs, une obstination invincible pour aboutir à des résultats. Et tu voudrais que tout, dans la vie, te fût aisé et commode ! Cela n'est donné à personne.

SIMONE

Le travail, c'est naturel aux hommes, papa. Et le bonheur aux femmes.

PHILIPPE

Le bonheur se gagne chaque jour. Celui d'aujourd'hui ne te garantit pas celui de demain. Il te faut chaque jour séduire ton mari.

SIMONE

Oh ! papa, n'est-ce pas à lui ?

PHILIPPE

À lui aussi. Mais il faut le suppléer au besoin. Jolie comme tu es, comment ne le ramènerais-tu pas ?

SIMONE

Cette Lolotte est peut-être mieux.

PHILIPPE

Allons donc ! Et puis elle ne le connaît pas. Quelle supériorité pour toi, pouvoir flatter ses goûts, ses idées, ses sentiments !

SIMONE

Qu'il aille la retrouver. Je ne veux plus le voir.

PHILIPPE

Au contraire, c'est Lolotte qu'il ne reverra pas.

SIMONE

Ils doivent dîner ensemble.

PHILIPPE

Ils ne dîneront pas ensemble, puisque ton mari n'en sait rien. Tu vas détruire ce petit bleu. Cette femme sera fort irritée de l'attendre et de ne recevoir aucune réponse.

SIMONE

Ce sera bien fait. Mais Édouard dînera tout seul.

PHILIPPE

Il ne faut pas qu'il dîne tout seul.

SIMONE

En tout cas, je n'irai pas le rejoindre. Et je ne détruirai pas le petit bleu. Où est M. Varois ?

VAROIS

Je ne suis pas parti, Simone, bien que je ne joue aucun rôle.

SIMONE

Vous allez en jouer un, puisque je divorce et que vous serez mon avocat. Je vous confierai cette lettre. Elle suffit, n'est-ce pas, comme témoignage ?

VAROIS

Ne soyez pas si pressée.

FRANÇOISE

À ton âge, Simone, on ne divorce pas.

SIMONE

À quel âge alors ? Pas au vôtre, je suppose, papa et maman. Il faut pouvoir refaire sa vie.

FRANÇOISE

Y songes-tu ?

SIMONE

Pas encore.

FRANÇOISE

On ne refait jamais sa vie.

SIMONE

Oui, quand elle a été facile, comme la tienne.

FRANÇOISE

Tu crois ? Aucune vie n'est facile.

SIMONE

Oh ! comme tu as dit cela ? Tu as pris un air tragique. ***(Elle se tourne vers son père.)*** Papa, autrefois ?

FRANÇOISE

Pas du tout. Ton père est un honnête homme.

SIMONE

On peut être un honnête homme et tromper sa femme, comme Édouard.

FRANÇOISE

Comme tu le défends ! Tu vois bien.

PHILIPPE

Téléphone-lui pour l'inviter à dîner.

SIMONE

Ici ?

PHILIPPE

Ici. L'autre, cette Lolotte, se morfondra pendant que nous recevrons ton mari.

SIMONE

Je lui ferai une scène, devant vous.

PHILIPPE

Oh ! non, pas de scène.

FRANÇOISE

Pas de scène.

SIMONE

Comme vous êtes d'accord ! Cela repose tout de même d'avoir des parents si unis. Vous croyez qu'il faut téléphoner ? Il a dû rentrer du Bois ; ce serait le moment.

PHILIPPE

N'hésite pas un instant de plus.

SIMONE

Mais vous serez là tous les deux pour m'aider à recevoir ce monsieur.

FRANÇOISE

Ce monsieur ?

SIMONE

Oui, mon mari.

PHILIPPE

À le bien recevoir. Il faut toujours bien recevoir son mari.

SIMONE

Même s'il vous a trompée ?

PHILIPPE

Surtout. Mais il ne t'a pas encore trompée : j'en suis sûr.

VAROIS, ***intervenant.***

Voilà qui vaut mieux, Simonette, qu'une assignation en divorce. Venez avec moi jusqu'au téléphone.

FRANÇOISE, ***montrant la direction de l'appartement de son mari.***

C'est par ici.

VAROIS

Je vous accompagnerai, afin d'être sûr que votre voix ne vous trahira pas.

SIMONE

Oh ! je la déguiserai. Il ne saura pas que je sais. Accompagnez-moi donc. Vous attendiez une affaire que vous n'aurez pas.

VAROIS

Votre père et votre mère l'ont plaidée tour à tour. Ce sont d'excellents avocats.

PHILIPPE

Pour les autres.

FRANÇOISE

Oui, pour les autres.

(Simone et Varois sortent ensemble par la porte qui donne sur le cabinet de travail de Philippe Desgardes.)

SCÈNE IX

PHILIPPE, FRANÇOISE

Ils commencent par garder le silence. Puis, comme Françoise se dirige vers la porte de sa chambre, Philippe se décide à parler.

PHILIPPE

Vous avez bien agi, en réconciliant notre enfant avec son mari.

FRANÇOISE

C'est votre œuvre plus que la mienne.

PHILIPPE

Avant de nous séparer, je veux rendre ce témoignage à votre sagesse.

FRANÇOISE

Ma sagesse ? pour ce qu'elle m'a servi.

PHILIPPE

Elle vous a servi à élever notre fille. Et maintenant, je vous laisse avec elle. Je ne vous imposerai pas ma présence plus longtemps. J'irai dîner à mon cercle et vous m'excuserez auprès d'Édouard.

FRANÇOISE

Vous ne pouvez manquer à ce dîner. Simone a besoin d'être entourée quand son mari viendra. Comme je la connais, elle sera nerveuse, agitée à force de vouloir se dominer. Votre présence est indispensable pour diriger la conversation. Vous m'avez laissé entendre que la mienne était insuffisante.

PHILIPPE

Je n'ai pas dit cela. Vous avez toujours reçu convenablement.

FRANÇOISE

Convenablement : c'est aussi le mot qui convient. ***(Elle s'arrête ; la scène va-t-elle recommencer ? Philippe, devant cette susceptibilité, tâche à se dominer.)*** Non, il importe vraiment que vous restiez ce soir.

PHILIPPE

Je resterai donc ce soir, puisque vous insistez.

FRANÇOISE

Du moment que nous ne serons pas seuls, tout ira bien. Simone ne s'est pas doutée tout à l'heure de notre séparation.

PHILIPPE

Oui, la solitude à deux ne nous a pas réussi.

FRANÇOISE

Elle a duré trente ans.

PHILIPPE

Il y a eu les années de Simone.

FRANÇOISE

Pour nous aider à supporter les autres. ***(Elle fait mine de gagner sa chambre.)***

PHILIPPE, ***l'arrêtant sur le seuil.***

Françoise. ***(Elle se retourne.)*** Ne devrions-nous pas retenir Varois à dîner ?

FRANÇOISE

Si vous voulez.

PHILIPPE

Il s'est donné tant de peine !

FRANÇOISE

Inutilement.

PHILIPPE

Pour nous réconcilier. Il m'a grondé. Et vous ?

FRANÇOISE

Il ne m'a pas félicitée.

PHILIPPE

Tout de même, il tient des propos sensés. Une explication, autrefois, eût peut-être suffi entre nous.

FRANÇOISE

Nous ne l'avons pas eue.

PHILIPPE

Celle d'hier était trop tardive. Nous nous sommes dit des choses cruelles.

FRANÇOISE

Trop vraies.

PHILIPPE

J'en suis à me demander si elles sont vraies, ou plutôt s'il n'y a pas une autre face de la vérité. ***(Elle fait mine encore de s'en aller.)*** Attendez, Françoise. Laissez-moi une fois encore, la dernière, penser tout haut devant vous.

FRANÇOISE

Vous ne l'avez jamais fait.

PHILIPPE

C'est mon premier tort, le plus grand peut-être.

FRANÇOISE

Votre pensée m'est inconnue.

PHILIPPE

Comme à moi votre tendresse.

FRANÇOISE, ***révoltée.***

Ma tendresse ? J'en avais pourtant.

PHILIPPE

Vous en aviez ? Me l'avez-vous montrée chaque jour ?

FRANÇOISE

Chaque jour ? Elle ne se montre pas chaque jour.

PHILIPPE

Ce qui ne se montre pas chaque jour finit par ne plus se voir. Quand je revenais de mes longues absences, de mes missions en pays étrangers, de loin je vous avais appelée et j'imaginais la joie du retour. J'arrivais, et votre accueil me glaçait.

FRANÇOISE

Moi aussi, je vous attendais, je vous espérais de tout mon être. Et vous restiez distant devant moi, plus éloigné qu'à vos plus lointains voyages.

PHILIPPE

Mon élan mourait devant vous, comme une vague sur la grève.

FRANÇOISE

Je n'ai jamais senti la fraîcheur de cette vague.

PHILIPPE

Nous serions-nous donc trompés l'un sur l'autre ?

FRANÇOISE

À quoi bon le rechercher maintenant ? Ce qu'il peut y avoir de timidité, de pudeur secrète chez une jeune femme qui attend son mari, n'est-ce pas à lui de s'en rendre compte ? Mais vous n'en preniez pas le loisir. Et la vie commune recommençait dans toute sa monotonie.

PHILIPPE

Ne me reprochez pas mon travail. Le travail est pour l'homme une façon d'aimer.

FRANÇOISE

Et le ménage pour la femme.

PHILIPPE

Je vous prouvais ma tendresse en améliorant notre vie.

FRANÇOISE

Je me serais contentée de la plus étroite vie avec votre tendresse.

PHILIPPE, ***découragé.***

Que de choses nous avons ignorées ! ***(Un silence. Puis il se dirige vers la porte de son cabinet de travail.)*** Je resterai donc ce soir. Au revoir, madame.

FRANÇOISE, *le rappelant.*

Philippe. *(Il se retourne.)* Votre présence à Paris est nécessaire à cause de vos conseils d'administration. Vous garderez cet appartement. J'irai habiter notre maison de campagne à Fontainebleau.

PHILIPPE

Vous y aurez froid. Ce printemps est aigre.

FRANÇOISE

Ne vous occupez pas de moi. Plus tard, nos hommes de loi arrangeront nos affaires. Mais je ne veux rien recevoir de vous.

PHILIPPE

Oh ! pardon. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté des acquêts. La moitié de notre fortune est à vous.

FRANÇOISE

Non, c'est vous qui l'avez gagnée.

PHILIPPE

L'homme travaille et la femme épargne, comme dit Varois. Notre fortune est notre œuvre à tous deux.

FRANÇOISE

C'est inutile : je n'y prendrai rien. Celle de mes parents me suffira.

PHILIPPE, *s'irritant.*

Cela, je vous le défends. La fortune de vos parents est peu de chose auprès de la nôtre. Je ne vous laisserai pas commettre cette injustice.

FRANÇOISE.

Vous oubliez que vous n'avez plus d'autorité sur moi.

PHILIPPE, *avec tristesse.*

Pas même pour cela ?

FRANÇOISE

Pas même.

PHILIPPE

Alors je ne toucherai pas plus que vous à cette fortune. Simone la prendra et Édouard la mangera. Mes appointements me suffiront. *(Silence. De nouveau il fait un pas vers la porte de son appartement, puis il s'arrête.)* Vous me haïssez donc bien que vous ne vouliez rien accepter de moi.

FRANÇOISE

Non, je n'ai pas de haine. Je ne puis pas avoir de haine. Je me sens trop lasse, trop découragée, trop âgée. Il faut de la jeunesse pour haïr comme pour aimer. *(Un silence.)* À ce soir donc. Je vais m'occuper du dîner. Il faut toujours s'occuper du dîner dans les deuils et les catastrophes, et c'est le rôle des femmes, et les hommes n'en retirent pour nous que du mépris. Ils se moquent de nos soucis domestiques. *(Elle gagne sa chambre lentement.)*

PHILIPPE, ***il est en proie à une grande inquiétude***, ***il hésite un instant, puis il ça frapper à la porte, il entre à demi***.

Françoise, venez, je vous en supplie, il faut que je vous parle.

FRANÇOISE, ***revenant***.

Alors parlez-moi doucement, parce que je suis à bout de forces. Dites-moi vite ce que vous avez à me dire : il y a une limite à ce que nous pouvons entendre et supporter. Je suis lasse comme si j'avais longtemps marché.

PHILIPPE

Oui, nous avons parcouru tant de chemin depuis hier soir, à travers cette interminable nuit où vous n'avez pas dû plus que moi fermer les yeux, à travers cette journée qui s'achève, que vous devez être très lasse, Françoise. Et pourtant il me semble que nous sommes au bas de la dernière montée et qu'il nous reste cette ascension à faire ensemble.

FRANÇOISE

Je ne vous comprends pas.

PHILIPPE

Laissez-moi le premier tenter cet effort, et puis je vous tendrai la main pour vous tirer en haut. Ne me refusez pas cette main.

FRANÇOISE

Je ne vous l'ai pas refusée autrefois quand vous me l'avez demandée.

PHILIPPE

Eh bien ! je vous la demande encore. Venez avec moi, Françoise. Voyez, nous sommes au sommet. Et maintenant, regardons ensemble notre vie que nous dominons. Comme elle nous a paru plate, monotone et triste hier soir quand nous avions cru la découvrir ! Elle était toute décolorée comme un champ dévasté sous la pluie. Maintenant que nous sommes plus haut, elle ne nous cause plus la même impression. Elle ne nous inspire plus le même éloignement. Ce terrain n'est pas si aride, qui a porté une si belle fleur.

FRANÇOISE, *étonnée.*

Une fleur ?

PHILIPPE

Oui, Simone, notre fille. Qui a porté ces moissons venues de mon travail et de vos soins, cette œuvre que nous avons accomplie ensemble et qui a fourni à tant de mineurs, à tant d'ouvriers les moyens de gagner leur pain et d'assurer leur existence partout où j'ai passé. C'est un tableau qui a peu de couleur peut-être, nous n'avons pas su lui donner de la couleur. Mais voyez comme le dessin en a bien tenu malgré les intempéries. C'est le dessin qui dure, tandis que la couleur passe. Non, Françoise, notre vie n'a pas été manquée. Elle n'a pas été inutile. J'en distingue maintenant les traits essentiels que nous avions brouillés hier soir. Un terrain n'est fertile que par l'eau qui l'arrose. Notre vie commune avait ses sources cachées : votre tendresse qui ne savait pas s'exprimer et qui pourtant était en vous et que j'aurais dû reconnaître rien qu'à vos pas dans la maison ; la mienne qui dédaignait les mots et que mes rapports ne pouvaient vous révéler. Tout de même, Françoise, nous ne nous sommes pas trahis si nous nous sommes ennuyés. Les liens

qui nous unissaient, nous avions cessé de les voir. Ils existaient pourtant. Allons-nous aujourd'hui les briser ? Ah ! vous pleurez, Françoise !

FRANÇOISE

Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

PHILIPPE

Je ne savais pas. Je le sais à peine.

FRANÇOISE

Ah ! si, vous le savez maintenant.

PHILIPPE

Fallait-il donc une catastrophe pour nous l'apprendre ? Il faut bien que nous le sachions, pauvre chère Françoise, parce que nous n'avons plus la jeunesse pour nous réconcilier, la jeunesse qui permet les étreintes où l'on ne cesse pas d'être des étrangers, mais qui donne l'illusion de mêler les êtres. Mêlons-nous autrement, mon amie, ma tendre amie retrouvée, ou plutôt découverte : dégageons de nous ce qui survit à l'âge, ce qui ne doit mourir qu'avec nous, et qui peut-être nous doit survivre, ce qui est plus fort que la chair et plus fort même que l'esprit, notre cœur aujourd'hui ouvert et si tardivement connu de nous.

FRANÇOISE, ***s'appuyant à lui.***

Mon ami.

PHILIPPE, ***la caressant doucement.***

Quand l'automne vient, les arbres perdent leurs feuilles. Alors on s'aperçoit qu'elles cachaient le ciel. Ne regrettons

pas, Françoise, le bruit de toutes les feuilles mortes que le vent d'hier soir a emportées.

FRANÇOISE, ***pleurant.***

Je croyais n'avoir plus d'amour.

SCÈNE X

Les mêmes, SIMONE, VAROIS

SIMONE, ***ouvrant la porte, suivie de Varois.***

Nous ne pouvions pas avoir la communication.

PHILIPPE, ***se redressant, familièrement à sa femme***.

Nous non plus.

SIMONE, ***découvrant leur groupe et s'arrêtant.***

Oh ! mes parents qui s'embrassent !

VAROIS

Ils vous donnent l'exemple.

SIMONE

Mais tu pleures, maman !

FRANÇOISE, ***s'essuyant les yeux***.

Ce n'est rien. Une goutte d'eau…

RIDEAU

LA DERNIÈRE FLAMME[2]

PIÈCE EN UN ACTE

À la mémoire du grand acteur de Max qui avait désiré de mettre cet acte à la scène pour y jouer le rôle du Mendiant.

PERSONNAGES

COMTESSE D'ERMEUILLES DE CHARTONAY, quarante ans.

GUY DE CHARTONAY, dix-neuf ans, son fils.

M. DE LARMAY, cinquante ans.

UN VIEUX MENDIANT.

JEANNETTE, servante.

À gauche, la façade d'une maison rustique, modeste, mais attrayante, à demi recouverte de roses d'arrière-saison ; devant, un petit mobilier de jardin. À droite, la campagne ; un champ où des tas de mauvaises herbes achèvent de brûler, et plus loin la forêt.

---

2 *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1922.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MENDIANT

LE MENDIANT *est un homme de cinquante-cinq ans, mais il en porte plus de soixante. Les cheveux sont blancs, la barbe poivre et sel et tout ce poil est en désordre. Il est pauvrement vêtu : un feutre fangeux, des habits rapiécés, des souliers éculés. Par une agrafe de cuir un bâton est suspendu au poignet. Dans cet équipage, il a néanmoins un air d'autorité, un aspect de chef. Un mélange de grand seigneur et de ruffian. Il vient du côté de la campagne. Sans hâte, il inspecte la maison. Puis il va s'asseoir sur un banc, comme pour réfléchir. De sa poche, il sort une paire de gants crasseux, et les enfile lentement. Puis il se lève et délibérément va tirer le cordon de sonnette qui retentit bruyamment à l'intérieur.*

SCÈNE II

LE MENDIANT, JEANNETTE la servante.

JEANNETTE, *qui sort précipitamment, regarde l'intrus avec mépris quand elle s'aperçoit que ce n'est qu'un mendiant.*

Vous demandez ?

LE MENDIANT

Tiens, une vieille ! Autrefois, c'étaient des jeunes.

JEANNETTE, ***de plus en plus méprisante.***

Dites donc, le grand-père, commencez par être poli.

LE MENDIANT, se ***redressant et prenant un ton de commandement qui effare la servante.***

Je ne vous réclame pas votre avis. Contentez-vous de répondre, à l'avenir. Mme la comtesse d'Ermeuilles, je vous prie ?

JEANNETTE

La comtesse d'Ermeuilles ? C'est pas ici, monsieur.

LE MENDIANT

Pas d'histoires, c'est ici. Ah ! attendez. La comtesse de Chartonay, alors.

JEANNETTE

Madame la comtesse est absente.

LE MENDIANT

Pour longtemps ?

JEANNETTE

Peut-être bien.

LE MENDIANT

Est-ce vrai ? Les vieilles, c'est encore plus menteur que les jeunes. Allons. Allons. Madame est là. Je veux la voir.

JEANNETTE

Puisqu'on vous dit qu'elle n'y est pas.

LE MENDIANT

C'est bien, ma fille. Je reviendrai… Et l'enfant ?

JEANNETTE, *surprise.*

L'enfant ? quel enfant ?

LE MENDIANT

Le jeune homme quoi, le fils de Madame ?

JEANNETTE

M. Hubert ? Un bel officier, je vous en réponds.

LE MENDIANT

Un officier, déjà ?

JEANNETTE

Presque un officier quoi ? Eh bien ! il fait son tour de cheval dans la forêt.

LE MENDIANT

Dans la forêt ?

JEANNETTE

Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ?

LE MENDIANT

Cela ne vous regarde pas, ma fille, et parlez-moi sur un autre ton. Au revoir, je reviendrai.

JEANNETTE, *un peu ironique.*

Qui dois-je annoncer ?

LE MENDIANT

Puisque je vous dis que je reviendrai.

JEANNETTE

Ne revenez pas aujourd'hui, dans tous les cas. Ni peut-être demain. Madame la comtesse n'y sera pas.

LE MENDIANT

Ne vous ai-je pas tout à l'heure invitée à vous contenter de répondre aux questions ? Vous n'avez pas été bien dressée, ma fille. Il y faudra mettre bon ordre. ***(Et il s'éloigne majestueusement dans la direction de la forêt. De loin il se retourne pour crier :)*** Je reviendrai.

JEANNETTE, ***demeurée seule, le regarde partir avec méfiance, le suit des yeux longtemps, impressionnée, puis marmonne entre ses dents.***

Qu'est-ce que ça peut bien être pour un homme ? ***(Enfin elle se décide à rentrer. On l'entend à l'intérieur donner deux tours de clé et pousser le verrou.)***

SCÈNE III

MADAME DE CHARTONAY, M. DE LARMAY

Ils reviennent côte à côte à petits pas, comme s'ils rentraient d'une promenade dans la campagne. Mme de Chartonay est habillée de noir sans être en deuil, comme une femme retirée du monde, qui ne cherche plus à plaire, bien qu'elle soit belle

encore. M. de Larmay est en costume de voyage : il est très soigné de sa personne, comme s'il voulait se rajeunir. Peu à peu ils s'avanceront sur la scène, jusque devant la façade de la maison et pourront s'asseoir sur les fauteuils de jardin.

MADAME DE CHARTONAY

Ces feux qu'on allume le soir dans les champs, à l'automne, les paysans les appellent les *covasses*. Ils servent à purifier la terre que l'on pourra ensuite ensemencer.

M. DE LARMAY

Ils dessinent des dentelles rouges sur l'horizon.

MADAME DE CHARTONAY

Avec les détritus, les plantes parasites, avec tous les déchets on fait une belle flamme. Vous voyez comme je suis devenue savante, depuis que je me suis retirée à la campagne.

M. DE LARMAY

Mais vous n'allez pas y demeurer toujours : maintenant que votre fils est reçu à Saint-Cyr, vous y seriez bien seule.

MADAME DE CHARTONAY

J'ai l'habitude. Et d'ailleurs, vous le savez, je n'ai plus les moyens d'habiter Paris.

M. DE LARMAY

Il ne faut pas rester seule.

MADAME DE CHARTONAY

À mon âge ?

M. DE LARMAY

Ne me parlez pas de votre âge. Vous n'avez point changé à mes yeux.

MADAME DE CHARTONAY

Vos yeux sont indulgents. À mon âge, il n'y a plus de place que pour l'amour maternel. C'est la dernière flamme qui jaillit d'un cœur de femme. Elle aussi purifie tous nos sentiments.

M. DE LARMAY

Puis-je vous parler en toute liberté ?

MADAME DE CHARTONAY

Nous nous connaissons presque depuis mon mariage, depuis vingt ans. Dans mes malheurs, j'ai toujours rencontré votre sympathie, votre amitié. Vous le pouvez, mon ami. Cependant, si je devine ce que vous allez me dire, je crains à l'avance de vous causer quelque peine bien involontaire.

M. DE LARMAY

Les circonstances sont plus graves que vous ne paraissez le croire. Me permettez-vous, Thérèse, de vous rappeler le passé ?

MADAME DE CHARTONAY

Vous le pouvez. Il ne peut plus me faire souffrir.

M. DE LARMAY

En êtes-vous certaine ?

MADAME DE CHARTONAY

Sans doute. Mon mari n'existe plus pour moi.

M. DE LARMAY

Il vit pourtant.

MADAME DE CHARTONAY

Il est hors d'état de me nuire. Les mers nous séparent, et le crime, et la honte.

M. DE LARMAY

Il vit. Cet homme vous a fait tant de mal que j'ai pour lui de la haine.

MADAME DE CHARTONAY

De la haine ? Non, il ne faut haïr personne.

M. DE LARMAY

Comment, vous ne le haïssez pas ?

MADAME DE CHARTONAY

Je tâche de l'oublier : c'est assez.

M. DE LARMAY

Je me rappelle votre arrivée à Saint-Germain après votre mariage.

MADAME DE CHARTONAY

Il y a vingt ans.

M. DE LARMAY

Il ne me semble pas qu'il y ait vingt ans. Quel beau couple vous faisiez ! Le comte d'Ermeuilles, votre mari, était le plus brillant officier de notre régiment. Un grand nom, cet

air victorieux qui lui valait tous les hommages, un art prodigieux de l'équitation, une écurie de courses.

MADAME DE CHARTONAY

Je n'étais auprès de lui qu'une petite bourgeoise intimidée.

M. DE LARMAY

Vous étiez charmante. Votre réserve même était pareille à ces voiles transparents qui ajoutent à la grâce en la laissant deviner.

MADAME DE CHARTONAY

Il ne m'en savait aucun gré.

M. DE LARMAY

Il était déjà pourri jusqu'aux moelles. La vie fastueuse qu'il avait menée avant, son mariage, il la devait à ses maîtresses.

MADAME DE CHARTONAY

Ah ! ne me gâtez pas mes fiançailles.

M. DE LARMAY

Avez-vous peur de la vérité, Thérèse, après tant d'années ?

MADAME DE CHARTONAY

Ne disiez-vous pas que c'était hier ? Ai-je donc peur, aujourd'hui encore, en effet, de regarder ce passé en face ? J'étais l'héritière d'une grande fortune. Mes parents n'étaient plus là pour me protéger. Ma tante d'Ermont, qui portait un maigre titre, brûlait de me marier dans l'aristocratie. Quand

il se fit présenter chez moi, je croyais qu'il m'avait remarquée au bal. Je n'attribuais pas d'importance à l'argent, puisque j'en avais trop. Je ne pensais pas qu'il lui en attribuât davantage. Ses cadeaux étaient princiers.

M. DE LARMAY

Mais c'est vous qui, plus tard, les avez payés.

MADAME DE CHARTONAY

Sans doute. Personne n'eut le courage de m'avertir. Une jeune fille riche, c'est une proie que les gens du monde se disputent et qu'ils forcent comme un gibier. Il était la séduction même, bien qu'il ne fût déjà plus très jeune, ou peut-être parce qu'il n'était plus très jeune. Les jeunes gens sont moins habiles. Comment n'aurais-je pas été séduite ? Si longtemps je le suis restée !

M. DE LARMAY

Si longtemps ?

MADAME DE CHARTONAY

Celui que nous avons aimé le premier, nous autres femmes, c'est peut-être lui que nous aimons toujours.

M. DE LARMAY

Vous l'aimeriez encore ? Ce n'est pas possible.

MADAME DE CHARTONAY

Je vous ai dit qu'il était mort pour moi. On peut bien aimer un mort.

M. DE LARMAY

Pas celui-là. Osez donc achever avec moi ce retour au passé. Votre guérison est à ce prix.

MADAME DE CHARTONAY

Pourquoi guérir ? Je ne cours pas de risque.

M. DE LARMAY

Qu'en savez-vous ?

MADAME DE CHARTONAY

Vous êtes bien mystérieux. Eh bien ! essayez de me guérir.

M. DE LARMAY

Combien de temps vous est-il resté fidèle ?

MADAME DE CHARTONAY

Il m'a toujours trahie. Plus tard, je m'en suis rendu compte. Quand je le lui ai reproché, il s'est contenté de rire en me disant : « Ma petite, dans notre monde, c'est l'usage. » Il entretenait ses liaisons avec ma fortune. Mais bientôt elle fut mangée. Alors il se mit à faire des dettes. Ma tante d'Ermont les paya, me recueillit avec mon petit Hubert qui nous était né, et obtint du ministère que mon mari fût envoyé à Biskra. Vous savez la suite.

M. DE LARMAY

Que vous n'osez pas dire.

MADAME DE CHARTONAY

Non, en vérité.

M. DE LARMAY

Et pourtant, elle n'est elle-même qu'un prélude. À Biskra, il rencontra cette Juive dont il devait me dire plus tard, car j'ai connu l'horreur de ses confidences : « Elle est rusée, méchante, menteuse et cruelle. Elle se moque de moi : ça me change. » Elle le tenait par là. À cause d'elle il s'embarrassa dans ses comptes de compagnie. Quand on le lui reprocha, il répondit avec hauteur : « Je n'ai jamais su manier les chiffres. »

MADAME DE CHARTONAY

C'était vrai.

M. DE LARMAY

L'affaire fut étouffée. On le nomma à Madagascar, à l'un de ces postes d'honneur que les meilleurs officiers de l'armée sollicitent.

MADAME DE CHARTONAY

Et ce fut la belle page de sa vie, la seule. Ne me l'enlevez pas.

M. DE LARMAY

Je n'y songe point. Comme vous le défendez !

MADAME DE CHARTONAY

Pas lui : mon passé.

M. DE LARMAY

La grande île africaine était en pleine révolte. Le capitaine d'Ermeuilles surprit et battit les Hovas et fut cité à l'ordre du jour. On ne lui donna pas la croix.

MADAME DE CHARTONAY

Ce fut injuste.

M. DE LARMAY

Il y avait Biskra. Mais, sur sa demande, on le rapatria.

MADAME DE CHARTONAY

Oui, je consentis à reprendre la vie commune. Nous avons connu là quelques beaux jours, pas beaucoup. Il s'occupa de notre fils, le recouvrit de panoplies, l'arma d'épées de bois, le posa sur son cheval nu, lui apprit à monter. Hubert s'en souvient parfois, quand il me parle de son père.

M. DE LARMAY

Il vous parle de son père ?

MADAME DE CHARTONAY

Rarement. Il le croit mort.

M. DE LARMAY

Heureusement. Et puis ses débauches recommencèrent.

MADAME DE CHARTONAY

J'avais hérité de ma tante d'Ermont.

M. DE LARMAY

De mauvais bruits étaient revenus de Madagascar.

MADAME DE CHARTONAY

Ils étaient faux.

M. DE LARMAY

Ils justifiaient le défaut d'avancement. Après un scandale trop éclatant, vous dûtes divorcer.

MADAME DE CHARTONAY

Je me séparai de corps, seulement, à cause de mon fils qui grandissait. Ah ! j'avais cru, j'avais espéré que ce fils, mieux que moi, le retiendrait.

M. DE LARMAY

Rien au monde ne peut retenir cette espèce de gens. On le renvoya en Algérie.

MADAME DE CHARTONAY

Pour notre malheur.

M. DE LARMAY

Il y retrouva sa Juive de Biskra, alourdie de plus de vices encore que d'années et de graisse, maîtresse et entremetteuse à la fois.

MADAME DE CHARTONAY

Respectez-moi, mon ami.

M. DE LARMAY

Pardonnez, Thérèse : je croyais que vous vouliez toute la vérité. Il m'avait dit un jour : « On n'évite pas plus la femme que la mort. » Là est l'origine de son crime.

MADAME DE CHARTONAY

Son excuse.

M. DE LARMAY

Oh ! son excuse ! Des mandats volés à des soldats, des chantages exercés contre les indigènes. La caisse de la compagnie dérobée et le maréchal des logis chargé de la garder, survenant mal à propos, blessé d'un coup de revolver. Sans le passé de sa famille et sa citation de Madagascar, c'était la peine de mort.

MADAME DE CHARTONAY

Vingt ans de travaux forcés, n'est-ce pas une sorte de mort aussi, et la pire ?… Personne ne saura jamais les tortures que j'ai endurées.

M. DE LARMAY

Si, Thérèse, moi.

MADAME DE CHARTONAY

Vous les avez soupçonnées, mon ami, vous ne pouvez les connaître. Je ne les ai dites à personne. Mais il est malheureux, il souffre, il expie. Comment ne serais-je pas miséricordieuse ? Laissons cela. J'ai changé de nom. Ou plutôt nous avions deux noms : d'Ermeuilles de Chartonay. J'ai abandonné le premier pour adopter le second. L'affaire s'est passée en Algérie : elle ne s'est pas ébruitée en France. Mon fils, je vous l'ai dit, ne sait rien. Il croit son père mort en Afrique, il y a dix ans. Il s'est rendu compte, à mes silences probablement, à ma tristesse, que j'avais été malheureuse. Il a cessé de me questionner à ce sujet. Il est aujourd'hui ma joie et mon orgueil. Je l'ai élevé dans la religion de l'honneur. Grâce à lui ma pauvre existence ravagée est devenue supportable.

M. DE LARMAY

Il a sa carrière. Il sera loin de vous. Croyez-moi, Thérèse : ne demeurez pas seule ici. Acceptez de devenir ma femme, de porter mon nom. C'est un nom d'honnête homme.

MADAME DE CHARTONAY

Je sais. Mais mon fils relèvera le nôtre qui fut jadis honoré et presque glorieux.

M. DE LARMAY

Je n'ai pas voulu vous froisser. Je suis maladroit. C'est que je vous aime depuis si longtemps, presque depuis vingt ans. L'amour qui n'est pas encouragé s'incline tristement, comme la tige d'une fleur sans eau. Je vous ai vue si malheureuse et si vaillante !

MADAME DE CHARTONAY

Je vous faisais pitié.

M. DE LARMAY

L'amour qui commence par la pitié est plus tendre, plus craintif et plus doux. N'aviez-vous pas deviné que je vous aimais ?

MADAME DE CHARTONAY

Une femme devine toujours le sentiment dont elle est l'objet. Ce sentiment peut lui être cher au point qu'elle souffrirait de le perdre. Mais je pensais que vous vous tairiez, et je vous étais reconnaissante de tant de dévouement si désintéressé.

M. DE LARMAY

Vous pensiez que je me tairais toujours ?

MADAME DE CHARTONAY

Toujours.

M. DE LARMAY

Et si j'avais une raison aujourd'hui de ne plus me taire ?

MADAME DE CHARTONAY

Pourquoi aujourd'hui ?

M. DE LARMAY

Vous avez besoin de protection.

MADAME DE CHARTONAY

Aujourd'hui plus qu'hier ?

M. DE LARMAY

Oui.

MADAME DE CHARTONAY

J'ai mon fils qui est aujourd'hui un homme.

M. DE LARMAY

Vous ne pouvez pas l'armer contre son père.

MADAME DE CHARTONAY

Le père, vous savez où il est.

M. DE LARMAY

Il n'y est plus.

MADAME DE CHARTONAY

Comment ? Il n'y est plus ?

SCÈNE IV

Les mêmes, JEANNETTE

Jeannette, qui s'est penchée à la fenêtre, les voyant assis devant la maison, descend en hâte, ouvre la porte et sort précipitamment pour aller à eux.

JEANNETTE

Madame, Madame, il est venu une visite.

MADAME DE CHARTONAY

Une visite ?

JEANNETTE

Oh ! une visite ! Pas un monsieur bien sûr. Enfin un homme, un individu.

M. DE LARMAY, ***se rapprochant.***

Comment était-il vêtu ? Quelle figure avait-il ?

JEANNETTE

Comment il était ? Un vieux homme avec des longs cheveux et une barbe en broussaille. Un feutre qui avait dû supporter bien des soleils et bien des pluies. Un veston râpé

et, trop court, un pantalon rapiécé, des souliers éculés. Un bâton lui pendait au bras par un cordon de cuir.

MADAME DE CHARTONAY

C'était un mendiant, Jeannette : lui avez-vous donné quelque chose ?

JEANNETTE

C'était pas un mendiant, Madame. Il avait des gants. Oh ! pas des gants neufs, bien sûr, des gants trempés de boue, mais des gants, quoi ! Un mendiant avec des gants, j'ai jamais vu ça.

M. DE LARMAY, ***reprenant son interrogatoire et visiblement préoccupé.***

Faites-nous son portrait, Jeannette.

JEANNETTE

Un grand type efflanqué, mais solide. Et un air ! Tenez, Madame : l'air d'un général dans le malheur.

MADAME DE CHARTONAY, ***qui commence à s'inquiéter.***

C'est singulier. Et que vous a-t-il dit ?

JEANNETTE

Il a commencé par rigoler : « Tiens, une vieille ! qu'il a fait en me voyant à la porte, j'aime mieux les jeunes. » Puis il s'est redressé comme s'il allait me commander : « Mme la comtesse d'Ermeuilles, je vous prie ! – La comtesse d'Ermeuilles, c'est pas ici, monsieur, que je lui réponds. – Comment, ce n'est pas ici ? Ah ! c'est juste : la comtesse de Chartonay alors. » J'ai dit que Madame était sortie. « Est-ce bien vrai ? qu'il m'a fait, les vieilles, c'est encore plus men-

teur que la jeunesse. » Et de nouveau il a rigolé. Et puis n'a-t-il pas demandé des nouvelles du petit ?

MADAME DE CHARTONAY

Du petit ?

JEANNETTE

Comme s'il avait connu M. Hubert !

MADAME DE CHARTONAY

Vous ne lui avez pas répondu, je pense.

JEANNETTE

Ma foi non ! Je lui ai dit que M. Hubert était à cheval dans la forêt.

MADAME DE CHARTONAY

Il ne fallait pas lui répondre.

JEANNETTE, *confuse.*

Il a promis de revenir. Alors j'avertis Madame.

MADAME DE CHARTONAY

Je vous remercie, Jeannette. S'il revient, vous direz que je suis partie.

JEANNETTE

Bien, Madame. Mais vous savez, Madame, c'est un homme qu'on ne met pas facilement à la porte.

M. DE LARMAY

Faites ce que vous dit Madame, Jeannette : il ne faut pas recevoir cet individu.

(La servante s'en va en faisant des gestes, comme si elle renonçait d'avance à éconduire le mystérieux visiteur.)

SCÈNE V

Les mêmes, moins JEANNETTE

MADAME DE CHARTONAY, *très troublée.*

Voyons, mon ami, ce n'est pas possible. Vous avez fait, comme moi, un rapprochement absurde, rien que parce que nous venions de parler de *lui*. Le récit de cette servante nous a affolés. Vous savez comme moi qu'il est à des milliers de lieues, au delà des mers, et gardé.

M. DE LARMAY

En Nouvelle-Calédonie ? Je vous ai dit, Thérèse, qu'il n'y était plus.

MADAME DE CHARTONAY

Comment le savez-vous ? Parlez : vous voyez bien que je suis toute tremblante.

M. DE LARMAY

J'étais venu vous voir à cause de cela. Il y a quelque temps, j'avais lu dans le journal le récit d'une révolte au bagne de la Nouvelle-Calédonie. Un forçat avait tenu tête aux bandits soulevés. Ce forçat avait montré d'exceptionnelles qualités de sang-froid, de décision, de bravoure physique. Il avait permis la répression en temps utile

et sauvé le gouverneur. Pour le récompenser, on l'avait gracié.

MADAME DE CHARTONAY

C'était lui : vous en êtes certain ?

M. DE LARMAY

Attendez : le journal ne donnait pas de nom. Mais j'avais pressenti que c'était lui. Je suis allé me renseigner au ministère : c'est lui en effet. Il est rentré en France.

MADAME DE CHARTONAY

Mais il n'est pas ici. Il ne peut pas être ici. Les forçats évadés ne sont-ils pas sous la surveillance de la haute police ?

M. DE LARMAY

Il n'est pas un forçat évadé. Il est gracié et, à supposer qu'une résidence lui ait été assignée, rien n'est plus facile que de tromper une surveillance d'ailleurs malaisée à exercer.

MADAME DE CHARTONAY

N'avez-vous pas cherché sa trace ?

M. DE LARMAY

Je l'ai cherchée. Il m'a été signalé aux environs de Lyon, à Givors où réside votre belle-sœur. Il a commencé par elle ses tournées de famille. Elle est de son sang.

MADAME DE CHARTONAY

C'est une sainte. Elle se sera dépouillée pour lui.

M. DE LARMAY

En effet. Car il s'est installé à Lyon dont il a fréquenté les bouges. Mais le patrimoine de la pauvre fille n'a pas duré longtemps.

MADAME DE CHARTONAY

Il l'avait déjà dévoré aux trois quarts.

M. DE LARMAY

Et il a repris ses vagabondages fructueux. Alors j'ai craint pour vous et je suis venu.

MADAME DE CHARTONAY

Comme je vous suis reconnaissante !

M. DE LARMAY

Vous voyez bien que vous avez besoin de protection.

MADAME DE CHARTONAY, ***très agitée***.

Il est ici. Je ne puis en douter. Il se cache dans le voisinage. Et mon fils qui se promène à cheval dans la forêt peut le rencontrer d'un instant à l'autre. Jeannette a commis la faute d'indiquer cette direction. Ah ! c'est lui qu'il faut défendre à tout prix contre cet homme !

M. DE LARMAY

Cet homme, tout à l'heure vous le traitiez presque avec indulgence, Thérèse.

MADAME DE CHARTONAY

Il était absent, il était éloigné. Je me croyais à tout jamais hors de ses atteintes. Et le voici qui reparaît. Ah ! j'ai

trop souffert par lui ! Il n'y a plus chez lui ni respect, ni pudeur, il n'y a plus aucun sentiment humain. La luxure a tout détruit. Sa présence me remplit d'épouvante.

M. DE LARMAY

N'agréerez-vous pas ma demande, Thérèse ? Si vous étiez ma femme, je saurais vous débarrasser de cet homme. Tandis qu'on pourrait mal interpréter les démarches que j'entreprendrais pour une amie.

MADAME DE CHARTONAY

Que peut-il contre nous ?

M. DE LARMAY

S'installer près d'ici, reprendre son nom ostensiblement, vous menacer de chantage, se faire reconnaître de son fils.

MADAME DE CHARTONAY

De son fils ? Ce serait la plus grande lâcheté.

M. DE LARMAY

Il est capable de tout. Ne le disiez-vous pas tout à l'heure ?

MADAME DE CHARTONAY

Même de cela, mon Dieu ? Oui, je le crois capable de cela. Pour moi, je lui pardonnerais s'il consentait à se taire, à s'éloigner, et même…

M. DE LARMAY

Et même ?

MADAME DE CHARTONAY

Je me dépouillerais un peu plus.

M. DE LARMAY

Ce serait à recommencer, car il reviendrait. Non, non, il faut me croire, Thérèse, et vous laisser défendre et aimer. Je vous emmènerai à Paris, près de votre fils. Là vous serez mieux à l'abri. Ne demeurez pas dans cette maison isolée dont il sait aujourd'hui le chemin.

MADAME DE CHARTONAY

Vous avez raison : je ne sais pas, je ne sais plus. Mais je ne veux pas être votre femme par crainte. Ce serait mal.

M. DE LARMAY

Peu à peu vous viendrez à moi. J'ai confiance dans l'avenir. Il vous sera plus clément que le passé.

MADAME DE CHARTONAY

Voici Hubert. Enfin ! J'étais dans une inquiétude mortelle.

M. DE LARMAY

Ah ! déjà vous ne m'écoutez plus.

MADAME DE CHARTONAY

Pourvu qu'il ne l'ait pas rencontré !

SCÈNE VI

Les mêmes, HUBERT DE CHARTONAY

Le jeune homme est en costume de cheval, sa cravache à la main : il va embrasser sa mère et saluer M. de Larmay.

HUBERT

Eh bien, maman, cette soirée n'est-elle pas délicieuse ? Bonjour, monsieur. Vous êtes venu voir ma mère. Elle a besoin de distraction. Elle est trop seule. Vous nous restez ce soir ?

M. DE LARMAY

Très volontiers, Hubert.

MADAME DE CHARTONAY

Oui, la chambre de M. de Larmay est prête. As-tu fait une bonne promenade ?

HUBERT

Excellente. Sultan est un bon cheval.

MADAME DE CHARTONAY

Un peu jeune.

HUBERT

Oui, un peu vif : c'est ce que j'aime. Dans la forêt, j'ai cru qu'il s'emballait.

MADAME DE CHARTONAY

Pas de mauvaise rencontre ?

HUBERT

Non. Ou plutôt si, à deux pas d'ici, au retour, une rencontre bizarre, une espèce de mendiant.

MADAME DE CHARTONAY, *atterrée.*

Un mendiant ?

HUBERT

Un drôle de mendiant, avec des gants. Des gants crasseux, ignobles, mais des gants, et une matraque suspendue au bras par un cordon de cuir. Avec ça, une majesté incroyable : l'air d'un roi mage tombé dans la crapule. Et il s'entend en équitation, l'animal. Du moins, j'ai des raisons de le croire.

MADAME DE CHARTONAY

Il ne t'a pas parlé ?

HUBERT

Mais si, il m'a parlé. Je n'ai même pas été bien tendre, et pourtant il m'avait adressé un compliment.

M. DE LARMAY

Racontez-nous cette rencontre, Hubert. Vous voyez bien que votre mère le désire.

HUBERT

Oh ! ce fut très court. Je revenais par la grande allée, au petit galop rassemblé, quand cet homme se place en travers

de la route. Mon cheval fait un écart, assez brusque. Je le remets en place. Alors l'homme me crie : « Bravo, mon petit ; toi, tu sais monter. » J'ai levé ma cravache en l'air : « Dites donc, vous, qui est-ce qui vous a permis de me tutoyer ? »

MADAME DE CHARTONAY

Et qu'a-t-il répondu ?

HUBERT

Oh ! rien. Il a ricané, il a fait un grand geste et il s'est jeté dans les fourrés. Cela ne s'est pas passé bien loin, à deux ou trois cents mètres au plus.

MADAME DE CHARTONAY

Il vaut mieux ne rien répondre à ces vagabonds. Ils sont grossiers et malfaisants.

HUBERT

Mais je n'ai pas l'intention, maman, de me laisser tutoyer par eux. Là-dessus je vais me changer, car je suis couvert de poussière.

SCÈNE VII

Les mêmes, moins HUBERT

MADAME DE CHARTONAY, ***épouvantée***.

Ils se sont vus dans la forêt : le fils et le père face à face.

M. DE LARMAY

Hubert ne se doute de rien.

MADAME DE CHARTONAY

Mais l'autre l'a reconnu.

M. DE LARMAY

Nous ne le savons pas. Calmez-vous.

MADAME DE CHARTONAY

Je suis sûre qu'il l'a reconnu. Il va revenir. Il voudra le voir. Ah ! mon Dieu !

M. DE LARMAY

Calmez-vous, Thérèse. Le danger n'est pas si grand !

MADAME DE CHARTONAY

Le voici. Voyez : il s'avance vers nous. J'ai peur.

M. DE LARMAY

Retirez-vous, Thérèse : rentrez et fermez la porte. Je le recevrai.

MADAME DE CHARTONAY

Oh ! je vous en prie : éloignez-le. Si c'est de l'argent qu'il veut, donnez-lui de l'argent. Je vous le rendrai. Mais qu'il ne voie pas mon fils ! Pas d'éclats de voix non plus, n'est-ce pas, pour ne pas attirer l'attention ?

M. DE LARMAY

Je vous le promets.

MADAME DE CHARTONAY

Merci, merci. ***(Elle rentre dans la maison.)***

SCÈNE VIII

M. DE LARMAY, LE MENDIANT

LE MENDIANT, ***il s'est avancé lentement venant de la forêt. Quand il aperçoit M. de Larmay, il le dévisage effrontément, puis marche droit sur lui sans ôter son feutre.***

Ah ! ah ! M. de Larmay ! Comme vous avez vieilli en dix ans ! Mais je vous y prends à courir après les femmes, après ma femme.

M. DE LARMAY, ***dressé et méprisant.***

Monsieur, je vous en prie. Allez-vous-en.

LE MENDIANT

Vous n'y entendez rien, monsieur de Larmay. Vous, c'est les soupirs et les belles phrases, et les promesses éternelles. Moi, c'est les gestes. Ric-rac. On sait tout de suite à quoi s'en tenir. Quelquefois on reçoit des gifles, rarement. Quel métier n'a pas ses risques ? Mais mon procédé est plus franc.

M. DE LARMAY

Personne ne vous le demande, et l'on sait où il vous a mené.

LE MENDIANT

On en revient. J'en suis revenu, vous le voyez, et je rends bien sagement visite à Mme d'Ermeuilles.

M. DE LARMAY

Mme de Chartonay n'est plus votre femme. Le divorce a été prononcé pour votre condamnation.

LE MENDIANT

Je sais, je sais, mon bel ami : mais elle porte mon nom. Tout au moins la seconde moitié de mon nom. Elle m'a laissé la première, la trouvant quelque peu endommagée.

M. DE LARMAY

Elle le porte à cause de son fils.

LE MENDIANT

De notre fils.

M. DE LARMAY

De votre fils. Elle, vous demande de ne plus attenter à son repos et de respecter votre enfant.

LE MENDIANT

Le petit ne sait rien ?

M. DE LARMAY

Non.

LE MENDIANT

Je viens de le rencontrer, le petit, dans la forêt. Tudieu, quel cavalier ! Tout droit, le buste offert, les fesses collées à

la selle, les jambes rivées au flanc de la bête, les pointes des pieds hautes, participant naturellement à tous les mouvements de sa monture après les avoir ordonnés, un centaure, quoi ! Je le voyais venir de loin. Je désirais que ce fût lui. C'était lui : je l'ai bien reconnu, à dix ans de distance, malgré l'accentuation des traits et une dureté de visage qu'il n'avait pas au collège et qu'il est bon d'avoir pour se faire obéir… ***(Il s'absorbe dans sa description, puis se tourne brutalement vers M. de Larmay.)*** Monsieur, mon fils est le plus beau cavalier de France : j'ai l'honneur de vous le faire savoir, si vous l'ignorez.

M. DE LARMAY

Épargnez-lui donc la honte de rencontrer son père. Ne brisez pas l'orgueil de sa jeunesse. Sa mère en mourrait. Si c'est de l'argent qu'il vous faut, eh bien !… ***(Il fait le geste de chercher son portefeuille.)***

LE MENDIANT

Inutile, monsieur, de vous fouiller à mon intention. Je n'ai que faire de votre argent, et pour qui me prenez-vous ? ***(Mouvement d'étonnement de M. de Larmay.)*** Mais oui, pour qui me prenez-vous ? Je rentre ici chez moi.

M. DE LARMAY

Chez vous ?

LE MENDIANT

Chez mon fils, si vous préférez. Et je vous y trouve. D'abord, qu'est-ce que vous faites ici ? De quel droit me recevez-vous ? Quel titre avez-vous pour m'éconduire et pour m'acheter ? Êtes-vous l'amant de Mme d'Ermeuilles ?

M. DE LARMAY

Taisez-vous, monsieur : vous insultez…

LE MENDIANT

Je n'insulte pas, je constate que vous n'êtes pas à votre place. Avez-vous expliqué à mon fils le rôle que vous jouez ici ? Voulez-vous que je le lui apprenne, à ce garçon ?

M. DE LARMAY

Il ne vous croira pas, il connaît mon respect pour sa mère.

LE MENDIANT

Votre respect, ah ! oui ! Le respect de ceux qui ne savent pas réussir autrement. Le respect des femmes, la dernière arme des impuissants, des timides et des sots ! Et vous pensez l'épouser, n'est-ce pas ? Prendre ma place ? On ne prend pas ma place, mon petit monsieur. Lui rafler sa fortune d'un coup, et d'un coup légitime ? Ah ! mais, je suis là pour l'empêcher. Je ne suis pas revenu de ces sales pays tropicaux pour assister à ce spectacle. Dix années sans voir autre chose que des guenons ! Les nuits chaudes de là-bas, on pense à la France. À mon retour, j'ai commencé ma tournée par ma sœur. C'est dans l'ordre : une sœur, c'est le même sang ; une femme est d'un sang étranger. La pauvre vieille, avec sa figure de papier mâché, se mit à trembler et gémir en me voyant devant elle. Pour un peu, elle se serait signée, me prenant pour un revenant. Elle s'aperçut bien, à mes dents, que je vivais. Elle m'a donné sa portion. Le beau mérite : elle n'a pas de besoins. Maintenant, je viens ici, et c'est plus sérieux.

M. DE LARMAY, ***s'efforçant de se calmer.***

Enfin, que voulez-vous ? Que pensez-vous faire ?

LE MENDIANT

Des confidences ? Vous désirez des confidences ? Eh bien, mais, exercer mes droits.

M. DE LARMAY

Vos droits ?

LE MENDIANT

Mais, parfaitement, mes droits. Un forçat a des droits, monsieur. Il a le droit de vivre, parce qu'il est un homme. Je viens réclamer une pension alimentaire à ceux qui doivent me la fournir, parce que je ne suis plus bon à travailler. Je n'étais bon, moi, qu'au commandement et l'on n'a pas voulu m'en donner.

M. DE LARMAY

Une pension alimentaire ?

LE MENDIANT

Oui, mon bonhomme, j'ai consulté un avocat.

M. DE LARMAY

Partez et je vous la fournirai. ***(Il fait de nouveau le geste du portefeuille.)***

LE MENDIANT

Assez, assez. Je suis dans la légalité, – vous entendez, – la lé-ga-li-té. Et je n'ai rien à recevoir de vous.

M. DE LARMAY, ***conciliant**, **pour qu'il n'y ait pas d'esclandre.***

Voyons, voyons : tout peut s'arranger, mais il ne faut pas de bruit.

LE MENDIANT

Pas de bruit ! J'en ferai tant qu'il me plaira. Et, pour commencer, vous, fichez-moi le camp.

M. DE LARMAY

Moi ! ce serait le comble. Ne criez pas si fort, ne faites donc pas de scandale.

LE MENDIANT

Pas de scandale ! ***(Élevant la voix.)*** Mais je m'en f…, moi, du scandale. Allons, mon bonhomme… filez au plus vite. Ce n'est pas à vous que j'ai affaire ici. ***(Il veut entrer. M. de Larmay essaie de lui barrer le passage.)***

M. DE LARMAY

Je vous défends…

LE MENDIANT

Ah ! vous me défendez ! ***(Il lui met la main au collet**, **le secoue et va le jeter à terre quand la porte s'ouvre, et Mme de Chartonay entre en scène.)***

SCÈNE IX

Les mêmes, MADAME DE CHARTONAY

MADAME DE CHARTONAY, se *précipitant*.

Laissez M. de Larmay, monsieur.

LE MENDIANT, *il la regarde, desserre son étreinte, lâche son adversaire et fait un grand salut, après lequel il se recouvre*.

Madame, en votre faveur, je fais grâce à votre amant.

MADAME DE CHARTONAY

Votre première parole est pour m'insulter, monsieur.

LE MENDIANT, *tout à la fois obséquieux et ironique*.

Il n'est pas votre amant ? Je m'en doutais, madame, à sa maladresse, et vous prie d'agréer mes très humbles excuses. Je n'osais point, je l'avoue, compter sur une fidélité que j'ai soumise, je le reconnais sans peine, à de cruelles épreuves. Je n'en demandais pas tant, mais je m'en réjouis, croyez-le bien.

MADAME DE CHARTONAY

Assez, monsieur. Chacun de vos propos me salit.

LE MENDIANT

Je ne vous ai pas laissé de bons souvenirs et vous eussiez sans doute préféré que j'achevasse de l'autre côté de l'eau une carrière trop aventureuse. Mais voyez mon heureux destin : il me renvoie à vous.

MADAME DE CHARTONAY

Il n'y a plus aucun lien entre nous, monsieur. Le divorce a été prononcé : je ne suis plus votre femme.

LE MENDIANT

Oh ! vous êtes de celles qui n'appartiennent jamais qu'à un homme et M. de Larmay peut attendre en vain ma succession.

M. DE LARMAY

Monsieur…

LE MENDIANT

Mais nous avons un autre lien.

MADAME DE CHARTONAY

Vous n'avez plus aucun droit sur mon fils.

LE MENDIANT

C'est ce qui vous trompe, Thérèse. ***(Elle a un mouvement de recul en s'entendant appeler par son prénom. Il jette un coup d'œil méprisant sur M. de Larmay.)*** Écartez-moi cet individu qui porte encore la trace de mes doigts. Je désire vous parler sans témoin.

MADAME DE CHARTONAY, ***après une hésitation, se décidant à cause de son fils.***

Soit. Ce sera notre dernier entretien, monsieur. Laissez-nous, monsieur de Larmay : je ne crains plus cet homme.

M. DE LARMAY

Le dois-je vraiment, madame ?

LE MENDIANT

Oh ! je sais, monsieur, les égards que l'on doit aux femmes. Votre présence ne pourrait que nous gêner et vous avez éprouvé à vos dépens quelle fragile sauvegarde elle représente.

M. DE LARMAY

Je reste dans le voisinage, madame, à votre service.

MADAME DE CHARTONAY

Merci, cher ami. Je vous appellerais, s'il était nécessaire.

SCÈNE X

MADAME DE CHARTONAY, LE MENDIANT

MADAME DE CHARTONAY

Je vous en prie, monsieur, abrégeons cette entrevue. Que me voulez-vous ?

LE MENDIANT

J'irai droit au but, Thérèse ***(Nouveau mouvement de recul),*** ou madame, si vous préférez. Ma présence ne vous est pas agréable et je n'espère point rentrer en grâce après tant d'années. Ces villégiatures aux colonies, ça ne vous rajeunit pas et je ne suis pas vêtu d'une façon décente, bien que je me sois procuré des gants. Je ne viens donc pas vous demander votre main et même je consentirais peut-être à

m'éloigner si vous, de votre côté, vous faites quelque chose pour moi.

MADAME DE CHARTONAY

Je ne puis rien.

LE MENDIANT, *se redressant*.

Ce n'est pas une charité que je sollicite, madame, c'est un droit que j'exerce.

MADAME DE CHARTONAY

Un droit ?

LE MENDIANT

Oui, un droit. Je n'ai plus de carrière.

MADAME DE CHARTONAY

Vous l'avez brisée, et dans quelles conditions, mon Dieu !

LE MENDIANT

Oh ! pour des erreurs de chiffres et pour le châtiment un peu rude que j'ai infligé à un maréchal des logis récalcitrant, voilà bien des embarras.

MADAME DE CHARTONAY

Comme vous parlez de votre crime, de notre honte !

LE MENDIANT

Ce sont des mots.

MADAME DE CHARTONAY

Vous ne vous êtes donc jamais repenti, en pensant à moi, à votre fils ?

LE MENDIANT

Repenti ? Oh ! le repentir n'est bon que pour la canaille.

MADAME DE CHARTONAY

Vous me faites horreur.

LE MENDIANT

Il n'en fut pas toujours ainsi.

MADAME DE CHARTONAY

Par pitié, allez-vous-en.

LE MENDIANT

Tout à l'heure. Je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'étais venu. Je vis et veux vivre, madame. De quoi ? Je pourrais sans doute écrire mes Mémoires, ***les Mémoires d'un ancien forçat,*** par le comte d'Ermeuilles de Chartonay, cela ne ferait pas mal au rez-de-chaussée d'un journal.

MADAME DE CHARTONAY

Quelle ignominie !

LE MENDIANT

Rassurez-vous. J'ai gardé l'orgueil de ma race.

MADAME DE CHARTONAY

Où l'avez-vous traînée ?

LE MENDIANT

Pas si bas. Pour un d'Ermeuilles, il n'y a que deux métiers : l'épée et la plume. Puisque je ne puis me servir ni de l'une ni de l'autre, me voici hors d'état de gagner ma vie. Bon gré mal gré il vous faut y pourvoir, madame.

MADAME DE CHARTONAY

Deux fois vous avez dévoré ma fortune.

LE MENDIANT

Il vous en reste quelque chose.

MADAME DE CHARTONAY

De quoi ne pas mourir de faim et de quoi achever l'éducation de mon fils.

LE MENDIANT

Elle me paraît terminée.

MADAME DE CHARTONAY

Il vient d'être reçu à Saint-Cyr. Il n'a jamais eu plus besoin d'être aidé.

LE MENDIANT

Vous lui avez choisi la carrière militaire ? Elle ne m'a pas réussi.

MADAME DE CHARTONAY

Il y rachètera vos fautes.

LE MENDIANT

Je ne lui en demande pas tant, mais seulement une pension.

MADAME DE CHARTONAY

Une pension ?

LE MENDIANT

Parfaitement, une pension alimentaire. Il me la doit. Au besoin, je le traînerai en justice. Mais vous vous acquitterez de bonne grâce, madame, je n'en doute pas.

MADAME DE CHARTONAY

Non, vous n'avez plus aucun droit, monsieur. Mon fils est mineur et sans fortune personnelle. Et je ne suis plus votre femme.

LE MENDIANT, ***ironique***.

Je vous croyais plus religieuse, madame. Ce que Dieu a uni, les hommes ne le peuvent rompre. Et vous êtes pour toujours la chair de ma chair.

MADAME DE CHARTONAY

Ah ! non. Vous souillez tous mes souvenirs.

LE MENDIANT, ***s'échauffant peu à peu***.

Vos souvenirs ? Ils m'appartiennent. Je vous ai donné mon nom.

MADAME DE CHARTONAY

Que vous avez déshonoré.

LE MENDIANT

Un fils.

MADAME DE CHARTONAY

À qui j’ai dû cacher votre existence.

LE MENDIANT

Eh bien ! il la connaîtra. Je vous en réponds. Et tout de suite encore.

MADAME DE CHARTONAY

Ah ! non, pas cela, je vous en prie. Il est si jeune. Il est si heureux. N’allez pas lui infliger le doute et la honte. Plus tard. Je lui expliquerai. Plus tard. Ayez pitié de moi, ayez pitié de lui.

LE MENDIANT

Ah ! ah ! nous sommes raisonnable.

MADAME DE CHARTONAY

C’est entendu : je vous donnerai… ce que vous voulez.

LE MENDIANT

Trop tard, madame.

SCÈNE XI

Les mêmes, HUBERT DE CHARTONAY

HUBERT, ***sortant précipitamment, sa cravache à la main et, apercevant le mendiant**, **se plaçant entre sa mère et lui**.*

Pourquoi tout ce vacarme ? Que veut cet homme ? Vous osez parler à ma mère le chapeau sur la tête ? Découvrez-vous immédiatement ou je fais sauter votre couvre-chef.

LE MENDIANT ***le dévisage en ricanant, puis affecte lentement de se découvrir avec politesse**.*

Honneur aux dames !

MADAME DE CHARTONAY

Hubert, je t'en prie. Cet homme est sans ressources. Il implore notre charité.

HUBERT

Quand on demande la charité, on ne prend pas cet air menaçant.

LE MENDIANT

Mais je ne demande secours à personne.

HUBERT

Alors que faites-vous ici ? Allez-vous-en.

LE MENDIANT

Oh ! mais dis donc, mon petit, je prends l'air qui me plaît et tu commences à m'échauffer les oreilles.

HUBERT

Je vous ai défendu de me tutoyer. ***(Marchant sur lui.)*** Et puis, en voilà assez. Allez-vous-en d'ici au plus tôt. Je vous chasse. ***(Il a élevé la voix. M. de Larmay et Jeannette qui l'ont entendu accourent des deux côtés de la scène.)***

SCÈNE XII

Les mêmes, M. DE LARMAY, JEANNETTE

JEANNETTE

Ohé, mon homme !

M. DE LARMAY

Que se passe-t-il ?

MADAME DE CHARTONAY, ***essayant de s'interposer***.

Mon Dieu ! mon Dieu !

HUBERT

Maman, laissez-nous. C'est une affaire d'hommes. ***(Il a toujours sa cravache levée.)*** Il y a que ce mendiant ose nous menacer et que je le chasse.

LE MENDIANT

Ah ! tu me chasses, toi ! ***(Il a son bâton en main.)*** Ah ! tu lèves sur moi ta badine, ta pauvre badine que je te casserai dans les mains d'un revers de bras. Ah ! tu rassembles du

monde pour t'assister ! Mais je vais t'écraser comme une punaise, mon garçon.

HUBERT

Assez !

MADAME DE CHARTONAY, ***se tordant les mains.***

Taisez-vous et je vous donnerai…

LE MENDIANT

Attends une seconde et tu pourras dire : Assez. Ah ! tu veux savoir qui je suis et ce que je veux. Eh bien ! tu vas être satisfait. ***(Il repousse, d'un moulinet qui balaie, Mme de Chartonay et M. de Larmay qui essaient de s'interposer et face à face avec Hubert il marche sur le jeune homme qui, médusé, garde la cravache haute sans pouvoir s'en servir.)*** Pas même besoin de mon bâton, mon petit. Il suffira d'un mot, d'un seul mot, et tu vas t'effondrer et rentrer sous terre. ***(Il s'est rapproché, les deux hommes sont visage contre visage. Alors le mendiant, brusquement, s'écarte et fait un grand geste qui s'achève en un doigt sur la bouche.)*** Non, non, non. Qui je suis ? Eh bien ! un goujat, parbleu ! comme toi, tu es un beau cavalier. Voilà, mon petit : adieu. ***(Il s'enfuit à grandes enjambées vers la forêt.)***

SCÈNE XIII

Les mêmes, moins LE MENDIANT

HUBERT, ***stupéfait, va s'élancer sur ses traces.***

Que peut être ce misérable ?

MADAME DE CHARTONAY

Un malheureux.

(Le jeune homme et Jeannette font quelques pas dans la direction où le mendiant a disparu. Mme de Chartonay et M. de Larmay demeurent seuls sur le devant de la scène.

M. DE LARMAY

Il n'a tout de même pas osé.

MADAME DE CHARTONAY, ***lui montrant les « covasses » qui achèvent de brûler dans le soir.***

La dernière flamme a jailli toute pure. Elle a brûlé la mauvaise herbe.

M. DE LARMAY

Il reviendra. Pensez à moi.

MADAME DE CHARTONAY

Non, il ne reviendra pas. Il ira traîner sa misère partout ailleurs.

M. DE LARMAY

Vous le plaignez ?

MADAME DE CHARTONAY

Oui, je le plains.

M. DE LARMAY

Et moi ?

MADAME DE CHARTONAY

Mon pauvre ami…

RIDEAU

L'ÉCHANGE[3]

À Madame Madeleine Soria.

PERSONNAGES

LE COMTE DE SALVAGE, quarante ans.

LA COMTESSE DE SALVAGE, trente ans.

MADAME NÉRIS, trente ans.

MOREAUX, avoué.

CHARLES DORNIN, clerc d'avoué.

UN SAUTE-RUISSEAU DE L'ÉTUDE.

Une étude d'avoué à Grenoble : le bureau du patron donnant sur la salle des clercs à gauche, sur l'antichambre au fond, à droite sur les appartements privés. Cartons verts. Une table avec des dossiers épars. Un secrétaire avec des lettres commencées. Aux murs, l'un ou l'autre tableau de

---

[3] ***Candide,*** 2 août 1928.

montagne. Dans la cheminée, un bon feu de bois. C'est le cabinet d'un homme d'affaires qui a quelques prétentions d'amateur d'art. Le soir, à l'heure où l'on allume les lampes.

SCÈNE PREMIÈRE

MOREAUX, DORNIN

Au lever du rideau, l'avoué, qui est un homme jeune encore, mais d'une tenue négligée et qui est visiblement tout envahi par les habitudes et les manies professionnelles, cherche un dossier sur le secrétaire, puis sur la table en désordre. Impatienté, il entr'ouvre la porte qui donne sur le bureau des clercs et il appelle d'une voix brève :

MOREAUX

Dornin.

(Dornin est un jeune homme très soigné de sa personne, avec un visage romantique et un air dégoûté et méprisant, à la Julien Sorel.)

DORNIN

Monsieur ?

MOREAUX

Je ne trouve pas la requête introductive d'instance pour le divorce Salvage.

DORNIN, ***rectifiant.***

La séparation de corps.

MOREAUX

C'est la même chose, avec la transcription. Mais répondez-moi au lieu de me couper. N'avez-vous pas achevé de copier la minute ? Je ne l'avais confiée qu'à vous.

DORNIN

Elle n'est pas encore prête.

MOREAUX

Pourquoi ce retard ?

DORNIN

J'ai dû m'absenter au début de l'après-midi. Vous m'aviez recommandé de ne pas la communiquer aux autres clercs.

MOREAUX

Je crois bien, pour qu'ils bavardent. Il faut que le procès éclate demain dans Grenoble comme un coup de tonnerre. Songez donc : la comtesse de Salvage assignant son mari en séparation et invoquant les relations adultères de celui-ci avec la belle Mme Néris !

DORNIN, ***affrontant la discussion avec son patron comme s'il allait au martyre.***

À quoi bon la nommer, monsieur ? N'eût-il pas été possible de découvrir une autre victime ?

MOREAUX

Une autre victime ? Ah ! çà, Dornin, vous plaisantez. Une autre victime, quand nous avions la chance de tenir celle-ci, par le moyen de tout un petit dossier de lettres compromettantes que son amant laissait traîner au domicile conjugal avec sa légèreté, son sans-gêne habituels ! Elle a beau, sur l'exploit, n'être désignée que par ses initiales, G. N., Germaine Néris : tout le monde la reconnaîtra.

DORNIN, ***s'échauffant peu à peu.***

Et ce sera un scandale dans la ville. Les clercs, mes camarades, en feront des gorges chaudes. Chacun se divertira au supplice d'une femme.

MOREAUX, ***qui n'a pas encore remarqué l'exaltation de son clerc.***

Je l'espère bien. Ah ! ah ! M. Néris a voulu quitter mon étude à la suite de la perte de son procès pour les forces motrices de la Romanche. Il a passé à l'étude Amblard avec toutes ses affaires en cours. Eh bien ! il saura ce que ce petit jeu lui coûte.

DORNIN

J'ignorais, monsieur, que vous désiriez vous venger de M. Néris.

MOREAUX

Me venger ? Qui vous parle de vengeance ? Voilà un mot qui n'est pas dans le code de procédure. Mais la loi et les hommes nous offrent ainsi des revanches. Vous saurez plus tard ce qu'une étude d'avoué contient de bonheurs brisés et de fortunes détruites. Toutes les tragédies de l'amour

et de l'argent passent chez nous. M. Néris est l'un des plus grands industriels de Grenoble ; demain, il en sera la fable.

DORNIN

Ce n'est guère chevaleresque, monsieur : car il ne s'agit pas seulement du mari, mais de Mme Néris.

MOREAUX, ***stupéfait de la leçon.***

Vous avez dit : chevaleresque. Ce terme non plus n'est pas dans le code. Un homme d'affaires chevaleresque, mon petit, serait bientôt ruiné. Non, je n'oublie pas Mme Néris. Cette coquine aura son compte.

DORNIN, ***tout blême.***

Je ne puis vous entendre parler ainsi.

MOREAUX

J'appelle coquine toute femme qui trompe son mari. Mais dites donc, Dornin, quelle mouche vous pique ? Vous voilà bien susceptible pour un premier clerc. Et que vous importe la réputation de Mme Néris ? Seriez-vous amoureux d'elle ? Mais, j'y suis, vous êtes amoureux. Votre retard pour mettre la requête au net, votre air embarrassé, vos scrupules, vos protestations. Allons, allons, mon petit, il vous faudra grossoyer beaucoup encore pour devenir raisonnable.

DORNIN

Monsieur, je vous en prie. Vous n'avez pas le droit…

MOREAUX

Je n'insiste pas, je n'insiste pas. Gardez votre secret, mais rendez-moi la minute. J'achèverai moi-même de la mettre sur timbre.

(Dornin, après une seconde d'hésitation, sort et rentre un instant plus tard, avec la pièce demandée. Pendant sa courte absence, son patron l'a suivi d'un regard méfiant.)

MOREAUX, s*eul.*

C'est plus sûr. Il faut ouvrir l'œil.

DORNIN

Voici, monsieur ; j'en suis déchargé. Mais vous avez tort.

(Entre le saute-ruisseau avec une carte.)

MOREAUX, *prend la carte et la lit.*

Le comte de Salvage. Ici ? Ah ! mais non. Dis que je ne reçois pas, que je n'y suis pour personne, dis que je suis au Palais. Qu'il s'en aille au plus vite.

(Le saute-ruisseau qui sort est bousculé par M. de Salvage qui entre délibérément.)

SCÈNE II

M. DE SALVAGE, MOREAUX

M. DE SALVAGE, *forçant la porte avec bonne humeur.*

Précaution inutile. Bonjour, cher ami.

MOREAUX, *cérémonieusement.*

Monsieur le comte.

SALVAGE

Eh bien quoi ? Nous ne sommes plus camarades de collège et de chasse ?

MOREAUX

Je suis l'avoué de Mme la comtesse.

SALVAGE

Pas encore, mon cher, pas encore. Et précisément…

MOREAUX, ***se tournant vers le clerc qui est resté immobile, observant la scène.***

Vous pouvez nous laisser, Dornin.

(Dornin se retire après avoir salué M. de Salvage qui le toise avec impertinence, et avoir regardé bien en face son patron, comme pour le défier.)

MOREAUX

Je ne puis à mon grand regret recevoir votre visite.

SALVAGE

Vous le pouvez : le procès n'est pas engagé.

MOREAUX

C'est ce qui vous trompe, monsieur le comte. Il l'est. ***(Brandissant la minute que Dornin lui a remise.)*** En voici la preuve.

SALVAGE

Vous n'allez pas envoyer ça. J'arrive à temps pour vous en empêcher.

MOREAUX

Mais vous n'en avez plus le droit. J'ai reçu les instructions, les ordres de ma cliente. Mme la comtesse seule…

SALVAGE

Je la verrai.

MOREAUX

Vous ne la verrez plus que devant le magistrat. Vous l'avez poursuivie jusque dans la villa de ses parents, à Montfleuri. Elle a refusé de vous recevoir. Cette fois, la mesure est comble. Elle est résolue à pousser l'affaire jusqu'au bout.

SALVAGE

L'affaire ? Pour vous c'est une affaire. En tous cas, elle ne l'engagera pas de cette façon.

MOREAUX

De quelle façon ?

SALVAGE

La vôtre. Comment ! vous avez à votre disposition tout un article du code sur les excès, sévices et injures graves qui a toujours suffi, dans le monde, à assurer les divorces et les séparations, et vous vous croyez permis de dénoncer un adultère, comme vous dites, et de compromettre une femme !

MOREAUX, ***surpris.***

Pardon, pardon, mais comment le savez-vous ?

SALVAGE

Comment je le sais ? Il y a des fuites dans votre étude, probablement. J'ai été prévenu.

MOREAUX

Par qui ? J'ai le droit de le savoir.

SALVAGE

Vous le saurez d'autant mieux que Mme Néris qui me l'a téléphoné doit venir ici même s'en expliquer avec moi.

MOREAUX

Ici ? Vous vous moquez.

SALVAGE

Elle devrait même être là. Elle est en retard. Donnez donc des instructions pour qu'elle soit introduite directement.

MOREAUX

Je goûte peu ces plaisanteries. Mme Néris ne peut être reçue dans mon étude, et il est urgent que nous nous quittions, monsieur.

SALVAGE

Une étude d'avoué est un terrain neutre. Tout le monde y passe. C'est pourquoi j'ai pensé à la vôtre pour ce singulier rendez-vous.

MOREAUX

Mon étude n'est plus un terrain neutre. Vous ne comprenez même pas l'abus de confiance que vous commettez en ce moment. Tout à l'heure ***(il regarde sa montre),*** dans

trois quarts d'heure au plus, la comtesse de Salvage doit venir me voir pour la sauvegarde de ses intérêts.

SALVAGE

En effet, il vous faut à tout prix éviter une rencontre. Mais il vous suffira de donner satisfaction à Mme Néris.

MOREAUX

Moi ?

SALVAGE

En lui restituant ses lettres que vous détenez indûment. Vous seul avez pu donner à Mme de Salvage le conseil de s'en servir. Je la connais assez pour ne pas l'accuser elle-même. Elle n'aurait jamais dû vous écouter. Après la restitution, je me livrerai à vous, pieds et poings liés, pour que vous arrangiez à votre gré le divorce, si ma femme l'exige absolument.

MOREAUX

Les lettres que vous avez laissé traîner sont la propriété de Mme de Salvage. Elle seule peut s'en dessaisir. Elle ne s'en dessaisira pas. Elle ne retrouverait pas une pareille arme pour assurer sa paix à venir, loin de vous. Mais comment Mme Néris a-t-elle donc connu l'existence de ces lettres dans notre dossier ?

SALVAGE

Vous le lui demanderez à elle-même quand elle sera là, si elle consent à vous le révéler.

MOREAUX

Je n'ai pas besoin d'elle et ne veux pas la voir. ***(Il entr'ouvre la porte qui donne sur le bureau des clercs et il appelle) :*** Dornin !

SCÈNE III

Les mêmes, DORNIN

MOREAUX

Dornin, vous avez fait une course au début de l'après-midi. Vous êtes allé chez Mme Néris.

DORNIN

Non, monsieur, pas chez elle.

MOREAUX

Enfin, vous l'avez vue.

DORNIN

Je l'ai vue sur la patinoire.

MOREAUX

Et vous lui avez parlé ?

DORNIN

Oui, monsieur, je lui ai parlé. Je n'ai pu accepter…

MOREAUX

Il suffit. Vous vous êtes rendu coupable d'une indiscrétion professionnelle. Vous n'appartenez plus à l'étude.

DORNIN

Je vous apportais précisément ma démission, monsieur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE SAUTE-RUISSEAU

LE SAUTE-RUISSEAU

Une dame qui ne veut pas dire son nom et qui insiste pour être reçue tout de suite.

MOREAUX, ***effaré, perdant la tête.***

Non, non.

SALVAGE, ***tranquillement au petit clerc.***

Eh bien, fais entrer, mon petit. Qu'est-ce que tu attends ? ***(Et il va lui-même ouvrir la porte de l'antichambre pour introduire Mme Néris qui entre, en toilette de sport, très belle sous ses fourrures, le visage rosi par la course au grand air, et très insolente.)***

SCÈNE V

Les mêmes, MADAME NÉRIS

DORNIN, *le premier clerc, s'avance vers elle pour avoir le bénéfice de son beau geste.*

Ah ! madame, vous me faites chasser.

MADAME NÉRIS, *elle a un geste d'indifférence pour un si petit personnage, et le clerc abasourdi, révolté, se retire à reculons dans son bureau, tout en la regardant, tandis qu'elle marche droit sur le comte de Salvage sans même tenir compte de la présence de l'avoué.*

Eh bien, monsieur, je ne vous savais point un goujat. Voici que vous donnez mes lettres à votre femme.

SALVAGE

Oh ! Oh ! madame, vous étiez plus calme au téléphone du champ de courses.

MADAME NÉRIS

On pouvait nous entendre.

MOREAUX

Pardon, madame, vous êtes ici chez moi.

MADAME NÉRIS

Parfaitement. Et je ne m'en irai pas avant que vous ne m'ayez rendu ma correspondance.

MOREAUX

Vous vous en irez, madame : il le faut.

MADAME NÉRIS

Je m'en irai d'autant moins que j'ai été avisée par vous-même.

MOREAUX, ***indigné***.

Par moi ?

MADAME NÉRIS

Par quelqu'un de chez vous, votre employé, votre commis, votre clerc. C'est la même chose.

MOREAUX

Par un traître à votre dévotion, madame. Je l'ai chassé.

MADAME NÉRIS

Oui, c'est notre défense à nous autres femmes. Nous suscitons des dévouements inattendus. Enfin je sais que, dans une demande en divorce intentée par Mme de Salvage contre son mari, vous vous servez, vous osez vous servir de mes lettres et vous me désignez par mes initiales. Toute la ville me reconnaîtra. C'est une infamie.

MOREAUX

Je vous répète, madame, que vous ne pouvez demeurer ici plus longtemps. ***(Il sonne : le petit clerc apparaît.)*** Reconduisez madame.

MADAME NÉRIS, ***résolument***.

Je ne m'en irai pas les mains vides.

MOREAUX, *avec geste de colère.*

Je vous en prie, madame.

SALVAGE, *qui a suivi la scène avec ironie, renvoie le petit clerc et s'approche de Moreaux pour le calmer.*

Moreaux, mon ami, les circonstances sont exceptionnelles. Je reconnais que vous avez le droit de vous indigner. *(Acquiescement violent de l'avoué.)* Cédez-moi votre bureau quelques minutes et je vous promets de vous le rendre vide. Vide, il faut qu'il le soit avant l'arrivée de Mme de Salvage.

MOREAUX

Non, non, c'est impossible. C'est livrer la place à l'ennemi.

SALVAGE, *insistant avec douceur.*

Puisque l'ennemi se retirera de lui-même. Je vous le promets. Dix minutes, cinq peut-être. Le temps passe et ma femme va venir. Voudriez-vous qu'elle nous trouve ici ?

MOREAUX, *se décidant, mais toujours furieux.*

Alors, faites vite. J'ai horreur des éclats, des scandales.

SALVAGE

Comme vous avez raison ! Quelques minutes.

MOREAUX

Je vous en donne cinq.

SALVAGE

Mettons dix.

(Moreaux à contre-cœur gagne le bureau des clercs, accompagné et presque poussé par le comte de Salvage. Sur le seuil il a encore un geste de protestation et de colère, puis la porte se referme.)

SCÈNE VI

MADAME NÉRIS, SALVAGE

MADAME NÉRIS, ***dès qu'ils sont seuls, elle fonce sur M. de Salvage.***

Mes lettres. Rendez-moi mes lettres.

SALVAGE

Elles ne sont pas en ma possession. Sans quoi, madame, vous n'eussiez point la peine de me les demander.

MADAME NÉRIS

Comment les avez-vous livrées ?

SALVAGE

Ah ! madame, je ne les ai point livrées. N'accusez que mon désordre. Je n'ai jamais su ranger mes papiers.

MADAME NÉRIS

Alors, on les brûle.

SALVAGE

Je n'aurais pu m'y décider.

MADAME NÉRIS

Enfin, vous me perdez, monsieur. J'ai un mari que j'aime…

SALVAGE, ***ironique***.

Vous aimez M. Néris ?

MADAME NÉRIS

Certainement. Des enfants que j'adore. Et pour une aventure passagère, voici que je suis déshonorée. Toute la ville le saura demain. ***(Elle perd son orgueil d'un coup et s'effondre dans un fauteuil.)*** C'est impossible. Impossible. Il faut que vous me sauviez.

SALVAGE

J'essaierai, madame, calmez-vous.

MADAME NÉRIS

Il le faut. Il le faut. ***(Elle a une sorte de crise de désespoir où elle parle tout haut, comme si elle ne pouvait plus se contraindre.)*** Le sort est trop injuste. Je ne faisais de mal à personne. Je patinais sous ce beau soleil, quand ce vilain clerc est venu me bouleverser. Il croyait que j'allais lui sauter au cou pour le remercier, et j'avais envie de l'étrangler… Mais je ne suis plus votre maîtresse, depuis longtemps, depuis très longtemps, depuis six mois. L'ai-je même été : je m'en souviens à peine. Nous nous sommes disputés, comme dans un ménage. C'est une chose finie entre nous, et l'on veut s'en armer comme si cela pouvait servir encore à quelque chose. Le passé est passé. Et voilà qu'on le ressuscite en le jetant à tout le monde. Et demain, mon mari l'apprendra. Mon mari, savez-vous ce qu'il est pour moi ? Avant lui je n'étais qu'une

belle jeune fille convoitée et évitée, convoitée pour le plaisir, par les gens comme vous, et évitée pour le mariage. Il a fait de moi, en m'épousant, une souveraine dont les désirs ont à peine le temps de naître avant d'être comblés.

SALVAGE, *avec un sourire.*

Alors, pourquoi l'avez-vous trompé ?

MADAME NÉRIS, *indignée.*

Mais cela n'a aucun rapport. Je ne l'ai privé d'aucun droit. Je l'ai toujours servi de mon mieux. En aucune occasion, je n'ai manqué de célébrer son intelligence, sa générosité, sa bienfaisance. J'ai toujours su organiser, pour les collègues ou directeurs de compagnies dont il avait besoin, les réceptions les plus aimables. J'ai rempli toutes mes obligations de femme. À vous, je n'ai donné que mes heures perdues. Pouvais-je supposer qu'elles revêtiraient un jour une telle importance ? *(Elle cache son visage en larmes.)*

SALVAGE, *la caressant doucement, comme une enfant.*

Pauvre grande Germaine, comme je vous comprends ! Nous nous ressemblons un peu, voyez-vous, et c'est peut-être cela qui nous a attirés l'un vers l'autre. Nous vivons l'instant présent, sans deviner qu'il deviendra le passé, quelque chose de brutal, de définitif, d'indépendant en quelque sorte, et qu'il demeurera, derrière nous, comme une image de nous, déjà différente et que nous ne pourrons plus briser.

MADAME NÉRIS

Oh ! je ne me fais pas d'illusion. Mon mari me chassera, sans une hésitation, ignominieusement. Dès qu'il saura, il me jettera à la porte. Il est impulsif et violent. Mon avenir

est broyé, comme un corps sous un train, et pourquoi ? pour si peu de chose !

SALVAGE

Si peu de chose ? Une aventure sans importance ? Comme vous êtes dure, Germaine, pour nos amours passées !

MADAME NÉRIS

Elles me font trop de mal aujourd'hui.

SALVAGE

Elles ont duré dix mois. Dix mois qui n'ont pas été désagréables, sauf quelques scènes de jalousie qui ont brusqué le dénouement.

MADAME NÉRIS, ***protestant.***

Il ne s'agit pas de cela.

SALVAGE

Oui, les femmes sont promptes à l'oubli. Nous aussi d'ailleurs, mais autrement, moins spontanément. ***(On frappe à la porte du bureau des clercs, M. de Salvage va l'entr'ouvrir avec précaution. M. Moreaux se glisse dans la pièce. Il est toujours en colère, mais M. de Salvage le calme, un doigt sur la bouche.)*** Laissez-nous, mon cher, laissez-nous. Oui, le délai est passé. Mais Mme Néris se prépare à partir… Mme de Salvage va venir ici ?… Bien… Il nous faut décamper ? C'est entendu. Quelques minutes seulement, quelques minutes. Oui, oui, je vous le promets. ***(Il referme la porte avec précaution.)***

MADAME NÉRIS, ***elle se lève du fauteuil et suppliante***.

Sauvez-moi, Raymond, je vous en supplie. Vous êtes responsable de tout.

SALVAGE

Pas de l'usage de vos lettres.

MADAME NÉRIS

Mais si, un mari est responsable des fautes de sa femme.

SALVAGE

Le croyez-vous, Germaine ?

MADAME NÉRIS

Ne vous moquez pas, mon ami, quand je suis ainsi menacée. Je suis poursuivie depuis tout à l'heure, depuis la démarche de cet affreux clerc, par la peur de perdre mes enfants. Ne les verrai-je plus, si mon mari me chasse, que, furtivement, ou pour des jours calculés ? Vous ne pouvez me vouloir tant de mal après m'avoir aimée ?

SALVAGE

Je ne vous veux que du bien, Germaine, mais que faire ?

MADAME NÉRIS

Que faire ? Vous réconcilier, sans retard, dès ce soir même, avec votre femme.

SALVAGE

Cette fois, elle est butée. Elle m'a déjà trop souvent pardonné.

MADAME NÉRIS

Justement. Ce sont toujours les mêmes qui pardonnent.

SALVAGE

Elles se lassent. Et j'ai perdu le chemin de son cœur.

MADAME NÉRIS

Retrouvez-le. Il doit vous être familier. Je vous ai connu plus entreprenant, plus audacieux, plus impérieux. Vous ne me donnerez pas à croire que la vertu de Mme de Salvage vous résistera plus que nous n'avons résisté, quand vous avez pour appuis tant d'années vécues ensemble, les souvenirs, les convenances et Dieu lui-même.

SALVAGE

Dieu ? C'est beaucoup dire.

MADAME NÉRIS

Vous me le devez.

SALVAGE

Mais ne comprenez-vous pas que je prolonge à dessein cet entretien pour jouer l'unique chance qui me reste d'une rencontre avec ma femme ?

MADAME NÉRIS

L'unique ?

SALVAGE

Je vous l'ai dit : cette fois elle ne veut plus entendre parler de réconciliation, elle m'a consigné sa porte et je ne puis plus la voir qu'ici. Elle doit venir. Elle devrait être là.

MADAME NÉRIS

Ah ! je vois bien que vous m'aimez encore.

SALVAGE

N'exagérons rien.

MADAME NÉRIS

Si, si, vous ferez cela pour moi.

SALVAGE

Et pour moi, peut-être, plus encore. Mais réussirai-je ?

SCÈNE VII

Les mêmes, MOREAUX, le saute-ruisseau

MOREAUX, ***il frappe vivement et entre, affolé, sans attendre de réponse, par la porte de communication avec le bureau des clercs.***

Je l'avais prévu. Parlez bas. M[me] de Salvage est là, dans l'antichambre. Il vous faut déguerpir tous les deux, immédiatement.

SALVAGE, ***très calme, comme s'il attendait l'événement.***

Doucement, mon cher avoué, doucement. Nous ne pouvons pas partir ensemble par là. ***(Il montre l'antichambre.)*** Ni par le bureau des clercs. C'est très grave.

MOREAUX

Voilà dans quels ennuis vous me précipitez ! Je l'avais bien prévu.

SALVAGE, ***avec autorité il s'empare de la situation.***

Vous récriminerez tout à l'heure. Pour le moment, il nous faut tirer d'embarras. ***(Il montre la porte de droite.)*** Qu'y a-t-il de ce côté ?

MOREAUX

Mes appartements.

SALVAGE

Bien. ***(S'adressant à Mme Néris.)*** Madame, entrez là.

MOREAUX

Mais, pardon…

SALVAGE

Il n'y a pas d'autre solution.

MOREAUX

Enfin !

MADAME NÉRIS, ***tandis que Salvage la pousse vers la porte des appartements.***

Mes lettres. Il me faut mes lettres.

SALVAGE

Mais oui, je tâcherai. ***(Elle disparaît.)***

MOREAUX

Et vous ?

SALVAGE

Moi, je reste et j'attends ma femme.

MOREAUX

Vous ne pouvez pas la voir.

SALVAGE

Il faut au contraire que je la voie.

MOREAUX, ***furieux***.

Mon bureau est à tout le monde, sauf à moi ! Eh bien, ce sera Mme de Salvage elle-même qui se chargera de vous renvoyer. À aucun prix, je le sais, elle ne veut d'une réconciliation.

SALVAGE

Soit. Je ne résisterai pas à un ordre de Mme de Salvage. Mais laissez-nous quelques instants. ***(Moreaux veut aller lui-même introduire sa cliente.)*** Non, non, vous, prenez par là. ***(Il indique la porte des clercs.)*** Sans quoi, elle pourrait vous accuser de trahison. ***(Il sonne. Le petit saute-ruisseau entre.)*** Fais entrer.

LE SAUTE-RUISSEAU, ***étonné***.

C'est encore une dame.

SCÈNE VIII

MADAME DE SALVAGE, M. DE SALVAGE

MADAME DE SALVAGE, *c'est une femme encore jeune, gracieuse et jolie, à la démarche langoureuse, au visage délicat et mélancolique : elle entre et ne voit pas tout d'abord son mari qui est adossé à la cheminée. Dès qu'elle l'aperçoit, elle a un mouvement de recul.*

C'est une trahison, monsieur.

M. DE SALVAGE, *manœuvrant pour lui barrer la porte.*

La dernière, madame. Écoutez-moi !

MADAME DE SALVAGE

Je ne vous écouterai que devant l'avoué. Appelez M. Moreaux.

M. DE SALVAGE

Ah ! madame, n'introduisons pas des hommes de loi dans nos affaires de cœur.

MADAME DE SALVAGE

Je n'ai plus de cœur. Vous l'avez brisé. Appelez M. Moreaux ou je l'appelle moi-même.

M. DE SALVAGE

Il vous a trop mal conseillée.

MADAME DE SALVAGE

Moi ?

M. DE SALVAGE

Oui, quand il vous a engagée à un geste dont vous rougirez un jour.

MADAME DE SALVAGE

Quel geste, je vous prie ?

M. DE SALVAGE

Compromettre une femme dans votre assignation.

MADAME DE SALVAGE, ***rougissant en effet.***

Ah ! vous avez déjà reçu ce papier ?

M. DE SALVAGE

Non, mais j'espère que vous renoncerez à me l'envoyer.

MADAME DE SALVAGE

Alors, comment le connaissez-vous et pourquoi êtes-vous ici, dans l'étude de mon avoué ?

M. DE SALVAGE

J'ai ma police qui rôde autour de vous, madame. De loin, je veille sur vous sans en avoir l'air. J'ai tant d'estime pour vous que je me refuse à vous laisser déchoir. Vous ne pouvez vous servir de telles armes. Elles vous diminueraient. Cela, non, vous n'en avez pas le droit.

MADAME DE SALVAGE

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

M. DE SALVAGE

Mais parce que ces lettres sont ma propriété.

MADAME DE SALVAGE

Vous les laissiez traîner partout.

M. DE SALVAGE

Vous n'êtes pas de celles qui les ramassent.

MADAME DE SALVAGE, *indignée*.

Je ne les ai pas ramassées. Elles étaient à portée de ma main, et c'est là encore une injure que vous me faisiez.

M. DE SALVAGE

Une injure, madame ? Ah ! toute ma conduite vous paraît injurieuse. Si vous tenez absolument à cette séparation que je réprouve, de toutes vos croyances, de tous mes souvenirs, de tous mes regrets, contentez-vous d'invoquer, pour griefs, ces excès, sévices et injures graves que le code a inscrits sur sa liste et qui ne compromettent que moi-même. J'avouerai, dans cet ordre de choses, tout ce qui vous pourra convenir. Je passerai pour un malhonnête homme, et même, ce qui est presque pire à mes yeux, pour un homme malhonnête, capable de grossièreté à votre égard. Vous voyez que je vous offre les plus grands sacrifices.

MADAME DE SALVAGE, *qui s'est laissé prendre peu à peu à l'entretien et qui s'est instinctivement approchée du feu, comme si elle avait froid et cherchait un appui, après un silence*.

Comme vous aimez cette femme !

M. DE SALVAGE, *surpris*.

Quelle femme ?

MADAME DE SALVAGE

Oh ! laquelle, pouvez-vous l'ignorer ? Mais celle dont les initiales figurent sur le papier de justice, dont les lettres sont citées, celle pour qui je vous quitte, celle dont le nom sera demain affiché dans tout Grenoble et lié au vôtre désormais,

M. DE SALVAGE

Mme Néris ?

MADAME DE SALVAGE

Ce n'est pas moi qui ai prononcé son nom.

M. DE SALVAGE

Comme vous vous trompez, Monique, oh ! pardon, madame, comme vous vous trompez ! Oui, puisque nous en sommes à nous dire nos vérités, j'ai eu pour Mme Néris un sentiment, un goût momentané. Mais vous êtes mal renseignée. C'est de l'histoire ancienne. Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, et depuis longtemps.

MADAME DE SALVAGE

Depuis longtemps ?

M. DE SALVAGE

Depuis des mois et des mois. Si vous aviez pu nous voir tout à l'heure, nous entendre…

MADAME DE SALVAGE

Vous la revoyez donc ?

M. DE SALVAGE

Elle est venue me réclamer ses lettres, la menace aux lèvres. C'est par elle que j'ai connu votre projet

d'assignation. Car ce n'est qu'un projet, n'est-ce pas ? Elle ne pense plus qu'à son mari et à ses enfants.

MADAME DE SALVAGE

C'est bien le moment.

M. DE SALVAGE

Ce qu'on risque de perdre, on en comprend mieux l'importance. Je m'en rends compte aujourd'hui. Ah ! si vous aviez assisté à cette scène, comme vous eussiez été vengée ! Le sentiment dont je vous parlais n'y aurait pas survécu, s'il n'était déjà mort.

MADAME DE SALVAGE

Alors, pourquoi la défendez-vous jusqu'ici ?

M. DE SALVAGE

Ce n'est pas elle que je défends, Monique, je vous assure.

MADAME DE SALVAGE

Et qui donc ?

M. DE SALVAGE

Mais vous-même. Comment vous laisserais-je accomplir un acte qui vous ravale ? Je vous ai placée trop haut pour le permettre. Est-ce à vous qu'il appartient de frapper une étrangère à nos dissentiments ?

MADAME DE SALVAGE

Cette femme a brisé ma vie et je lui devrais des égards ?

M. DE SALVAGE

Non pas à elle, mais à vous-même. Quand on a commencé d'être bienfaisant dans la vie, on est contraint à l'être toujours. Vous êtes de celles qui pardonnent et consolent, et maintiennent ou refont le foyer, non de celles qui le détruisent et qui s'en vont déchaînant partout les catastrophes et provoquant les ruines.

MADAME DE SALVAGE

Vous me flattez.

M. DE SALVAGE

Je me suis fait de vous une image à laquelle je vous supplie de ne pas toucher.

MADAME DE SALVAGE

Voilà qui est commode, monsieur, en vérité ! Vous me placez sur un piédestal comme une madone, pour vous permettre au bas de l'autel tous les exercices, sauf ceux de la piété.

M. DE SALVAGE

Je vous rends un culte.

MADAME DE SALVAGE

Secret et lointain. Mais que cette madone soit un être de chair et de sang, qu'elle souffre et pleure, et qu'elle ait traversé des heures d'agonie à attendre votre retour, à espérer votre tendresse, vous n'en avez point souci.

M. DE SALVAGE

Je n'ai pas cessé de vous revenir. Je n'ai pas cessé de vous chérir.

MADAME DE SALVAGE

Ah ! tenez, monsieur, je suis lasse de vos hypocrisies et de vos mensonges. Peu m'importe aujourd'hui de causer à mon tour un malheur dont vous serez l'artisan. J'ai une arme entre les mains, une arme sûre qui vous frappe, et votre complice avec vous : je m'en servirai. Adieu, monsieur, laissez-moi avec mon avoué : tout est fini entre nous.

M. DE SALVAGE

Rien ne peut finir entre nous, Monique, parce que vous êtes ma femme. Les autres…

MADAME DE SALVAGE, *comme malgré elle.*

Les autres ?

M. DE SALVAGE

Ce sont des femmes. Épargnez cette Mme Néris, qui a disparu de ma vie. Épargnez-la pour vous, et pour moi.

MADAME DE SALVAGE

Pour vous ?

M. DE SALVAGE

Oui, pour moi qui vous ai par maladresse livré ses lettres et dont l'honneur, malgré tout, vous importe.

MADAME DE SALVAGE, *après avoir hésité.*

Eh bien, si vraiment Mme Néris n'est plus votre maîtresse, substituez à ses lettres une autre correspondance qui ne compromette pas un foyer. Vous ne serez pas en peine de vous la procurer. Et je vous rendrai ce misérable dossier en échange.

M. DE SALVAGE

Je ne suis pas le don Juan que vous croyez.

MADAME DE SALVAGE

Il me faut des preuves. Mon avoué les exige.

M. DE SALVAGE

Que vous êtes cruelle, Monique ! ***(Un silence, comme si elle le défiait, tandis qu'il cherche une solution. Puis, subitement, il prend un air illuminé.)*** Eh bien, marché conclu. J'ai sur moi, là, tenez ***(Il se touche le cœur)*** une lettre d'amour dont vous pourrez vous servir – une seule, mais elle suffira – et vous me rendrez en échange celles de Mme Néris, qui ne doivent pas être d'ailleurs bien enflammées.

MADAME DE SALVAGE

Je n'aurais pas dû les lire. Elles m'ont fait trop de mal.

M. DE SALVAGE

Non, Monique, vous n'auriez pas dû les lire puisqu'elles ne vous étaient pas destinées. Les lettres ne disent pas toujours la vérité. Ou plutôt elles disent une vérité précaire, fragmentaire, celle d'un instant. Plus tard, nous ne pouvons plus nous y reconnaître. ***(Il tire de son portefeuille la lettre qu'il a annoncée.)***

MADAME DE SALVAGE, ***l'écartant.***

Je ne lirai pas celle-là. Vous la remettrez à mon avoué qui vous restituera les autres. Mais vous m'assurez que votre nouvelle victime peut être désignée sur un papier de justice sans que cette révélation provoque des catastrophes conjugales ou familiales ?

M. DE SALVAGE

Je vous l'affirme.

MADAME DE SALVAGE, ***avec dégoût.***

Ce n'est donc ni une femme mariée, ni une jeune fille. Vous l'avez sans doute choisie dans la catégorie la plus basse. Il faut croire que vous prenez votre gibier n'importe où.

M. DE SALVAGE

Ne parlez pas à la légère, Monique, pardon, madame. Cette femme, est la créature la plus fine, la plus rare, la plus dévouée, la plus noble que j'aie rencontrée. Je ne vous ai pas dit qu'elle ne fût pas mariée.

MADAME DE SALVAGE

Et vous me la livrez ! Ah ! tenez, vous me faites horreur. Cette lâcheté dépasse les autres. Appelez M[e] Moreaux pour qu'il vous donne la correspondance de votre maîtresse, et gardez votre lettre. Je ne veux pas la connaître. Séparée ou non, je saurai vivre dans la retraite, loin de vous. Laissez-moi, monsieur, allez-vous-en !

M. DE SALVAGE, ***très calme devant cette exaltation.***

Vous oubliez nos conventions, madame : donnant, donnant. Je ne veux pas vous désarmer. Et puisque vous refusez de lire la lettre que je vous offre, je vous en ferai moi-même la lecture.

MADAME DE SALVAGE, ***résolue.***

Je ne l'entendrai point.

M. DE SALVAGE

Je vous supplie de l'entendre. Tout à l'heure, à l'instant, vous accusiez votre mari d'inspirer les plus basses passions, de chercher son gibier jusque dans le ruisseau. Je désire me réhabiliter à vos yeux et vous montrer que je puis être aimé d'une autre manière.

MADAME DE SALVAGE

Que m'importe ? Enfin, si vous y tenez, je subirai cette dernière lecture. Lisez et lisez vite. Mais ayez la pudeur de me taire le nom de cette femme.

M. DE SALVAGE

Je le tairai. Peut-être, d'ailleurs, le devinerez-vous.

MADAME DE SALVAGE

Je la connais donc ?

M. DE SALVAGE

Vous voici déjà toute curieuse, Monique. Vous voulez voir, sans doute, jusqu'où j'irai dans le cynisme, afin de m'oublier à jamais.

MADAME DE SALVAGE

Oui, cela m'aidera à vous oublier, ***(Elle s'est assise auprès du feu, honteuse d'elle-même et avide de connaître, pour mieux s'écarter de lui, cette dernière passion de son mari.)***

M. DE SALVAGE, ***il a pris les feuillets et commence à lire d'une voix indifférente, et peu à peu, il y met de l'émotion comme s'il était pris lui-même à la lecture.***

« Vous êtes parti, mon ami, quand je vous suppliais de rester près de moi. Je vois bien que je ne vous suffis plus, quand, moi, je suis à vous sans pouvoir me déprendre de vous un seul instant. Être aimée de vous, c'était un rêve dont j'étais éblouie et enivrée, et quand ce rêve s'est réalisé, j'ai cru mourir, si l'on pouvait mourir de bonheur. Mais nos rêves ne se réalisent jamais, et ceux d'amour moins que les autres encore. J'ai bien compris, après quelque temps, que vous vous repreniez. Je l'ai compris à ces mille petits riens qui échappent aux hommes. Il n'y a rien de plus douloureux pour une femme que ces constatations et, quand elle commence de les rechercher, elle ne s'arrête plus d'en dresser le compte quotidien. Peu à peu, je vous ai vu retrouver avec plaisir la compagnie des autres femmes, vous réjouir de les intéresser sans avoir souci de ma peine, employer pour elles ces manèges dont j'avais cru qu'ils m'étaient réservés. Je me suis tue, pour ne point vous contrarier, et dans l'espoir encore de vous ressaisir. Pourquoi vous le dire aujourd'hui ? Vous n'êtes pas là, et j'ose regarder, toute seule, au fond de moi-même… Au fond de moi-même, je ne trouve que toi, mon bien-aimé. Oui, quoi que tu fasses, et cela même que je ne puis imaginer sans rougir de honte et sans m'abîmer dans le désespoir, je sens bien que je t'aimerai. Un jour viendra où tu sentiras le désir d'un être à toi, rien qu'à toi, d'une âme possédée de toi. Tu te souviendras alors que je t'aime et que je t'attends. C'est pour cette heure incertaine que je vis, c'est pour ce bonheur tardif qui ne viendra peut-être pas, et qui luit comme une petite lueur au bout de l'avenue obscure des jours, que je saurai retenir mes plaintes quand tu seras là, que je continuerai de demeurer à ton ombre, satisfaite même

de souffrir, puisque ce sera toujours près de toi. Les autres passent dans ta vie. Mais moi, que tu sois jeune ou vieux, gai ou triste, heureux ou malheureux, tu me trouveras là toujours, quoi qu'il arrive, mon bien-aimé… » ***(Il a achevé sa lecture, et il regarde longuement sa femme qui, toujours penchée sur le feu, la tête dans les mains, ne donne aucun signe d'approbation, ni de désapprobation.)*** – Avez-vous reconnu cette femme, Monique ? ***(Comme elle continue de se taire, il continue.)*** Cette femme a-t-elle donc changé ? M'attend-elle encore, quoi qu'il arrive ? Et qu'est-il arrivé de si décisif ? N'ai-je pas mis à part sa tendresse, et quand vous m'avez demandé tout à l'heure de vous apporter des lettres d'amour, ai-je pu songer un instant à chercher ailleurs que dans le portefeuille secret où je garde le plus beau témoignage de tendresse que j'aie reçu jamais, tandis que, vous l'avez dit, je laisse traîner celles des autres avec une légèreté impardonnable ? M'avez-vous cru assez indigne pour me livrer au petit jeu de substituer une maîtresse à une autre sur un papier de justice ? Ah ! Monique, vous m'avez puni plus que je ne le méritais : le grand tort que nous font nos fautes, c'est de nous laisser incriminer d'autres plus graves que nous n'avons pas commises et que nous sommes tout de même incapables de commettre. Vous m'avez soupçonné de lâcheté et d'indélicatesse. N'avais-je pas dès lors le droit de me défendre, en vous rappelant votre indulgence d'autrefois, en vous opposant à vous-même, en vous prenant vous-même pour avocat ?

MADAME DE SALVAGE, ***relevant la tête et ne craignant plus de montrer un visage baigné de larmes.***

Ah ! mon ami, comme vous connaissez bien ma faiblesse !

M. DE SALVAGE

C'est votre cœur que je connais.

MADAME DE SALVAGE

J'avais vingt ans quand j'écrivais ces folies. J'en ai trente. La vie a passé.

M. DE SALVAGE

Justement, la vie a passé. Elle nous fait mieux comprendre nos misères et nos grandeurs amoureuses. Ce que vous écriviez à vingt ans, il faut l'accomplir à trente. Ainsi le veut la vie.

MADAME DE SALVAGE

On n'a plus de forces pour souffrir.

M. DE SALVAGE

Mais on en a toujours pour aimer.

MADAME DE SALVAGE

Ce sont les mêmes, vous le savez.

M. DE SALVAGE

Oui, ce sont les mêmes. Et ce jour que vous appeliez est venu, ce jour où je devais sentir le désir d'un être qui ne serait qu'à moi. Il est venu, et cependant vous aviez cessé de m'attendre.

MADAME DE SALVAGE

Vous êtes si loin de moi. Il me faudrait tant oublier !

M. DE SALVAGE

Moins que vous n'imaginez, Monique. Les femmes ont une tendance à multiplier nos infidélités plus que nous ne le faisons nous-mêmes.

MADAME DE SALVAGE

Je me contenterais des réelles.

M. DE SALVAGE

Et moi, je ne m'en souviens plus. ***(Il la prend dans ses bras. Elle ne se défend pas. Elle finit même par sourire à travers ses larmes.)***

MADAME DE SALVAGE

J'abandonnerai donc ma demande et je renverrai ses lettres à Mme Néris.

M. DE SALVAGE

Ah ! mon Dieu, elle est là ***(Il montre la porte de l'appartement.)*** et je l'avais oubliée.

MADAME DE SALVAGE, ***le repoussant.***

Comment, elle était là ? Vous jouiez donc la comédie ?

M. DE SALVAGE, ***avec reproche.***

Monique, ne soyez plus injuste. Ne vous tourmentez plus. La pauvre femme est folle de peur, à cause de ses lettres. Rendez-les-lui et partons. Si elle nous a entendus, et si j'ai vraiment joué la comédie, elle sait maintenant le petit rôle qui lui revenait.

MADAME DE SALVAGE, *encore inquiète*.

Dois-je vous croire, mon dangereux ami ?

M. DE SALVAGE

Vous le pouvez, Monique, je vous jure. ***(Il va vers la porte du bureau des clercs et il appelle) :*** Maître Moreaux !

MADAME DE SALVAGE

Que faites-vous ?

M. DE SALVAGE

J'appelle votre avoué, afin que nous bousculions sa procédure.

SCÈNE IX

Les mêmes, MOREAUX

MOREAUX, ***entrant, étonné de voir le mari et la femme si bien ensemble, s'avance, contrit, vers M***^{me} ***de Salvage***.

Je vous fais toutes mes excuses, madame la comtesse. Votre mari s'est imposé malgré moi.

MADAME DE SALVAGE

Je vous remercie, maître Moreaux, de vos bons offices.

SALVAGE

Voulez-vous, Monique, lui réclamer les lettres.

MOREAUX

N'écoutez pas cet homme.

MADAME DE SALVAGE

Il est trop tard, maître Moreaux. J'ai besoin de cette correspondance.

MOREAUX

Vous l'exigez, madame ?

MADAME DE SALVAGE

Mais oui. ***(Moreaux ouvre un tiroir du secrétaire, y prend les pièces et les restitue.)***

SALVAGE

Voudriez-vous maintenant, mon cher Moreaux, délivrer Mme Néris. (***À sa femme.)*** Ne craignez-vous pas de la rencontrer, ou préférez-vous que nous partions auparavant ?

MADAME DE SALVAGE

Non, je lui rendrai moi-même ses lettres. À ma manière, par exemple. ***(Elle va vers le foyer, prend les pincettes et s'apprête*** à ***s'en servir pour restituer le paquet. Son mari la suit des yeux.)***

SALVAGE

Monique ! la cruauté n'est pas votre manière. N'est-ce pas cette malheureuse qui nous a réconciliés ?

MADAME DE SALVAGE

Vous me faites meilleure que je ne suis.

SALVAGE

Vous m'avez bien fait pire.

(Pendant ce dialogue, Moreaux est allé ouvrir la porte de son appartement et ramène Mme Néris.)

SCÈNE X

Les mêmes, MADAME NÉRIS

MADAME DE SALVAGE, ***elle marche résolument vers Mme Néris et lui tend ses lettres.***

Tenez, madame, allez en paix.

MADAME NÉRIS, ***interdite d'abord.***

Merci, madame, oh ! merci. Je viens de traverser des heures si douloureuses. J'ai eu si peur. Et j'ai tant réfléchi. Voulez-vous me pardonner ?

MADAME DE SALVAGE

Aujourd'hui, madame, je veux bien.

MADAME NÉRIS, s'***inclinant.***

Adieu, madame. Vous êtes bonne. ***(Elle sort sans regarder Salvage.)***

MOREAUX, ***se rapprochant.***

Votre générosité, madame, est insensée. Et notre assignation ?

MADAME DE SALVAGE

Donnez-la-moi aussi. ***(Moreaux la lui donne. Elle la place au bout des pincettes pour la mettre au feu et se tourne encore vers son mari.)*** Cette fois, vous autorisez ? ***(À Moreaux) :*** La voilà, votre assignation.

MOREAUX, ***la voyant se consumer avec tristesse.***

Vous la regretterez peut-être un jour, madame. Mais je m'incline.

SALVAGE

Inclinez-vous, mon cher Moreaux. ***(Le poussant vers le bureau des clercs.)*** Allez vite rappeler Dornin. Nous lui devons bien ça. ***(À sa femme.)*** Et maintenant, où allons-nous, Monique ?

MADAME DE SALVAGE

Mais chez nous.

SALVAGE

Chez nous. Vous avez dit : chez nous. Ah ! que vous savez doucement pardonner ! ***(Ils se dirigent vers le fond pour s'en aller ensemble.)***

RIDEAU

LA DEMANDE EN MARIAGE[4]

À Auguste Rondel, amateur de théâtre.

PERSONNAGES

ALEXANDRE ROSAY, soixante-dix ans.

MORTEAU, ancien receveur de l'enregistrement, soixante ans.

ERNEST MORTEAU, clerc de notaire, vingt-cinq ans.

SYLVIE ROSAY, soixante-huit ans.

ARMELLE, vingt ans.

Un jardin avec beaucoup de rosiers, séparé par une grille de la route qui passe à gauche. À droite, la façade d'une petite maison rustique. Un banc est appuyé au mur. Quelques fauteuils de paille.

---

[4] *Lectures pour tous*, juillet 1913.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSAY, puis SYLVIE

Au lever du rideau, le vieillard, en tenue de jardinier, taille ses rosiers avec un soin méticuleux. De temps à autre, sa femme paraît sur le seuil : elle s'échappe des soins du ménage pour lui adresser de petits signes d'intelligence. À la fenêtre de la maison, au premier étage, Armelle chante une romance d'autrefois et se penche par intervalles pour regarder du côté de la route.

Je l'ai cueillie la belle rose
Qui fleurissait au rosier blanc.
Je l'ai cueillie et feuille à feuille
L'ai mise en mon tablier blanc.
    Rose, belle rose,
    Du rosier blanc.

Je l'ai cueillie et feuille à feuille
L'ai mise en mon tablier blanc.
La belle rose que j'effeuille
M'a dit : Marie-toi, il est temps.
    Rose, belle rose
    Du rosier blanc.

Vers la fin du second couplet, un jeune homme passe sur le chemin. Il marche lentement, il regarde avec timidité vers la fenêtre, il fait un signe et hâte le pas, comme effrayé de son audace. La voix de la jeune fille faiblit. On entend à peine la fin de la ritournelle.

ROSAY, ***qui a fait quelques petits gestes comme pour stimuler la chanteuse, après avoir attendu vainement la reprise, lève la tête vers la jeune fille.***

Déjà fini, Armelle ?

ARMELLE

Mais oui, grand-père.

ROSAY

C'est dommage. Je croyais qu'il y avait d'autres couplets.

ARMELLE

Il y en a. Mais je ne les sais plus.

ROSAY

C'est grand dommage. Quand tu chantes, il me semble que mes rosiers vont fleurir.

(Armelle rentre à l'intérieur. Il fredonne la complainte d'une voix fêlée tout en débarrassant d'une chenille un arbuste.)

SYLVIE, ***qui est sortie de la maison depuis un moment et donne des signes d'impatience, s'assure que la jeune fille n'est plus à la fenêtre, s'approche de son mari et lui parle en grand mystère.***

Tu l'as vu, cette fois. Là, sur la route.

ROSAY, ***étonné et indulgent aux lubies de sa femme.***

Mais qui donc ?

SYLVIE

Ce jeune homme qui vient tous les jours. C'est la quatrième fois qu'il passe aujourd'hui.

ROSAY

Mon amie, le chemin est à tout le monde. Et si les passants s'arrêtent volontiers, c'est sans doute pour respirer mes roses.

SYLVIE

Armelle est plus belle que tes roses.

ROSAY

Je ne dis pas non, je ne dis pas non, la chère enfant ! Mais je suis là. Personne n'oserait la regarder quand je suis là.

SYLVIE

Les jeunes gens ne demandent pas la permission.

ROSAY

Ils sont très effrontés, mais je veille.

SYLVIE

On les trouve effrontés quand on est vieux. Et quand on est jeune, on se reproche sa timidité. Ce jeune homme, ce hardi jeune homme, j'en suis certaine, passe et repasse pour voir notre Armelle.

ROSAY

Armelle n'est qu'une fillette.

SYLVIE

C'est une jeune fille à marier.

ROSAY

Une jeune fille à marier ? Déjà ! Ce n'est pas possible.

SYLVIE

Elle a vingt ans passés. Veux-tu qu'elle coiffe sainte Catherine ?

ROSAY

Je ne veux rien, je ne voudrais rien… que la garder petite. C'est comme une enfant que nous avons eue tard, après avoir perdu tous les autres.

SYLVIE

Justement, elle n'a plus que ses grands-parents. Et nous ne sommes pas éternels. Il faut l'établir, mon ami, il faut l'établir.

ROSAY

Comme tu es pressée ! Tu vas, tu viens, tu cours. N'est-ce pas hier qu'elle a fait sa première communion ?

SYLVIE, ***émue à ce souvenir***.

J'ai son voile dans une armoire, avec sa petite robe de baptême et son premier bonnet. Je leur ai rendu visite, ce matin.

ROSAY, ***qui ne veut pas s'émouvoir parce qu'il est un homme***.

Vos armoires sont si bien rangées, madame.

SYLVIE, ***lui rendant sa politesse***.

Vos rosiers sont si bien taillés, monsieur.

ROSAY, ***doucement moqueur***.

Alors, parce qu'un jeune homme passe sur la grand'route et s'attarde un peu à respirer le parfum de mes fleurs, te voilà bouleversée, ma pauvre Sylvie.

SYLVIE

Je chantais aussi à la fenêtre, un jour, quand un jeune homme vint à passer. Il y a de cela quarante-cinq ans.

ROSAY, ***protestant***.

Laissons cela.

SYLVIE, ***peinée***.

Tu ne t'en souviens plus ?

ROSAY

Je ne m'en souviens pas comme d'une chose si ancienne. Quarante-cinq ans ! Je n'ai pas comme toi la mémoire des dates. Il me semble que c'était hier.

SYLVIE

C'était hier. Mais pour Armelle, c'est aujourd'hui.

ROSAY

Tu crois vraiment que ce jeune homme…

SYLVIE

Elle s'est arrêtée de chanter.

ROSAY

Oh ! le couplet était fini.

SYLVIE

Le mieux serait de l'interroger.

ROSAY

L'interroger, elle ? Y songes-tu ?

SYLVIE

Il nous faut bien y songer.

ROSAY

Mais ne risques-tu pas de l'inquiéter, de la troubler ? Elle ne sait pas. C'est une enfant. Il ne faut pas troubler les enfants. Elle est toute blanche, comme à sa première communion. Elle n'a jamais pensé au mariage. Elle n'a jamais pensé à l'amour.

SYLVIE

Une jeune fille y pense toujours, mon ami.

ROSAY

Tu crois qu'elle y pense ? C'est terrible. C'est terrible. Nous l'avions reçue de la mort qui nous avait pris son père et sa mère. Elle était le sourire de nos vieilles années. Quand elle descendait au jardin, je la regardais comme ma plus belle fleur. Et ce n'était pas pour nous qu'elle fleurissait. Il y a des rôdeurs à notre porte qui veulent nous la prendre. Pourtant, nous avons bien mérité de la garder. ***(Se reprenant.)*** Quand on est vieux, on est égoïste. Tu as raison : appelle-la.

SYLVIE

Armelle… Armelle. ***(Plus fort.)*** Armelle.

ARMELLE, ***paraissant à la fenêtre.***

Vous m'avez appelée ?

SYLVIE

Oui, nous avons quelque chose à te dire.

ARMELLE

Je descends, grand'mère.

ROSAY, ***à sa femme.***

Tu parleras, toi.

SYLVIE

Non, toi.

ROSAY

Oh ! ne compte pas sur moi.

SYLVIE

Alors, je parlerai. Mais tu resteras.

SCÈNE II

Les mêmes, ARMELLE

ARMELLE, ***arrivant au jardin, avec un grand air d'innocence.***

Vous avez à me parler, grand'mère ?

SYLVIE, *embarrassée.*

Oui. Ma chérie, ton grand-père et moi, nous avons remarqué…

ROSAY, *protestant.*

Mais, mon amie, je t'assure que je n'ai rien remarqué du tout.

SYLVIE

Tu es injuste, Alexandre. *(Brusquant par impatience.)* Enfin, que regardais-tu de la fenêtre ?

ARMELLE, *balbutiant, car elle ne sait pas bien mentir.*

Moi, grand'mère, rien. Je chantais.

SYLVIE

Tu chantais. Personne n'a passé sur la route ?

ARMELLE

Personne.

ROSAY, *triomphant.*

Tu vois.

SYLVIE

C'est bien, je me serai trompée. J'avais cru voir un vieux monsieur avec une face jaune.

ARMELLE, *avec précipitation.*

Oh ! mais ce n'est pas un vieux monsieur, et il a un joli teint.

SYLVIE

Qui ?

ARMELLE, *toute rouge.*

Celui qui passait sur la route.

ROSAY

Comment ne l'ai-je pas vu ?

SYLVIE

Ma petite, il ne faut rien nous cacher. Nous sommes vieux. Tromper des vieillards, vois-tu, c'est comme si l'on volait un aveugle.

ARMELLE

Pardonnez-moi, grand'mère.

SYLVIE

Oui, mais tu nous diras la vérité. Connais-tu ce jeune homme ?

ARMELLE

De quel jeune homme parlez-vous ?

SYLVIE

De celui qui passe sur la route.

ARMELLE, *baissant les yeux.*

Je l'ai déjà vu quelquefois.

SYLVIE

Où vous êtes-vous rencontrés ?

ARMELLE

J'étais dans le jardin et lui sur la route.

ROSAY

Il y a une haie, Sylvie, il y a une haie très épaisse.

SYLVIE

Elle n'est pas très haute.

ROSAY, ***montrant Armelle***.

Elle non plus.

SYLVIE

Assez pour voir par-dessus sans se dresser sur la pointe des pieds. Et ce jeune homme, a-t-il osé te parler ?

ARMELLE

Il n'osait pas. Il est si timide.

SYLVIE

Il est timide. Mais il a osé.

ARMELLE

Oui, grand'mère, un jour, il m'a parlé.

SYLVIE

Ah ! il t'a parlé. Que t'a-t-il dit ?

ARMELLE

Il m'a dit : « Bonjour, mademoiselle. » La première fois, je n'ai pas répondu.

ROSAY, ***qui a scandé de ses petits gestes tout l'interrogatoire***.

C'est très bien.

SYLVIE

La première fois. Il t'a donc parlé plusieurs fois ?

ROSAY

Il ne faut pas la troubler. Cette enfant dit la vérité.

SYLVIE

Et la seconde ?

ARMELLE

La seconde, j'ai répondu poliment.

SYLVIE

Et la troisième ?

ARMELLE

La troisième, c'était ce matin.

ROSAY

Ce matin, je n'ai pas quitté le jardin.

SYLVIE

Tu ne prends garde qu'aux chenilles et à la mauvaise herbe.

ARMELLE, ***plus hardie et fière d'être recherchée***.

Il m'a dit que son père viendrait vous rendre visite.

ROSAY

À nous ?

ARMELLE

Vous rendre visite aujourd'hui même.

SYLVIE

Aujourd'hui ?

ROSAY, ***prenant la direction de l'interrogatoire du moment qu'il s'agit de choses extérieures.***

Son père ? Comment s'appelle son père ?

ARMELLE

Je ne sais pas.

ROSAY, ***levant les bras au ciel.***

Elle ne sait pas son nom !

ARMELLE, ***précipitamment.***

Il s'appelle Ernest.

ROSAY

Le père ?

ARMELLE, ***confuse.***

Oh ! non… pas le père.

ROSAY

Et pour quelle heure, cette visite ?

ARMELLE

Sans doute dans quelques instants. Quand il a passé sur la route, c'était pour me l'annoncer.

SYLVIE

Pour le lui annoncer !

ROSAY

Dans quelques instants ! Et tu ne nous disais rien !

SYLVIE

La franchise n'est pas ta vertu.

ARMELLE

Ce n'est pas toujours facile.

ROSAY, ***prenant un grand air de chef de famille***.

C'est bien, ma petite, c'est bien. Nous savons maintenant ce que nous désirions savoir. Remonte dans ta chambre. Nous recevrons ce monsieur, ce monsieur dont tu ne sais même pas le nom.

ARMELLE, ***au moment d'obéir, se retourne, craintive***.

Grand-père, s'il venait pour…

ROSAY

S'il vient pour… eh bien ! nous examinerons la question.

ARMELLE

Vous m'appellerez tout de suite après.

ROSAY, *énergique*.

Nous t'appellerons si nous le jugeons à propos.

ARMELLE

Grand-père…

ROSAY, *plus tendre*.

Nous t'appellerons. Va, ma petite.

ARMELLE

Grand'mère ?

SYLVIE, *moins faible*.

Va, ma petite. Il te l'a dit.

(Armelle remonte dans sa chambre, non sans s'être retournée avec inquiétude.)

SCÈNE III

ROSAY, SYLVIE

Les deux vieillards, après le départ de la jeune fille, se regardent avec un peu d'effarement.

ROSAY

Qu'en penses-tu, mon amie ?

SYLVIE

Les jeunes filles d'aujourd'hui sont difficiles à garder. Dès que leurs yeux sont assez hauts, elles regardent par-dessus les clôtures.

ROSAY

Et les yeux des vieillards sont pleins de brume. Ils ne voient pas bien loin, pas même d'ici à la route.

SYLVIE

La terre les attire.

ROSAY

La terre est bonne à regarder.

SYLVIE

Nous ne savons pas veiller sur notre enfant. Je te le disais bien tout à l'heure : il est temps de la confier à quelqu'un de plus jeune.

ROSAY, *amer.*

Oui, à cet Ernest que nous ne connaissons pas ?

SYLVIE

Peut-être cet Ernest l'aime-t-il ?

ROSAY

Mais il ne la connaît pas.

SYLVIE

Il suffit de voir Armelle pour l'aimer.

ROSAY

Il y a vingt ans que nous l'aimons. Un jeune homme passe et nous voilà tout dépouillés.

SYLVIE

Pas encore cependant, pas encore. Il faut nous informer de ce jeune homme, de sa famille, de ses principes, de sa fortune aussi. C'est à toi de conduire notre enquête. Tu es prudent et tu as de l'autorité.

ROSAY, ***flatté et raffermi.***

Tu as raison. Tu as presque toujours raison.

SYLVIE

Ce monsieur peut venir d'un moment à l'autre.

ROSAY

C'est juste.

SYLVIE

Il va venir, j'en suis sûre. Préparons-nous à le recevoir. Rentrons.

ROSAY

Pourquoi rentrer ?

SYLVIE

Tu mettras ta redingote neuve, et moi ma robe de soie noire.

ROSAY, ***fait un pas et s’arrête.***

Non. Qu’il nous voie tels que nous sommes. La toilette ne nous change plus. Toi, tu diriges la maison, et moi, je cultive le jardin.

SYLVIE

Je ne m’étais pas trompée. Il y a un vieux monsieur bien habillé sur la route.

(Ils se serrent l’un contre l’autre comme s’ils avaient peur.)

ROSAY

Un vieux monsieur, es-tu bien sûre ?

SYLVIE

Il s’approche de la barrière.

ROSAY

Il s’en va peut-être plus loin.

SYLVIE

Il cherche la sonnette, mais de ce côté, il n’y en a pas.

ROSAY

C’est lui sans doute. C’est lui déjà.

SYLVIE

Il ouvre la porte. Tu lui parleras, toi.

ROSAY

Moi ?

SYLVIE

C'est ton tour de parler.

ROSAY, *faisant un effort de courage.*

Bien, bien. Je lui parlerai. Mais ne me quitte pas.

SCÈNE IV

Les mêmes, M. MORTEAU

Pendant toute cette scène, Armelle se penchera de temps à autre à la fenêtre pour suivre la conversation. M. Morteau, en tenue de cérémonie, a ouvert la porte du jardin et s'avance vers les deux vieillards. Il salue et il demande, non sans une certaine brusquerie.

MORTEAU

Monsieur Rosay, s'il vous plaît ?

ROSAY, ***avec bienveillance et courtoisie.***

C'est moi-même, monsieur et voici Mme Rosay.

MORTEAU

Madame, monsieur, je suis M. Morteau, ancien receveur de l'enregistrement.

ROSAY, ***favorablement impressionné par ce titre.***

Bien, monsieur. Voulez-vous vous asseoir, monsieur. Il y a des fauteuils. Un jardin est plus agréable qu'un salon.

MORTEAU, ***s'asseyant.***

Oui, votre propriété est gentille. Elle est très bien exposée. Elle est en bordure de la route. Vous savez qu'il est question d'un tramway qui passerait par ici.

ROSAY

Peut-être ne se fera-t-il pas. Ce n'est pas encore une chose décidée.

MORTEAU, ***finement.***

J'espère qu'il se fera. Votre propriété prendra de la valeur.

ROSAY

Nous ne le désirons pas, monsieur.

MORTEAU

Eh ! eh ! vous pourriez construire sur l'emplacement de votre jardin un immeuble de rapport.

ROSAY, ***avec effroi.***

Oh ! mon jardin me suffit.

MORTEAU, ***condescendant.***

Je n'en parle que dans votre intérêt.

ROSAY

Je vous remercie, monsieur.

(Un grand silence. Morteau, qui est un homme résolu, estime qu'il a fait suffisamment de frais avant d'aborder la question.)

MORTEAU

Vous connaissez le but de ma visite sans nul doute ?

SYLVIE

Mais non, monsieur.

MORTEAU

Je vois qu'il vaut mieux s'expliquer franchement, rondement, carrément. N'est-ce pas votre avis ?

ROSAY

Sans doute, monsieur, sans doute.

MORTEAU

J'ai un fils Ernest, qui est clerc de notaire. Il sera notaire un jour, bientôt. C'est un charmant garçon, un peu timide.

SYLVIE

Un peu timide ?

MORTEAU

Oui, un peu timide, mais charmant. Il est très ferré sur les successions, sur les testaments, sur les liquidations. Il fera son chemin.

ROSAY

Nous en sommes bien aises, monsieur.

MORTEAU

Il est fils unique. J'ai quelques biens, tant mobiliers qu'immobiliers. Sa mère lui a légué de bons principes. Enfin

il est ce qu'on appelle un beau parti. Eh bien ! il a remarqué mademoiselle votre fille.

ROSAY

Notre petite-fille.

MORTEAU

Oui, c'est juste. Alors, vous comprenez, quand il m'a fait part de son sentiment…

SYLVIE

C'est un brave garçon.

MORTEAU

Je me suis renseigné. Vous avez laissé dans votre commerce, monsieur Rosay, une excellente réputation.

ROSAY

Trop honnête, monsieur.

MORTEAU

Trop honnête, c'est cela. On ne vous reproche que d'être presque trop consciencieux, scrupuleux même. C'est une gêne pour réussir dans le commerce.

ROSAY

Nous ne tenions pas à réussir autrement.

MORTEAU

Il faut toujours réussir. Je suis donc tout disposé à donner mon consentement.

ROSAY

Mais, monsieur…

MORTEAU

Attendez, attendez. Il convient toutefois auparavant que je vous pose quelques questions. Je suis un homme franc, je n'y vais pas par quatre chemins.

ROSAY

Je vous écoute, monsieur Morteau.

MORTEAU

Vous permettez, madame ?

SYLVIE

Nous vous écoutons, monsieur.

MORTEAU

Mademoiselle votre petite-fille… Comment l'appelez-vous ?

SYLVIE

Armelle. C'est un véritable trésor.

MORTEAU

Mlle Armelle est orpheline ?

ROSAY

Hélas ! oui.

MORTEAU

Orpheline de père et de mère ?

SYLVIE

La pauvre enfant !

MORTEAU, *ne se laissant pas distraire de son idée.*

Elle dispose donc de toute sa fortune.

ROSAY

Sa fortune ?

MORTEAU

Sans doute.

ROSAY

Mais elle n'en a pas. Mon fils et ma belle-fille n'ont rien pu lui laisser.

MORTEAU, *inquiet.*

Ils ne lui ont rien laissé ? Cependant vous pensez la marier. Quelles sont, du moins, ses espérances ?

ROSAY, *modeste.*

Les espérances, c'est nous.

MORTEAU, *après les avoir évalués.*

Ne recevra-t-elle rien en avancement d'hoirie ?

SYLVIE, à *son mari.*

Mon ami…

ROSAY, *l'arrêtant d'un geste ferme.*

Si, si. Nous lui donnerons quelque chose.

MORTEAU

Ah ! bon. Et combien lui donnerez-vous ?

ROSAY

Mais… soixante mille francs de nos économies[5].

SYLVIE, ***un peu abasourdie.***

Soixante mille francs !

MORTEAU

Soixante mille. Ma foi, ce n'est guère.

ROSAY

C'est beaucoup pour nous.

MORTEAU

J'avais compté sur davantage. Une si jolie maison ! On n'achète pas ici une étude de notaire avec soixante mille francs. ***(Cette constatation tombe comme un arrêt. Silence. Puis, M. Morteau se lève pour prendre congé.)*** C'est navrant, c'est tout à fait navrant. Croyez, je vous prie…

ROSAY

Attendez, monsieur, vous êtes bien pressé.

MORTEAU

Désolé, cher monsieur, désolé.

---

[5] Le chiffre peut varier selon le temps et selon le change.

ROSAY

Quelle somme faut-il donc pour acheter une étude ?

MORTEAU

Pour acheter celle-là, il faut cent mille francs comptant. Le reste peut être réglé plus tard.

SYLVIE, ***levant les bras au ciel***.

Cent mille francs comptant !

(Nouveau silence. Rosay fait un mouvement, mais il considère sa vieille femme toute cassée par l'âge et il s'arrête. M. Morteau, après avoir attendu, prend son parti.)

MORTEAU

Vous voyez bien. C'est impossible. Ernest sera navré. Mlle Armelle lui plaisait. Elle lui plaisait beaucoup, Mlle Armelle. Mais on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, n'est-ce pas ? Vous êtes bien de mon avis. Il se fera une raison.

(Comme il marche vers la porte du jardin, Mme Rosay intervient.)

SYLVIE

Je crois que mon mari, monsieur, a quelque chose à vous dire.

ROSAY, ***surpris***.

Moi ? Rien. Pourtant…

SYLVIE

Vous voyez. Vous ne pouvez pas partir ainsi. Ne prendrez-vous pas quelque chose ? Un verre d'eau-de-noix. Je la fabrique moi-même en automne. Ne refusez pas, je vais vous conduire au salon.

MORTEAU

Un verre d'eau-de-noix, merci, madame, je veux bien. *(Aimable.)* Puisque cette liqueur est de votre fabrication.

ROSAY

Nous causerons encore un moment.

(Ils rentrent dans la maison. On entend la voix de M. Morteau qui s'éloigne.)

MORTEAU

C'est décidément très gentil chez vous.

SCÈNE V

ARMELLE, puis ERNEST

À peine les parents sont-ils rentrés que la jeune fille apparaît. Elle écoute, elle épie un instant, puis elle fait quelques pas dans le jardin. Elle a pleuré, elle s'essuie les yeux. Elle regarde vers le chemin pour voir s'il n'y passe personne. Dès quelle aperçoit Ernest qui tâche de se dissimuler et qui, la voyant seule, ouvre avec précaution la porte du jardin, elle se cache le visage comme si elle était absorbée par sa peine.

ERNEST, *s'approchant timide.*

Vous pleurez, mademoiselle.

ARMELLE, *comme si elle était surprise.*

Oh ! vous étiez là !

ERNEST

J'arrive à l'instant. Je suis si inquiet. Mon père est avec vos parents. Pourvu qu'ils ne nous voient pas ensemble ? Venez par ici. *(Elle se laisse entraîner un peu à l'écart.)* Vous ne savez pas ce qu'ils ont décidé pour notre mariage. Puisque vous pleurez, je crains de l'apprendre.

ARMELLE

Je n'aurais pas dû pleurer devant vous.

ERNEST

Vous avez de la peine, mademoiselle : cela me rend moins triste. Je suis presque heureux que vous ayez de la peine. Ce projet ne vous déplaisait pas, j'ai deviné : ce sont vos parents qui ne veulent pas de moi ? Ils désirent que j'occupe une situation auparavant.

ARMELLE

Ce ne sont pas mes parents.

ERNEST

Ce ne sont pas vos parents. Alors, je ne comprends plus.

ARMELLE, *avec un profond dégoût.*

Il faut beaucoup d'argent pour se marier, monsieur.

ERNEST

On le dit bien, mademoiselle : moi, je n'en sais rien. J'ai toujours vécu en famille.

ARMELLE

Moi, je l'ai appris tout à l'heure.

ERNEST

Mais pour… pour… enfin, pour s'aimer… il ne faut que deux cœurs.

ARMELLE

Nous ne pourrons pas nous marier, monsieur Ernest.

ERNEST

Si nous ne pouvons pas nous marier, je ne me marierai jamais, mademoiselle.

ARMELLE

On dit ça. Moi, si j'étais un homme…

ERNEST

Que feriez-vous, mademoiselle Armelle, que feriez-vous si vous étiez un homme ?

ARMELLE

Je remuerais le ciel et la terre pour me marier selon mon cœur.

ERNEST

On dit ça, mademoiselle. Ce sont de belles paroles. Mais que peut-on contre la vie ? Je ne suis qu'un pauvre clerc de notaire, je ne puis pas remuer la terre et le ciel.

ARMELLE

Oui, vous ne ferez rien.

ERNEST

Je penserai à vous… à mon amour.

ARMELLE

Il ne suffit pas d'y penser.

ERNEST

C'est déjà quelque chose. C'est de la douceur et de la tristesse. On est dedans comme dans un jardin dont on aurait emporté les fleurs. Elles ont laissé tout de même un peu de parfum.

ARMELLE

J'aime vous entendre parler. Vous êtes poétique, monsieur Ernest.

ERNEST

Il me semble que la porte du salon s'ouvre.

ARMELLE

Monsieur votre père va sortir.

ERNEST, *effrayé.*

Mon père va sortir. Il faut que je me sauve, mademoiselle.

ARMELLE

Pourquoi vous sauver ?

ERNEST

Mon père me fait peur.

ARMELLE

Vous n'êtes pas très brave, monsieur Ernest.

ERNEST

Je ne suis pas très brave quand mon père est là. Mais quand il n'est pas là, je suis un autre homme.

ARMELLE

Moi, mes parents ne m'effrayent guère… Ils sortent ensemble, ils sont très absorbés, ils ne nous voient pas.

ERNEST

Il vaut mieux qu'ils ne nous voient pas. Il vaut mieux que je m'en aille, mademoiselle. Je resterai dans le chemin. Je reviendrai quand mon père sera parti.

ARMELLE

Vous reviendrez. Est-ce bien sûr ?

ERNEST

Je vous le jure, mademoiselle Armelle. Au revoir.

(Il s'en va doucement. Armelle le suit des yeux, puis va se cacher derrière les rosiers.)

SCÈNE VI

ROSAY, SYLVIE, MORTEAU

Ils se rapprochent. Morteau gesticule avec abondance.

MORTEAU

Allons, je vois que vous êtes raisonnables.

ROSAY

Nous sommes vieux : il ne nous faut pas beaucoup pour vivre.

MORTEAU

Quand on est âgé, on n'a besoin de rien.

ROSAY

Nous nous arrangerons d'une manière ou d'une autre. Mais il faut assurer le bonheur de ces jeunes gens.

MORTEAU

C'est la vérité même.

ROSAY, *un peu solennel.*

Vous pouvez dire à monsieur votre fils que nous agréons sa demande. N'est-ce pas, Sylvie ?

SYLVIE, ***absorbée, sort de sa distraction***.

Mais sans doute, mon ami.

ROSAY

Il lui restera à obtenir le consentement de notre Armelle.

MORTEAU, ***joyeux et tenant pour rien cette dernière phrase***.

Parlez-moi de grands-parents comme vous ! On a plaisir à vous rencontrer, à vous connaître.

ROSAY

Le plaisir est réciproque.

MORTEAU, ***concluant***.

Voilà une affaire bien conduite. Le petit sera si content. Je suis sûr qu'il m'attend avec impatience. Il est peut-être déjà sur le chemin. Car il aime Mlle Armelle : comprenez-vous ça ?

ROSAY

Nous le comprenons très bien.

SYLVIE

Nous le comprenons.

MORTEAU

Au revoir, madame. Au revoir, monsieur, je vais porter la bonne nouvelle.

ROSAY

C'est cela. Dites à Monsieur votre fils…

MORTEAU

Vous pouvez dire : Ernest.

ROSAY

Dites à M. Ernest qu'il vienne nous voir. Les jeunes gens se parleront : devant nous, bien entendu.

MORTEAU

C'est cela, c'est cela, je vais vous l'envoyer tout à l'heure. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

ROSAY, SYLVIE

Ils se regardent longuement, puis Sylvie, abattue, se décide la première à parler.

SYLVIE

Plus de cent mille francs ! Il ne nous restera pas grand'chose.

ROSAY, *s'efforçant de la rassurer.*

Ne t'inquiète pas, Sylvie. Il fallait bien penser à notre petite.

SYLVIE, *attendrie.*

Armelle.

ROSAY

Mais j'ai tout calculé. En causant avec M. Morteau, je construisais déjà mon petit plan. Notre voisin Maduret, dont le commerce se développe tous les jours, me disait hier encore : « Ah ! si j'avais un comptable comme vous, monsieur Rosay ! Dommage que vous soyez à la retraite. » Je suis très bien conservé, je puis encore travailler, et même cela me fera du bien. Quand on est vieux, on n'est plus bon à grand'chose. Quand on est vieux, on n'est plus bon qu'à travailler.

SYLVIE

Tu es généreux, Alexandre. Mais, je ne veux pas que tu te fatigues.

ROSAY

Je suis encore solide.

SYLVIE

Moi aussi, je puis travailler. J'ai de bons yeux. Tu sais, ce point de Bruges que je réussissais à merveille et qui, jadis, dans nos commencements, quand les échéances étaient difficiles, m'a permis de t'aider un peu…

ROSAY

Non, non, pas toi. C'est inutile, je ne veux pas.

SYLVIE

Moi aussi bien que toi.

ROSAY

Tu as besoin de repos. Tu n'es plus assez jeune.

SYLVIE

Vas-tu me rappeler mon âge ? Tu n’es guère aimable !

ROSAY

Je suffirai à la besogne.

SYLVIE

Nous serons deux comme autrefois.

ROSAY

Non, non, moi seule.

SYLVIE

Nous deux.

(Ils se regardent longuement.)

ROSAY

Ma pauvre femme !

SYLVIE

Mon pauvre homme !

(Ils s’embrassent.)

ROSAY

Il faut appeler Armelle.

SYLVIE

Elle ne doit pas être bien loin.

(Ils appellent.)

ROSAY

Armelle !

SYLVIE

Armelle !

SCÈNE VIII

Les mêmes, ARMELLE

ARMELLE, e*lle a fait un crochet pour paraître venir de la maison, mais on voit bien quelle vient du jardin*.

Voilà.

SYLVIE, *à son mari*.

Pourvu qu'elle n'ait rien entendu ! Elle était dans le jardin.

ROSAY

Elle ne pensait pas à nous.

ARMELLE

Vous m'avez appelée ?

ROSAY

Approche, ma petite. Nous avons pris, ta grand'mère et moi, une grave décision.

ARMELLE

Une grave décision ?

ROSAY, *un peu solennel.*

Nous allons te marier, si tu y consens toutefois. ***(La jeune fille baisse la tête et fait un signe de consentement.)*** Ce jeune homme, M. Ernest Morteau, est un bon parti. Son père est un fonctionnaire honorable, un ancien receveur de l'enregistrement. Le fils achètera une charge de notaire. C'est une belle position. Et il éprouve pour toi une affection honnête. Il désire de tout son cœur ce mariage. Il est résolu à tous les efforts pour te mériter.

SYLVIE, ***qui le regarde avec admiration.***

Très bien.

ARMELLE

Je vous obéirai, grand-père.

SYLVIE

Nous voulons que tu sois heureuse.

ARMELLE, ***émue.***

Je vous obéirai, grand'mère.

ROSAY

Tu es une bonne petite fille.

ARMELLE, ***hésitant.***

Grand-père… grand'mère… Je vous aime bien… Je… Non… non… c'est impossible, je ne veux pas.

ROSAY

Tu ne veux pas ? Pourquoi, mon enfant ?

ARMELLE, ***elle voit paraître Ernest Morteau à la porte du jardin.***

Si, si, je veux bien. Je vous aime bien tous les deux.

ROSAY

Nous aussi, nous t'aimons.

SYLVIE, ***qui aperçoit le nouveau venu.***

C'est lui ?

ARMELLE ***fait signe que oui. Faiblement :***

Oui.

ROSAY

Nous ne le connaissons pas encore.

SCÈNE IX

Les mêmes, ERNEST MORTEAU

Le jeune homme s'avance, très intimidé. M. Rosay vient à sa rencontre.

ROSAY

Venez, monsieur, monsieur Ernest.

ERNEST

Madame… Monsieur… Mademoiselle Armelle.

SYLVIE

Il sait son nom.

ROSAY

Monsieur votre père vous a prévenu ?

ERNEST

Oui, je l'attendais. Je l'attendais là, sur la route.

ROSAY, ***souriant***.

Pas très loin.

ERNEST

Pas bien loin.

ROSAY, ***le poussant vers Armelle***.

Voici une jeune fille à qui vous avez beaucoup de choses à dire.

ERNEST, ***il la regarde et ne trouve rien à dire***.

???

ROSAY, ***coupant une rose***.

Offrez-lui cette rose, à M[lle] Armelle. Elle est d'un velours délicat et porte un nom magnifique. Savez-vous comment on l'appelle ?

ERNEST

Non, monsieur, je ne sais pas.

ROSAY

Vous êtes plus ferré sur les successions et les testaments. Elle se nomme : ***Perfection de mon plaisir***. ***(Le jeune homme la donne gauchement à la jeune fille.)*** Mme Rosay et moi, nous vous autorisons à faire quelques pas ensemble dans le jardin. Pas trop loin, afin que nous puissions vous appeler.

ERNEST

Je vous remercie, monsieur. Je suis heureux, je suis très heureux. Je ne sais pas encore le dire. C'est trop nouveau.

(Les deux jeunes gens s'éloignent ensemble.)

SCÈNE X

ROSAY, SYLVIE

SYLVIE, ***les montrant qui s'éloignent.***

N'est-ce pas imprudent, mon ami ?

ROSAY

Laissons-les, va. Ils chercheront des mots de tendresse. Ils ne savent pas encore bien s'aimer.

SYLVIE

Il nous prend notre chère Armelle.

ROSAY

Vois comme elle est jolie. Elle se glisse parmi les rosiers. Elle ne se retourne pas. Elle se penche vers lui. Elle ne voit plus que lui. Déjà ! Nous l'avions reçu de la mort : c'était pour la donner à l'amour. Et pour elle, nous ne comptons plus.

SYLVIE

Écoute. Elle était dans le jardin tout à l'heure. J'en suis sûre. Je crois qu'elle a compris ce que nous faisons. Elle a accepté ce que nous avons fait.

ROSAY

Comment n'accepterait-elle pas ? Elle regarde en avant. C'est la jeunesse.

SYLVIE

Elle aurait pu hésiter.

ROSAY

Elle a hésité une seconde. Une seconde, c'est déjà beaucoup. Ne la cherche plus là-bas, pauvre femme. Tourne-toi vers moi. Je lis plus d'amour dans tes yeux fatigués que sur le plus jeune visage. On croit que l'amour diminue avec les années, et l'amour ne cesse pas de croître jusqu'au dernier jour. Il nous donne aujourd'hui sa joie la plus pure. Nous la devons à Armelle.

SYLVIE

Mon ami.

ROSAY

Ils sont jeunes et ils sont heureux. Nous avons, nous, mieux que leur jeunesse. Nous avons mieux que leur bonheur… N'est-ce pas vrai, ma chère femme ? ***(Elle vient s'appuyer doucement à lui.)*** Pourquoi pleurer ?

SYLVIE

Parce que tu m'aimes toujours, et je suis une pauvre vieille.

ROSAY

Et toi ?

SYLVIE

Oh ! moi, c'est ma vie…

RIDEAU

LE SILENCE EST D’OR[6]

PROVERBE EN UNE SCÈNE

À Madame Marie-Thérèse Piérat.

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

LA ROCHEFOUCAULD.

PERSONNAGES

MADAME DE NOUHANS.

M. GIRARDY.

Un salon à la campagne, très vaste, confortable, avec des meubles anciens. Quelques portraits d’ancêtres : hommes d’épée, aïeules poudrées, tenant une rose en main selon le rite classique. Rien de neuf, rien qui dénonce le

---

[6] *Revue de la semaine*, 26 novembre 1920.

nouveau riche : tout, au contraire, révèle la famille installée depuis longtemps, depuis toujours, sur un coin de terre. Par les larges baies, on aperçoit une pelouse où des massifs de salvias font une tache rouge, de grands vieux arbres aux feuilles dorées qui désignent l'automne et, au delà, des champs coupés de treilles d'or rouge et d'or vert, selon les plants, où passe à intervalles réguliers une charrue attelée de deux bœufs. Plus loin encore, fermant le paysage, c'est la montagne dont les flancs sont couverts de buissons roux, de sapins verts et dont le sommet est un rocher nu. Mais toutes ces teintes ardentes se fondent et s'harmonisent : les couleurs des vignes et des salvias, seules, restent sanglantes sur un fond violet.

Au lever du rideau, Mme de Nouhans, debout au bord de l'une des fenêtres qu'elle a ouverte, adresse des signes d'adieu et dit : ***Au revoir, au revoir,*** à des personnages qu'on ne voit pas. Mais on entend des voix répondre : ***Au revoir, Madame, au revoir à Paris,*** le bruit d'une automobile qui démarre et qui s'éloigne.

Mme de Nouhans rentre à l'intérieur de la pièce. Elle remet une bûche dans la cheminée où le feu agonise. Elle essaie de prendre une revue qui est à sa portée sur un guéridon. On n'y voit plus assez pour lire. Elle allume la lampe électrique qui est sur le même guéridon, puis l'éteint, abandonne son livre et revient au bord de la fenêtre et reste là, appuyée à la vitre, à regarder le soir. C'est l'heure où toutes les couleurs assourdies donnent leur dernier éclat.

Pendant qu'elle s'immobilise dans cette contemplation, M. Girardy est entré. C'est un homme d'une quarantaine d'années, sans élégance, mais agréable et bien fait. Il

cherche dans le salon la maîtresse de maison, puis l'aperçoit contre la fenêtre, et s'approche d'elle.

SCÈNE UNIQUE

MADAME DE NOUHANS, M. GIRARDY

GIRARDY

Je vous cherchais, madame, dans ce demi-jour. ***(Elle fait un mouvement de surprise.)*** Mais vous ai-je fait peur ?

MADAME DE NOUHANS***, revenant de très loin.***

Je ne suis pas si facile à effrayer. Je ne vous attendais pas : voilà tout. Je n'attendais plus personne à cette heure.

GIRARDY

N'est-ce pas votre jour ?

MADAME DE NOUHANS

Oui, mon dernier jour.

GIRARDY, ***souriant.***

De quel ton de condamnée vous annoncez votre départ !

MADAME DE NOUHANS

Les Morange sortent d'ici. Ils s'en vont demain. Il n'y a plus personne à la campagne.

GIRARDY

Il y a nous.

MADAME DE NOUHANS

C'est vrai, vous qui êtes un terrien jusqu'à la Noël. Et Madeleine ne vous a pas accompagné ?

GIRARDY

Je suis venu à pied, par le bois de hêtres. Ma femme, vous le savez, ne marche guère, et j'adore marcher, surtout dans cette saison où tout est léger, l'air, les arbres qui se sont déchargés de leurs trop lourds feuillages, les montagnes mêmes qui n'ont plus leurs contours nets de l'été, et surtout à cette heure, l'heure violette.

MADAME DE NOUHANS

L'heure violette ?

GIRARDY

Mais oui, voyez : tout est violet, du rocher à la terre labourée. Ce n'est pas une heure, c'est un quart d'heure peut-être, pendant lequel les choses resplendissent, et brusquement la nuit tombe.

MADAME DE NOUHANS

Oui, la nuit tombe, sur nos années aussi, et sur notre jeunesse.

GIRARDY

Oh ! oh ! chère amie : le dernier jour, la nuit sur notre jeunesse, c'est le voisinage de la Toussaint qui vous inspire. Je ne vous ai jamais connue ainsi portée à la méditation et à la rêverie, vous si active, vous si résolue. Serais-je indiscret

en vous demandant à quoi vous rêviez donc, toute seule, contre cette vitre, quand je suis entré ?

MADAME DE NOUHANS, ***souriante.***

Vous seriez très indiscret. Mais je pensais aux Morange qui s'en allaient.

GIRARDY

J'ai rencontré leur automobile. On ne pense jamais aux Morange quand ils sont partis. On a déjà beaucoup de peine à penser à eux quand ils sont là.

MADAME DE NOUHANS

La malveillance vous rend clairvoyant. Je ne pensais pas aux Morange quand vous êtes entré.

GIRARDY

Et à quoi donc ?

MADAME DE NOUHANS

Vous tenez absolument à le savoir ? À une chose triste et un peu ridicule. Je puis bien l'avouer à un vieil ami tel que vous : j'ai aujourd'hui quarante ans[7].

GIRARDY

Aujourd'hui ?

---

[7] Cette réplique suffirait à rendre ce proverbe impossible à la scène, aucune femme ne consentant à dire : ***j'ai aujourd'hui quarante ans***.

MADAME DE NOUHANS

Mais oui, aujourd'hui. Vous pourriez protester. Vous êtes peu aimable. Vous croyez peut-être que je les avais depuis longtemps.

GIRARDY

Comme vous vous trompez, madame ! J'ai lu, je ne sais plus où, que Chateaubriand, surpris un jour dans un accès de mélancolie extrême, répondit à la dame qui l'interrogeait sur la cause de son état : « J'ai aujourd'hui quarante ans. » Seulement il les avait, lui, depuis plusieurs années.

MADAME DE NOUHANS

Insinueriez-vous…

GIRARDY

Attendez, madame, attendez. Vous, vous êtes si raisonnable, si détachée de toute coquetterie, de tout désir de plaire à quelqu'un – je ne dis pas d'être agréable à tous – que vous êtes parfaitement capable d'anticiper, de proclamer : j'ai quarante ans, quelques années à l'avance, afin qu'on soit moins tenté de vous regarder. Mais vous avez beau faire : vous êtes jeune et vous êtes seule à ne pas le savoir.

MADAME DE NOUHANS

Allons, vous avez su tourner votre impertinence en compliment. Mais les années, c'est comme l'argent : le plus honnête n'y ajoute rien.

GIRARDY

Eh bien ! supposons que vous les ayez. En quoi est-ce triste ou ridicule, si rien n'est changé en vous ?

MADAME DE NOUHANS

Vous ne m'avez pas laissée achever, avec votre anecdote sur Chateaubriand. Ce n'était pas seulement à mon âge que je pensais, bien qu'il y eût là de quoi m'assombrir.

GIRARDY

À quoi encore ? Toujours si je ne suis pas indiscret.

MADAME DE NOUHANS

C'est votre discrétion, maintenant, qui le serait. Voilà… Au fait, ce n'est pas très facile à dire.

GIRARDY

Je vous aiderai.

MADAME DE NOUHANS

Je songeais donc, lorsque vous êtes entré : j'ai aujourd'hui quarante ans…

GIRARDY

Encore ! prenez garde : cela finira par faire quatre-vingts.

MADAME DE NOUHANS

Ne m'interrompez pas : c'est presque une confidence. Donc j'ai aujourd'hui…

GIRARDY

Je le sais.

MADAME DE NOUHANS

Mais, moi, je n'y suis pas encore habituée. J'ai été, je crois, assez… non, pas jolie… assez agréable.

GIRARDY

Si nous n'étions pas de vieux amis, des amis de dix ans, je corrigerais ce passé et ces réserves.

MADAME DE NOUHANS

Merci. Eh bien ! ma jeunesse est morte, et je n'ai jamais reçu une déclaration.

GIRARDY

C'était cela ! Quoi d'étonnant ! Vous ne l'eussiez pas entendue.

MADAME DE NOUHANS

Jusqu'au bout, non certainement. Mais il faut toujours commencer et je ne sais pas comment cela commence.

GIRARDY

Quand ça commence, ça ne finit plus.

MADAME DE NOUHANS

Dans les rues, par exemple, on ne sait pas qui vous êtes. Je n'ai jamais été suivie.

GIRARDY

Le regrettez-vous ?

MADAME DE NOUHANS

Je regrette, peut-être, sait-on jamais ? de n'avoir pas à le regretter. Dans le monde, on m'aime beaucoup, parce que j'ai, sans doute, une certaine vivacité, un peu de gaieté et de mouvement. On n'y a jamais pris garde à mon cœur.

GIRARDY

Quelle injustice !

MADAME DE NOUHANS

Mais non, mais non, je m'entends bien. On m'entoure d'amabilités et de gentillesses et j'aurais la plus mauvaise grâce à ne pas le reconnaître. Dès que j'arrive, on me sourit et l'on me fête. Mais si l'on tient certaines conversations ou certains conciliabules secrets dont il n'est pas malaisé de deviner le motif, on se tait à mon approche ou l'on sourit en m'apercevant comme on a de l'indulgence pour une pensionnaire. Les sujets défendus ne sont pas des sujets pour moi. Je n'ai subi aucun siège, et cet isolement qui, d'ordinaire, me flattait, dont je tirais même quelque orgueil, m'est aujourd'hui presque amer et cruel à cause de ce malencontreux anniversaire. Voilà ce que j'appelais une chose à la fois triste et ridicule. Voilà ce que je n'aurais pas dû vous dire.

GIRARDY

La parole est d'argent.

MADAME DE NOUHANS

Mais le silence est d'or.

GIRARDY

En ce temps-ci l'argent est déjà précieux, et l'on s'en contente.

MADAME DE NOUHANS

Vous étiez là. Et j'ai toujours pensé tout haut, n'ayant rien à cacher. Certes, je suis heureuse et j'aime mon mari, mais le jour où une femme a quarante ans, son mari devrait être là.

GIRARDY

Il n'en sait rien, le pauvre Claude, et il chasse paisiblement. Son absence même est un hommage. Il ne vous a pas vue changer. Vous êtes étonnante, vous, la plus honnête des femmes.

MADAME DE NOUHANS

Ne m'accablez pas.

GIRARDY

Ce n'est pas une injure.

MADAME DE NOUHANS

Oh ! ce n'est pas cela que je veux dire. Je ne sais pas pourquoi je me suis attendrie sottement sur moi-même quand j'ai, en effet, cet excellent Claude et deux grands fils pour me préoccuper.

GIRARDY

Où sont-ils, vos fils, aujourd'hui ?

MADAME DE NOUHANS

Ils sont rentrés à Stanislas où ils préparent, l'un Saint-Cyr, l'autre son baccalauréat. Nous irons les retrouver dans quelques jours. Eux non plus ne sont pas là pour me rappeler les douceurs de mon âge. Ils sont mon avenir et mon passé. Mais je constate qu'il n'est pas difficile d'être une honnête femme. Il suffit d'en avoir l'air.

GIRARDY

Il suffit d'en avoir l'air, c'est possible. Les hommes s'acharnent après les mêmes conquêtes. Ils ne mettent pas le siège devant les places fortes. Ou ils se contentent d'une attaque brusquée. Si elle réussit, le pillage est immédiat ; si elle échoue, ils ne s'obstinent pas et vont ailleurs. Surtout aujourd'hui que l'on est si pressé. Les femmes subissent volontiers les caprices de la mode, et ce sont toujours les mêmes qui s'exécutent galamment. Les hommes le savent : un instinct sûr les guide, comme les chiens sur la piste. Pour les mettre en fuite, dites-vous, il suffit d'avoir l'air d'une honnête femme ?

MADAME DE NOUHANS

Vous voyez bien !

GIRARDY

Mais peu de femmes, précisément, en ont parfaitement l'air, et les hommes ne s'y laissent pas tromper. Celles qui ont cet air-là, croyez-le, on les admire comme des œuvres d'art.

MADAME DE NOUHANS

Pour leur vétusté ?

GIRARDY

Non, pour leur rareté, et parce qu'on leur sait gré de maintenir dans le monde un reste de pudeur et de franchise.

MADAME DE NOUHANS

De franchise ?

GIRARDY

Surtout de franchise. De la pudeur, on se passerait encore.

MADAME DE NOUHANS

Taisez-vous !

GIRARDY

Mais la franchise, elle apporte une bouffée d'air pur dans une atmosphère contaminée par tous les mensonges qu'exige l'amour.

MADAME DE NOUHANS

Les mensonges ?

GIRARDY

Oui, l'amour en fait une terrible consommation. Avez-vous, quelquefois, dans un grand dîner, fait des yeux le tour de la table en vous demandant ce qu'il y avait derrière chacun de ces sourires figés sur les traits de chaque convive ?

MADAME DE NOUHANS

Ce n'est pas là un jeu pour moi.

GIRARDY

Non, ce n'est pas un jeu pour vous. Je m'y suis amusé. On est surpris et quelquefois révolté de ce que l'on découvre. Quand vous étiez là, vous demeuriez presque la seule personne dont on pût se dire : – Inutile de chercher : toute la vérité est dans ces yeux clairs… Ne vous plaignez pas, madame, des distances que vous gardiez. Le respect, aujourd'hui, c'est le plus rare hommage.

MADAME DE NOUHANS

Je ne m'en plains nullement, cher ami. Je constate seulement.

GIRARDY

Et voulez-vous qu'à mon tour, je vous fasse une confidence ?

MADAME DE NOUHANS

C'est bien votre tour : j'ai été absurde.

GIRARDY

Il y a bien dix ans que nous nous connaissons.

MADAME DE NOUHANS

Sans doute. Quel préambule !

GIRARDY

Vous avez à peu près l'âge de ma femme.

MADAME DE NOUHANS

Je proteste. Madeleine a trois ou quatre ans de moins que moi.

GIRARDY

Ce n'est guère.

MADAME DE NOUHANS

Ce soir, je trouve que c'est beaucoup.

GIRARDY

N'en parlons plus : vous paraissez toutes deux si unies que tout le monde vous imagine sorties à la même date du même couvent. J'étais heureux que vous fussiez son amie, et par surcroît un peu la mienne, comme on l'est entre bons ménages.

MADAME DE NOUHANS

Pourquoi parlez-vous au passé ?

GIRARDY

J'analyse mes sentiments d'autrefois. Vous savez qu'ils n'ont point changé. Ainsi je croyais vous avoir regardée et appréciée une fois pour toutes. Votre manière d'être, vos gestes, votre regard, votre respiration même créent autour de vous une atmosphère transparente où se voit votre loyauté intérieure, comme la limpidité de l'air donne, l'été, aux objets un contour plus net. Vous aviez conquis ma confiance et, permettez, mon admiration.

MADAME DE NOUHANS

Oh ! pas de grands mots, voyons. Surtout pas celui-là.

GIRARDY

À mon tour je vous dirai : ne m'interrompez pas. On attendait toujours de vous, en toutes choses, les solutions les plus simples et les plus justes. Vous étiez belle, c'était une

affaire entendue, et sûre, et droite, et raisonnable. Et puis un jour… *(Il s'arrête.)*

MADAME DE NOUHANS

Je ne vous ai pas interrompu. *(Il continue de se taire)*… Et puis un jour, je n'étais plus raisonnable, ni droite, ni sûre…

GIRARDY, *songeur comme s'il se parlait à lui-même.*

Il y a de cela trois ou quatre ans. Quatre exactement. C'était un pareil jour d'octobre, à la même heure…

MADAME DE NOUHANS

L'heure violette.

GIRARDY

Oui, l'heure violette. Vous étiez à cette même place. J'étais venu vous voir. Je croyais Madeleine avec vous. Elle était déjà repartie, sans m'attendre, pour rentrer avant la nuit. Vous étiez seule, vous lisiez une lettre au bord de la fenêtre afin de profiter des derniers instants du jour.

MADAME DE NOUHANS, *troublée.*

Je ne me souviens pas.

GIRARDY

Sans doute. Vous ne devez pas vous souvenir. Mais, moi je me souviens de toutes ces circonstances. Comme aujourd'hui, vous n'attendiez plus personne. Comme aujourd'hui, ma voix vous a surprise. Vous que j'avais toujours connue si gaie, si vaillante, si calme, je vous trouvai comme ce soir mélancolique et tourmentée.

MADAME DE NOUHANS, *essayant de sourire.*

J'avais peut-être déjà quarante ans.

GIRARDY, *comme s'il ne l'avait pas entendue.*

C'était si nouveau pour moi que je vous reconnaissais à peine. Votre voix même était différente. J'ai essayé de plaisanter. Mais, tout de suite, j'y ai renoncé. Nous avons peu parlé, et j'avais l'impression, pourtant, que ce demi-silence nous convenait mieux que des paroles. L'ombre, déjà, comme ce soir nous enveloppait. Enfin je me suis levé, j'ai hésité à vous dire ma sympathie dans l'obscur chagrin que vous traversiez, vous ne m'avez pas retenu, et je suis parti. C'est tout.

MADAME DE NOUHANS

Je ne me souviens pas. Et c'est tout ?

GIRARDY

Oui, c'est tout. Pendant quelques instants vous aviez cessé d'être la femme inaccessible, protégée par cette clarté qui l'entoure comme un halo et qui naît d'elle-même, à qui l'idée ne m'était jamais venue – elle ne venait à personne, vous l'avez dit – de proposer le moindre secours sentimental, d'adresser la moindre parole de tendresse. Vous n'étiez plus qu'une femme comme toutes les autres, sans défense, sensible et qui peut-être souffrait. Cette révélation subite, que je n'avais pas encore eue depuis que je vous connaissais, m'attirait et m'effrayait à la fois.

MADAME DE NOUHANS, *essayant de plaisanter.*

Je vous faisais peur ?

GIRARDY

Ce n'était pas de vous que j'avais peur, mais de moi.

MADAME DE NOUHANS

Allons donc ! Vous vous moquez, vous, le plus heureux des hommes.

GIRARDY

Sans doute je suis heureux, très heureux. Mais l'habitude même du bonheur peut conduire à la passion, pour en sortir. Le cœur a besoin d'agitation. Est-ce le bonheur que nous cherchons dans la tendresse ? Je ne le crois pas. N'est-ce pas plutôt une vie plus rapide ? Je n'ai pas toujours été le terrien raisonnable que je suis maintenant, et dont vous raillez gentiment les goûts champêtres et les contemplations. Ce soir-là, ma jeunesse, comme un vent violent, me caressait le visage. Oui, comme un vent glacé et salubre, le vent qu'on respire sur les sommets et qui a passé sur de la neige. Il avait passé sur vous, comme sur de la neige immaculée. Personne ne l'avait respiré. Et, pendant quelque temps, j'ai cessé de vous voir.

MADAME DE NOUHANS

C'était cela.

GIRARDY

Vous en souviendriez-vous ? Peu à peu tout est rentré dans l'ordre. Vos yeux étaient redevenus paisibles, vous étiez si lointaine ensemble et si rapprochée que vous m'avez beaucoup aidé à retrouver le calme… Tout à l'heure vous vous vantiez quand vous disiez que vous n'avez jamais reçu une déclaration. En voici une : il est vrai qu'elle est rétrospective.

(Ils se taisent. La nuit est presque venue. Ils demeurent immobiles. Puis la voix presque effrayée de Mme de Nouhans brise le silence.)

MADAME DE NOUHANS

Et je l'ai écoutée jusqu'au bout… Et même, je l'ai peut-être provoquée… Et vous disiez que j'étais la plus honnête des femmes… Vous aviez raison : quand on commence de les entendre, on est déjà devenu leur complice. Laissez-moi seule, je vous en prie. Il y a quelque chose de changé entre nous. Il y a quelque chose de changé en moi. Pardonnez-moi mon imprudence.

GIRARDY

Il n'y a rien de changé, je vous assure. Pourquoi taire la vérité ?

MADAME DE NOUHANS

Je la taisais tout à l'heure. Oui, je me souviens de cette soirée qui fut pour moi si douloureuse. J'apprenais un secret qui me bouleversait, qui ne m'appartenait pas et qui m'était livré par une de ces perfidies dont vous assurez qu'elles sont monnaie courante dans le monde. J'ai détruit cette lettre sans en faire usage, mais j'ai mis quelque temps à l'oublier. Dans le moment que vous êtes venu, ce soir-là, je sentais ma joie et ma foi me quitter. J'étais comme attirée par l'abîme. Vous m'en avez détournée par la distraction que vous m'avez apportée. Vous m'avez fait du bien sans le savoir, rien qu'en me disant des mots qui ne détonnaient pas, comme si vous aviez compris. Plus d'une fois, tout bas, j'ai remercié votre amitié. Et ce n'était pas de l'amitié. Tout à l'heure, pendant que vous parliez, j'ai découvert que j'aurais pu, – oh ! plus maintenant, mais autrefois, il y a quelques

années, hier, enfin avant que j'eusse quarante ans, – ne pas être sûre de moi comme je le suis. Ou plutôt j'ai découvert qu'on ne pouvait jamais être sûr de soi. Et j'ai un peu honte devant vous… Qu'est-ce donc, mon Dieu ! si la première fois, la seule fois, on peut sentir ainsi sa fragilité ?

GIRARDY

Ne vous alarmez pas, Mathilde.

MADAME DE NOUHANS

Non : madame…

GIRARDY

Oh ! pardon. Ne vous alarmez pas, madame. Si vous avez de l'humilité, je n'ai pas d'illusion. Il vous suffira de tourner le bouton de l'électricité pour que vous retrouviez la paix.

MADAME DE NOUHANS

Parce que vous me verrez. ***(Elle donne la lumière et, rassérénée, sourit.)*** Suis-je donc si vieille ?

GIRARDY

Ce n'est pas cela. Parce que, maintenant, vous voyez clair en vous. Nous avons eu, comme les choses, notre heure violette, l'heure où la lumière lutte avec les ténèbres. Elle ne dure qu'un instant.

MADAME DE NOUHANS

Mais les ténèbres l'emportent : on ne voit plus ni la montagne, ni les arbres, ni la pelouse.

GIRARDY

Pour vous, ce sera toujours la lumière. ***(Elle fait un geste comme pour lui dire adieu.)*** Au revoir, madame.

MADAME DE NOUHANS

Au revoir, mon ami.

GIRARDY, ***à ce titre, il s'est arrêté.***

J'associerai cette soirée à la saison et à l'heure.

MADAME DE NOUHANS

Non, mais à mon âge. Pourquoi vous ai-je confié mon absurde regret ?

GIRARDY

Pourquoi le taire ?

MADAME DE NOUHANS

Parce que, si nous voulons nous garder de tout ce qu'il y a d'obscur en nous, il n'est encore que le silence…

(Il lui baise la main, puis il s'éloigne. Elle reste un instant immobile, puis fait un geste comme pour chasser les fantômes, sonne et dit au valet de chambre demeuré sur le seuil :)

Monsieur est-il rentré de la chasse ? Oui. Allez lui dire que je l'attends.

RIDEAU

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.